



3 1761 04266 0373



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa



536

21

T



LES ŒUVRES

DE MONSIEUR
D'ANCOURT.

TROISIÈME EDITION.

*Augmentée de plusieurs Comedies qui n'avoient
point été imprimées.*

Ornées de Figures en taille-douce,
à chaque Piece.

TOME TROISIÈME.



Imprimé à Rouen, & se vend,

A PARIS,

Chez la Veuve de PIERRE RIBOU,
Libraire, rue des Fosséz S. Germain des
Prez, vis-a-vis la Comedie Française.

M. DCC. XXIX

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



PIECES CONTENUES
dans ce troisième Volume.

LE TUTEUR.

LA FOIRE DE BESONS.

LES VENDANGES DE
SURESNE.

LA FOIRE S. GERMAIN.

LE MOULIN DE JAVELLE.

LES EAUX DE BOURBON.

PQ

1794

D3

1729

L.3

LE
TUTEUR
COMEDIE.

Representée pour la premiere fois le 13^e
Juillet 1695.



A C T E U R S.

Mr BERNARD, Tuteur d'Angelique.

LE CHEVALIER, Oncle d'Angelique.

DORANTE, Amant d'Angelique,
& crû Peintre chez Mr Bernard.

LOLIVE, Valet de Dorante, &
Jardinier de Mr Bernard.

ANGELIQUE, Nièce du Chevalier.

LISETTE, sa Suivante.

LUCAS, Fermier de Mr Bernard.

MATURINE.

La Scene est dans une Maison de Campagne de Monsieur Bernard.



LE
TUTEUR,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCAS *seul, tenant un papier à la main.*

LARTIGUES que c'est grand dommage que je ne connoisse A. ni B. Gros & grand comme je sis, c'est une honte que je ne sçache pas encore lire. Ah ! que j'aurois de plaisir à défricher ce qu'il y a dans ce papier que je viens de trouver ? il faut que ce soit quelque chose de beau ; car il étoit bien emmailloté : cachets par ici, cachets par y-là. Si c'étoit quelque bon contrat, quelque bonne lettre de change, que sçait-on ? La fortune vient parfois en dormant, alle m'en veut peut-être ? pourquoi non ? je ne serois pas le premier manant qu'alle auroit fait grand Seigneur, ça se voit à chaque bout de champ, ça arrive tous les jours, & si personne ne crie miracle. Si on me voioit dans un beau carosse, qu'est-ce qui croiroit que j'ai été païsan ? je ne m'en souviendrois morgué peut-être pas moi-même.



SCENE II.

LUCAS, LISETTE.

L I S E T T E.

Q Ue fais-tu-là, Lucas ?

L U C A S.

Je me promene, Mademoiselle Lisette. Comme j'avons soupé de bonne heure, en attendant qu'il soit tout à fait nuit, je suis bien-aise de faire un peu digestion.

L I S E T T E.

Mais tu parlois tout seul, je pense ?

L U C A S.

C'est que je songeois à faire fortune : je ne suis pas un sot, non, tel que vous me voiez.

L I S E T T E,

Je le crois bien ; tu as la physionomie d'avoir de l'esprit.

L U C A S.

J'en ai comme un enragé : mais je ne sçai pas lire, c'est ce qui me chagrine.

L I S E T T E.

Tu as raison, cela est chagrinant : mais cela n'est pas trop nécessaire pour faire fortune.

L U C A S.

Morgué sifait, & j'en aurois bon besoin à l'heure qu'il est.

L I S E T T E.

Comment donc, Lucas ?

L U C A S.

Acoutez, je sommes peut être mariez ensemble ; car Monsieur Bernard nôtre Maître dit qu'il le veut, je le veux bien itou, quand vous

COMEDIE.

5

ne le voudrais pas vous : je sommes deux contre un , à la pluralité des voix je serons mari & femme , ne vous en déplaise.

L I S E T T E.

C'est une chose sûre : mais afin que les choses se fassent de bonne grace , & que je le veuille bien aussi , c'est pour cela que tu veux faire fortune.

L U C A S.

Tout justement , vous l'avez deviné : j'aime à être riche moi ; il m'est avis que ça est bien commode , Mademoiselle Lisette.

L I S E T T E.

Tu as raison.

L U C A S.

Oh bien donc , comme je partagerons nôtre fortune , il n'y a point de danger de vous montrer ce que je viens de trouver

L I S E T T E.

Qu'est-ce que c'est ?

L U C A S.

Motus au moins.

L I S E T T E.

Est-ce quelque diamant ?

L U C A S.

Non.

L I S E T T E.

Une bourse pleine d'or ?

L U C A S.

Non.

L I S E T T E.

Quoi donc ?

L U C A S.

Un papier.

L I S E T T E.

Quel papier ?

L U C A S.

Un papier dont j'ai bonne opinion , c'est tout

6 LE TUTEUR ,

dire , le voilà ; tenez il fait encore un tantinet jour ; vous sçavez lire , voiez ce que c'est ; car je n'y entens goutte , oui : mais morgué lisez donc tout haut ; point de trahison au moins.

L I S E T T E lit.

Madame votre mere m'est venu trouver : vous avez fort bien fait de lui mander naturellement où vous êtes , le sujet qui vous y retient , & les moiens qu'il y a de vous rendre service. Je suivrai de près le valet de chambre qui vous porte ma lettre : sâchez de plaire , puisque vous l'avez entrepris , & comptez qu'on n'épargnera rien pour vous rendre heureux.

LE CHEVALIER D'ARTIMON.

D'Artimon ! c'est l'oncle d'Angelique.

L U C A S.

Il n'y a morgué pas-là de quoi faire fortune. Mais-tatigué que les gens sont lots d'empaqueter si bien si peu de chose ?

L I S E T T E,

Où as-tu trouvé ce papier ?

L U C A S.

Auprès de la petite porte du jardin ; je n'aurois pargué pas pris la peine de le ramasser , si j'eusse crû que ç'eût été si peu de chose. Vous en ferez vôtre profit , je vous le baille.

L I S E T T E.

Où vas-tu si vite ?

L U C A S.

Je n'ai pas le tems de m'amuser , je m'en cours dire à Monsieur Bernard quelque chose que j'ai vû : car je ly dis tout comme vous sçavez , c'est ce qui fait que je sommes si bons amis.



SCENE III.

L I S E T T E *seule.*

UN Ne lettre du Chevalier d'Artimon , qui ne s'adresse point à sa nièce ! quelle autre correspondance peut-il avoir en ce pais-ci ? Ah ! vous voilà le plus à propos du monde.



SCENE IV.

ANGELIQUE , LISETTE.

ANGELIQUE.

AS-tu quelque chose à m'apprendre qui puisse me faire plaisir ?

L I S E T T E.

Cela se pourroit bien , connoissez-vous l'écriture de vôtre oncle ?

ANGELIQUE.

De mon oncle le Chevalier ? oùi , Lisette,

L I S E T T E.

En est-ce-là ? voiez.

ANGELIQUE.

Sans doute , cette lettre est de lui ? donne , à qui s'adresse t-elle ? où l'as-tu trouvée ? qui te l'a renduë ?

L I S E T T E.

Elle ne s'adresse à personne. C'est par hazard qu'elle est entre mes mains ; je ne sçai ce qu'elle signifie , mais le cœur me dit quelque chose de bon , & je me flâte que nous allons

voir de la nouveauté dans nos affaires.

ANGÉLIQUE.

Non, Lisette, je suis née malheureuse, & je ne sçache rien au monde qui puisse changer ma destinée.

LISETTE.

Mais dans le fonds, qu'est-ce qui vous manque ? ce ne sont pas les soupirans, Dieu merci. Vous n'en avez que trop peut-être, & je ne sçai pas même s'il n'y en a point ici quelqu'un *incognito*, qui attend une occasion favorable pour se déclarer. Ce Peintre, & ce Jardinier qui sont ici depuis quinze jours.

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu dire ?

LISETTE.

Ces gens là ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent ; je-m'y connois, ce sont des amoureux en masque, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Que tu-es extravagante, Lisette, avec tes idées.

LISETTE.

Donnez-vous patience, nous aurons tout le temps d'éclaircir mes doutes, & selon toutes les apparences nous ne retournerons pas si-tôt à Paris. Ce bizarre Monsieur Bernard, que votre pere en mourant s'avisa pour nos péchez de nommer votre Tuteur, en dépit de toute la famille, a ses raisons pour demeurer ici, & sous prétexte d'embellir sa maison de campagne, de faire peindre ses appartemens, il vous cache aux yeux de tout le monde, & nous tient releguées depuis six mois dans le fond d'un village, où il y a plus de cinq mois & trois semaines que je m'ennuie.

-ANGÉLIQUE.

Ah ! ma chere Lisette.

L I S E T T E.

J'entens. Vous vous ennuiez aussi, & de plus d'une manière même. L'état de fille vous déplaît autant que le village, & franchement vous avez raison : c'est une chose ennuyeuse. Mais enfin ce qui se trouve à Paris se trouve en Province : Il y a des époux par tout pais, & si par hazard le Peintre étoit ce que je m'imagine, je répondrois bien moi de faire passer vos chagrins avant qu'il fût pu.

A N G E L I Q U E.

Hé ! que me serviroit-il qu'on m'aimât, & même de faire un choix ? les injustes caprices de mon Tuteur, qui refuse tous les partis qui se présentent, ne me permettent pas de me déterminer en faveur de quelqu'un.

L I S E T T E.

Hé ! mort de ma vie, si votre Tuteur ne sçait ce qu'il veut, ne sçavez vous pas ce qu'il vous faut ? il ne vous le donne point, c'est à vous de le prendre.

A N G E L I Q U E.

Ah ! que me conseilles-tu ? les mauvaises manières qu'il a pour moi ne me feront jamais sortir des égards que je me dois à moi-même, & quelque passion que je puisse avoir, elle sera toujours soumise à la raison & à la bien séance.

L I S E T T E.

Et avec ces beaux sentimens là vous mourrez vieille fille, cela est cruel : Monsieur Bernard pour ne point rendre compte de votre bien, écartera tous les prétendans : car enfin il n'a point eu jusqu'ici de bonnes raisons pour rebuter ceux qui vous ont demandée.

A N G E L I Q U E.

C'étoit des partis fort convenables, Lisette.

LE TUTEUR,
L I S E T T E.

Oùï : mais cependant pourquoi a-t-il refusé de jeune Conseiller ? parce qu'il est ignorant, dit il, la grande merveille : Hé mort de ma vie, si pour être de robe il falloit absolument être habile homme, la plûpart des Charges seroient à vendre.

A N G E L I Q U E.

Tu as raison. Hé ! qu'ai-je affaire aussi que mon mari soit sçavant, Lisette ?

L I S E T T E.

Bon, c'est quelque chose de bien nécessaire pour le mariage que de la science : & voilà ce gros Colonel qui vous aimoit tant, par exemple, on dit qu'il sçait du latin, celui-là du grec, que sçai-je moi ? Il a tous les livres du monde dans la cervelle.

A N G E L I Q U E.

Oh cet homme-là ne me revenoit point du tout, je te l'avouë.

L I S E T T E.

Ni à moi non plus, & cependant je vous aurois toujours conseillée de le prendre en attendant mieux ; mais le mandit Tuteur l'a-t-il voulu ? il dit que c'est un homme qui ne s'attache qu'à l'étude, & qui ne songe point à son Regiment : Le Conseiller en sçait trop peu pour un Magistrat, & le Colonel en sçait trop pour un homme d'épée. Ne voila-t-il pas de bonnes chiennes de raisons ?

A N G E L I Q U E.

Tu me fais entrevoir des choses...

L I S E T T E.

Jé vous fais entrevoir juste. Et comment a-t-il reçu la demande que lui fit il y a quelque tems la mere de ce riche Marquis, dont les terres sont si proches d'ici ?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai jamais vu ce Marquis, mais j'en ai ouï dire mille biens.

LISETTE.

Je ne le connois pas non plus que vous, & cependant je m'interessois pour lui, parce que Madame sa mere est si bonne personne, outre qu'il est presque toujours à la Cour, & l'air de ce pais-là nous conviendrait assez, à ce qu'il me semble.

ANGÉLIQUE.

Je ne sçaurois pardonner à mon Tuteur d'avoir rebuté celui là, je te l'avoué.

LISETTE.

Il prétend encore avoir eu raison; ce Marquis, dit-il, est trop honnête homme. Il est franc, genereux, bon ami, sincere. C'est un Courtisan qui ne sçait pas son métier, Monsieur Bernard veut que tout le monde excelle comme lui dans ce qu'il se mêle de faire.

ANGÉLIQUE.

Comment donc qu'on excelle comme lui? que veux-tu dire?

LISETTE.

Quoi vous ne voyez pas comme moi que sa conduite est admirable?

ANGÉLIQUE.

En quoi admirable?

LISETTE.

En ce qu'il ne vous marie point: vous êtes jeune, belle & riche, il est vôtre Tuteur, il vous refuse à tout le monde, il vous garde pour lui peut-être; n'est-ce pas faire le métier de Tuteur à merveille.

ANGÉLIQUE.

Si je croiois qu'il eût cette pensée, il n'y a rien au monde que je ne fusse capable de faire plutôt que d'être exposée.

Paix , taisez-vous : voici son espion , il ne faut rien dire devant ce maraut-là.



S C E N E V.

ANGELIQUE , LISETTE , LUCAS.

L U C A S.

O H ! palfangué je vous trouve bien à point. Réjouissez-vous , Mademoiselle , vous ne serez plus si fâchée.

A N G E L I Q U E.

Comment ?

L U C A S.

Réjouissez-vous , vous dis-je encore une fois , tout vient à point à qui peut attendre , vous serez morgué mariée à la fin.

A N G E L I Q U E.

Tes conjectures n'étoient pas justes , ma pauvre Lisette,

L I S E T T E.

Elle sera mariée ! qui te l'a dit ?

L U C A S.

Morgué je le sçai bien , il n'y aura point de nenni pour cette fois-ci , & sti qui la prend n'en aura pas le démenti ; car j'y oit regardé.

A N G E L I Q U E.

Explique-toi donc , quel homme est ce ?

L U C A S

Oh palfangué c'est une bonne affaire.

L I S E T T E.

Quelque jeune homme peut être ?

L U C A S

Un jeune homme : sy : Est-ce que ce seroit

une bonne affaire pour une fille qu'un jeune homme d'astuce ?

ANGELIQUE.

Est-ce quelque personne de qualité ?

LUCAS.

De qualité ? Dieu vous en garde. Ils ont toujours quelque menage *ou* vile les gens de qualité, & ils en sont plus soigneux que de celui de leurs femmes encore.

LISETTE.

Ne seroit-ce point quelque Financier ?

LUCAS.

Un Financier ? elle seroit bien lottie ! aujourd'hui Madame, & demain rien peut-être.

ANGELIQUE.

Hé ! ne nous tiens pas davantage dans l'incertitude.

LUCAS.

Tatigué comme vous gobez ça. Je fis un porteur de bonnes nouvelles moi, n'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Hé ! de par tous les diantres acheve donc de la dire ta bonne nouvelle. Est-ce un parti avantageux enfin ?

LUCAS.

Oh ! pour sti-là je vous en répons. Hé ! pargné tenez, vela Monsieur, qu'il vous le dise lui-même.



SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE, LUCAS,
Mr BERNARD.

Mr BERNARD.

AH ! c'est vous que je cherche, Angelique, j'allois monter a votre appartement, &

14 LE TUTEUR.

je suis bien-aise de vous rencontrer ici.

ANGELIQUE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi ?

Mr BERNARD.

Oùi, depuis le souper on m'a appris des choses qui ont achevé de me faire prendre des résolutions dont vous serez bien-aise, & j'ai de bonnes nouvelles à vous dire.

ANGELIQUE.

Me voila prête à vous écouter.

Mr BERNARD.

On vous demande en mariage.

ANGELIQUE.

On m'a déjà demandée tant de fois inutilement ; que cette nouvelle n'est pour moi ni surprenante ni agréable.

LISETTE.

Oh ! cette fois-ci ne sera pas comme les autres, & de la maniere dont Monsieur parle, je vois bien qu'il a de bonnes intentions.

Mr BERNARD.

Les meilleures du monde, Lisette : tu sçais bien en combien de soins j'ai pris pour son éducation.

LISETTE.

Cela est vrai.

ANGELIQUE.

Je vous en suis bien redevable.

Mr BERNARD.

Depuis la mort de ses parens je n'ai épargné aucune chose pour la rendre une personne accomplie.

LISETTE.

Et vous avez très-bien réussi.

Mr BERNARD.

Il me semble qu'il ne manque plus à l'accomplissement de mon ouvrage, que de la voir heureusement mariée.

L I S E T T E.

Vous avez raison , il faut un bon mari pour couronner l'œuvre.

Mr BERNARD.

J'ai peut-être, selon son gré, un peu trop différé de le faire, & entre nous, Lisette, elle en a murmuré quelquefois.

A N G E L I Q U E.

Moi, Monsieur?

L I S E T T E.

Oh! pour cela oui, je vous l'avouë, nous en murmurions tout à l'heure encore.

A N G E L I Q U E.

Tu perds l'esprit, Lisette.

L I S E T T E.

Vous rougissez : voila une pudeur bien placée! Hé allez, allez, en fait de mariage les honnêtes filles ont toujours plus d'impatience que les autres.

Mr BERNARD.

Elle n'aura rien perdu pour attendre.

L I S E T T E.

Ses intérêts sont bien entre vos mains.

Mr BERNARD.

Aujourd'hui tout me détermine à la marier incessamment, & j'ai été averti de bonne part qu'on forme des desseins contre son honneur.

A N G E L I Q U E.

Hé quels desseins, Monsieur?

Mr BERNARD.

On veut vous enlever l'une & l'autre.

A N G E L I Q U E.

Nous enlever!

Mr BERNARD.

Oui, mais.

L I S E T T E.

Au remede, Monsieur, vite, au remede, on ne peut trop se hater de mettre l'honneur des

26 LE TUTEUR,
filles à couvert des mauvaises intentions des hommes.

Mr BERNARD.

C'est aussi le parti que je prens.

L I S E T T E.

Vous êtes un homme de bon esprit.

Mr BERNARD.

Et pour la dérober aux persecutions & aux poursuites d'une foule de prétendans qui ne lui conviennent point, j'ai résolu dès demain d'en faire ma femme, & j'ai pris pour cela. . .

A N G E L I Q U E.

Comment, Monsieur ?

L I S E T T E.

Mes conjectures n'étoient pas fausses.

Mr BERNARD.

Plait-il ?

A N G E L I Q U E.

Vous avez fait dessein, dites-vous ?

Mr BERNARD.

De vous épouser dès demain moi-même, & d'ôter ainsi tout espoir.

L I S E T T E.

Oh si cela est comme cela, qu'il nous laisse enlever, cela vaut beaucoup mieux.

Mr BERNARD.

Qu'avez-vous ? vous voila toute je ne sçai comment.

A N G E L I Q U E.

Je me trouve mal, Monsieur : viens auprès de moi, Lisette.

L I S E T T E.

Madame, Madame, hola donc, Madame.

Mr BERNARD

Ouais, voila un mal qui lui prend bien brusquement.

L I S E T T E.

Il ne faut pas que cela vous étonne, Monsieur,

elle est si fort outrée des mauvais desseins que l'on fait contr'elle , que le moins qu'elle puisse faire , c'est de s'évanouïr , je crois que j'en mourois moi si j'étois à sa place.

Mr BERNARD.

Oh bien , bien , cela ne sera rien , qu'elle prenne un peu de repos , je mettrai bon ordre à ce qui la chagrine.

L I S E T T E.

Hom quel ordre , quel ordre ! nous y mettrons un contre-ordre nous autres.



SCENE VII.

Mr BERNARD , LUCAS.

Mr BERNARD.

I Ci , Lucas ; tu as un gros bon sens que j'ai toujours trouvé admirable.

LUCAS.

Mon bon sens & moi je sommes à vôtre service.

Mr BERNARD.

Que penses-tu de l'évanouïssement d'Angelique ?

LUCAS.

Morgué je pense qu'alle ne vous aime point , voiez-vous ; alle seroit bien aise d'être mariée , mais alle est fâchée que ce soit avec vous.

Mr BERNARD.

Elle n'en épousera pourtant point d'autre.

LUCAS.

Accoutez , Monsieur , ne jurons de rien , & dé-fions-nous de tout , il se mitonne quecuque ma-nigance , à quoi il faut prendre garde.

Mr BERNARD.

Mais es-tu bien sûr de ce que tu m'as dit ?

L U C A S.

J'en fis morgué plus sûr que je ne fis sûr qui étoit mon perc. Ne vous ai-je pas dit que vôtre Jardinier va tous les soirs au bout de la Saussaye , qu'a-t-il affaire-là ce Jardinier ? Il vient un grand homme à cheval.

Mr BERNARD.

Tous les soirs aussi ?

L U C A S

Il y étoit il n'y a pas une bonne heure : Le Jardinier & ly se promenoient , ils parlent , ils gesticulent , ils se tourmentent , & puis ils se séparent , le Monsieur à cheval galope d'un côté , & le Jardinier trotte de l'autre ; morgué qu'est-ce que cela signifie ?

Mr BERNARD.

Tu as raison , il y a là-dessous quelque chose.

L U C A S.

S'il y a queuque chose ? je vous en répons ; mais ce n'est pas tout. Maturine la servante des trois Rois , dit qu'ils avont cheux eux du depuis quatre jours trois ou quatre Monsieux que vôtre Jardinier connoît itou , ils soupiont tout à l'heure ensemble , & ils parloient de vous , de Mademoiselle Angelique ; ils disoient qu'il la falloît ôter de vos pattes , & qu'ils la mettriont dans les pattes d'un autre. Que sçai-je moi ? mais bref tantia , ce sont vos affaires.

Mr BERNARD.

Et le Peintre sur quoi le soupçonnes-tu d'être de la partie ?

L U C A S.

Sur quoi ? sur ce que le Jardinier & ly sont bons amis , puisqu'ils s'aimont tant ils ne valent pas mieux l'un & l'autre.

Mr BERNARD.

Cela pourroit être ; il faut que j'aprofondisse cette affaire.

L U C A S.

Et quand vous aurez aprofondi , que ferez-vous ?

Mr BERNARD.

Je les chasserai.

L U C A S.

Hé morgué chassez-les sans aprofondissement , faut-il tant de façons ? je sommes cheux vous , j'y avons deux filles , vous aimez l'une , vous voulez que j'aime l'autre , je le veux bian moi pour vous faire plaisir , tout coup vaille : acourez , mettons tout le monde dehors , & ne demeurons que nous quatre , je ne serons jaloux de personne , & je varrons beau jeu , ne vous bouitez pas en peine.

Mr BERNARD.

Je veux avant toutes choses penetrer ce mystere , te dis-je : Je vais faire un tour dans le Village , & tâcher de sçavoir qui sont ces gens qui logent aux trois Rois.

L U C A S.

Vous ne sçauvez que ce que je vous ai dit.

Mr BERNARD.

Pour toi quand je serai dehors , prends soin de bien roder par tout , & d'observer exactement ce qui se passera dans le logis.

L U C A S.

Vela qui est bian , vous n'avez qu'à dire.

Mr BERNARD.

Le Jardinier est-il rentré ?

L U C A S.

Il faut bien qu'il le soit , car le vela lui-même.



SCENE VIII.

Mr BERNARD , LOLIVE , LUCAS-

Mr BERNARD.

A Prochez , Monsieur le maraut , aprochez.

LOLIVE.

Avez-vous quelque ordre à me donner , Monsieur ? me voila prêt à vous obéir.

Mr BERNARD.

D'où venez-vous à l'heure qu'il est , coquin que vous êtes.

LOLIVE.

Je viens d'ici près , Monsieur.

Mr BERNARD.

Vous êtes un pendants.

LOLIVE.

Monsieur.

Mr BERNARD.

Un fripon.

LOLIVE.

Monsieur.

Mr BERNARD.

Un yvrogne qui ne bougez du cabaret.

LOLIVE.

Ah ! Monsieur ! demandez , je n'y ai pas mis les pieds depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service.

Mr BERNARD.

Tu n'y a pas mis les pieds , infâme ? qui sont ces gens avec qui tu viens de souper ?

LOLIVE.

Oh ! pour cela oui , Monsieur , je vous l'a-

COMÉDIE.

21

voué, ce sont de mes amis, des gens de qualité.

Mr BERNARD.

Des gens de qualité de tes amis ?

LOLIVE.

Oùi, Monsieur, ils auront l'honneur de vous venir faire la révérence pour voir vos parterres, vos potagers, vos espaliers, vos palissades ; ce sont des illustres, des Jardiniers de la

M. Bernard donne des coups de bâton.

Cour qui voient par curiosité. Ah, ha, ha, Monsieur.

Mr BERNARD.

Tiens, porte cela de ma part à tes Jardiniers de la Cour.



SCÈNE IX.

LUCAS, LOLIVE.

LUCAS.

HA, ha, ha, palsangué cela est tout à fait drôle, à qui en a-t il donc de vous rosser comme ça, sans dire gare ? queu caprice est-ça, Monsieur le Jardinier !

LOLIVE.

Parbleu je ne sçai pas : mais je l'envoierois au Diable moi avec ses caprices.

LUCAS.

Est-ce que vous prenez ça sérieusement ? il ne vous a baillé que queuques coups de bâton, vela une belle bagatelle, ce sont de petites humeurs qui ly prennent comme ça parfois, & il faut un peu excuser les défauts des personnes.

LE TUTEUR,
LOLIVE.

Maugrébleu de ses défauts : mais baste j'ai aussi des défauts à peu près pareils ; & si les siens le reprennent encore , les miens me prendront à coup sûr , & nos défauts auront quelle ensemble.

L U C A S.

Vous jouiez de malheur d'être tombé le premier sous sa patte. Il a du chagrin , il est amoureux.

L O L I V E.

Lui amoureux , & de qui amoureux ?

L U C A S.

De Mademoiselle Angelique.

L O L I V E.

Et depuis quand ?

L U C A S.

Pargué depuis toujours : mais il ne lui a dit que depuis tout à l'heure.

L O L I V E.

Hé ! bien ?

L U C A S.

Hé ! bien ? ne jasez point au moins.

L O L I V E.

Non , non , ne craignez rien.

L U C A S.

Il ne la veut marier avec personne , parce qu'il veut qu'elle se marie avec ly : mais elle ne l'aime pas.

L O L I V E.

Non ?

L U C A S.

Non voirement , c'est ce qui le met de mauvaise humeur. Il la battrait si elle étoit sa femme ; en attendant qu'elle la devienne , afin que les coups qu'elle merite ne soient pas perdus , il les baille au premier venu , c'est sa maniere. Oh ! pour ça c'est un plaisant homme.

COMEDIE.

23

LOLIVE.

Je ne trouve point cela plaisant moi , & je n'ai que faire...

LUCAS.

Açoutez , pour les coups de bâton d'aujourd'hui , vous pourrais bien y avoir un tantinet votre part ; à ce que je m'imagine.

LOLIVE.

Comment donc ?

LUCAS.

Allons , allons , boutez la main à la conscience ; je dis tout ce que je sçai : vos bons amis les Jardiniers de la Cour , hem ?

LOLIVE.

Hé ! bien ?

LUCAS.

Ce sont eux qui vous avons procuré cette arbaine-là , je vous conseille de les en remercier. Sarviteur , Monsieur le Jardinier.

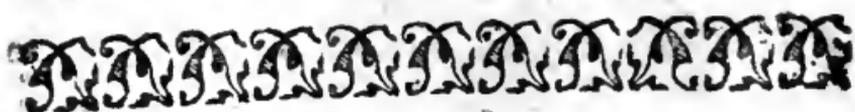


SCENE X.

LOLIVE *seul.*

VOilà un marouffe qui se moque de moi. La mine est éventée , quel parti prendre ? Il n'y a point à balancer.





SCENE XI.

DORANTE, LOLIVE.

DORANTE.

Trouverai-je l'occasion de me déclarer ? & quand je l'aurai trouvée, aurai-je assez de bonheur pour persuader Angelique ?

LOLIVE.

Ma foi, Monsieur, il faut vous dépêcher de le faire, si vous voulez y réussir.

DORANTE.

Ah ! te voila, mon pauvre Lolive.

LOLIVE.

N'êtes-vous point las de ce déguisement ; Monsieur ? N'est-il pas temps que vous cessiez d'être Peintre, & que vous redeveniez ce que vous êtes ?

DORANTE.

Hé ! paix, paix, Lolive, as-tu résolu de tout perdre ?

LOLIVE.

Hé ! morbleu tout est déjà perdu. Monsieur Bernard vient de me donner cent coups de bâton, afin que vous le sçachiez.

DORANTE.

A toi ?

LOLIVE.

A moi-même.

DORANTE.

Hé ! paix, paix, parlons bas.

LOLIVE.

On ne nous écoute point.

DORANTE.

C O M E D I E.

D O R A N T E.

Il n'importe. Et pourquoi t'a-t-il maltraité !

L' O L I V E.

Il faut qu'il soupçonne quelque chose , ou que ce soit par manière de conversation. Son gros coquin de fermier dit que c'est sa coutume , pour se désennuier il rossé tantôt l'un , tantôt l'autre ; vôtre tour viendra peut être , c'est ce qui me console. Mais , Monsieur , j'ai bien autre chose à vous apprendre.

D O R A N T E.

Quoi ?

L O L I V E.

Vous ne regardez ce Monsieur Bernard que comme le Tuteur d'Angelique.

D O R A N T E.

Hé ! bien ?

L O L I V E.

Il est vôtre rival , je vous en avertis.

D O R A N T E.

Mon rival ! que me dis-tu là ?

L O L I V E.

Ne vous alarmez point , Angelique le haït en perfection ; & la crainte qu'elle a d'être à lui , la déterminera plus facilement à se donner à vous.

D O R A N T E.

Ah ! mon pauvre Lolive , je tremble à lui découvrir qui je suis , ce que je sens pour elle , & je crains qu'elle ne s'effarouche en aprenant le dessein que j'ai formé.

L O L I V E.

Qu'elle ne s'effarouche ! la crainte est bonne , & allez , allez , Monsieur , les filles d'aujourd'hui sont des animaux bien aprivoisez , elles ne s'effarouchent point qu'on les aime , & nous vivons dans un siècle fort aguerri.

LE TUTEUR,
DORANTE.

Non, Lolive, attendons pour me déclarer que le Chevalier d'Artimon son oncle soit arrivé. Si j'en crois la lettre que son valet de chambre m'a renduë hier au soir, il ne doit pas tarder.

LOLIVE.

Il ne doit pas tarder ; mais il tardera peut-être ; croiez-moi, Monsieur, il y a quatre ou cinq de mes camarades dans le Village, qui n'attendent que vos ordres pour entrer en action. Vous attendez vous le consentement de vôtre maîtresse, il faut le demander pour l'obtenir.

DORANTE.

Mais enfin ?

LOLIVE.

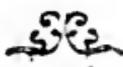
Mais enfin, il faut venir au fait, & tout au plus vite, nous n'avons point de temps à perdre : nous travaillons ici depuis quinze jours l'un & l'autre, moi à gâter le jardin de Monsieur Bernard, & vous à dénigurer ses plafons & ses cheminées : car vous êtes un très-mauvais Peintre, & je ne suis pas bon jardinier moi sans contredit. La fourberie sera découverte avant terme, si nous ne nous hâtons d'en profiter. Voici la suivante, laissez-moi un peu causer avec elle, j'irai dans un moment vous rendre compte de la conversation.

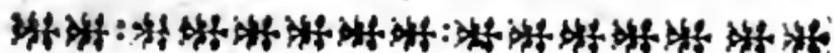
DORANTE.

Ne lui donne point trop à connoître. . .

LOLIVE.

Laissez-moi faire, je ne gâterai rien.





SCENE XII.

LOLIVE, LISETTE.

LISETTE.

IL faut absolument que je démêle ce que je soupçonne. Monsieur Bernard, Monsieur Bernard, vôtre extravagante passion nous fera faire quelque extravagance.

LOLIVE.

Je suis vôtre très-humble serviteur, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Je suis vôtre servante, Monsieur le jardinier.

LOLIVE.

Vous me semblez avoir l'esprit occupé de quelque affaire importante, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Oùi, j'ai quelque chose en mouvement dans la cervelle, je vous l'avouë.

LOLIVE.

J'ai aussi la tête embarrassée de quelques petites bagatelles.

LISETTE.

Ne pourroit-on point sçavoir le sujet de vôtre embarras.

LOLIVE.

Refuseriez-vous de m'apprendre la cause de vôtre mouvement ?

LISETTE.

C'est nôtre Monsieur Bernard qui me chagrine.

LOLIVE.

Cela est heureux, c'est aussi lui à qui j'en veux justement.

LE TUTEUR ,
L I S E T T E .

Il forme de petits projets que je renverserai s'il m'est possible.

L O L I V E .

M'a donné quelques coups de bâton , dont j'espère que je mourrai quitte.

L I S E T T E .

Il vous a donné des coups de bâton , Monsieur ?

L O L I V E .

Où Mademoiselle , je ne suis pas glorieux comme vous voiez.

L I S E T T E .

Vous n'êtes pas glorieux : mais vous êtes vindicatif peut-être ?

L O L I V E .

Oh ! pour cela oui , comme tous les diables ; & s'il ne tient pour vous le persuader , qu'à faire pièce à Monsieur Bernard , vous n'avez qu'à parler , je suis votre homme.

L I S E T T E .

Si l'on pouvoit vous confier un secret ?

L O L I V E .

Pour gage de ma discrétion , je vous en confierois un autre.

L I S E T T E .

Je m'intéresse pour une petite personne qui mérite bien que l'on fasse quelque chose pour elle.

L O L I V E .

Je rends service à un honnête homme qui n'est pas ingrat de ce qu'on fait pour lui.

L I S E T T E .

Ah ! je vous entens.

L O L I V E .

Comment ?

L I S E T T E .

Regardez-moi un peu en face,

LOLIVE.

Ma physionomie vous plaît-elle ?

LISETTE.

Vous n'êtes pas Jardinier ; Monsieur le Jardinier.

LOLIVE.

Vous devinez la moitié des choses.

LISETTE.

Et le Peintre n'est pas Peintre , sur ma parole.

LOLIVE.

Vous sçavez tout mon secret , dites-moi le vôtre.

LISETTE.

N'avez-vous pas l'esprit de le deviner ?

LOLIVE.

Oh ! que fî fait : la petite personne pour qui vous vous interessez est Angelique ?

LISETTE.

Justement.

LOLIVE.

Elle est amoureuse de quelqu'un ?

LISETTE.

Non pas encore : mais elle haït Monsieur Bernard.

LOLIVE.

C'est une grande disposition pour en aimer un autre.

LISETTE.

Ce Monsieur Bernard veut l'épouser malgré qu'elle en ait.

LOLIVE.

Voilà d'heureuses conjonctures ; & si vous voulez lui faire entendre que le Peintre est mon maître , homme de condition , amoureux d'elle à la folie.

LISETTE.

Hé ! bien !

Je crois que nous n'aurons pas de peine à faire ce mariage-là, qu'en dis tu ?

L I S E T T E.

Il s'en fait de plus difficiles.

L O L I V E.

N'est-il pas vrai ? & le nôtre ne sera pas mal-aisé à conclure, je pense.

L I S E T T E.

Oh ! que non, quand les parties sont une fois d'accord, les affaires sont bien-tôt terminées.

L O L I V E.

Touche donc-là. Sans façon, ma chere, ce sont de bonnes filles que ces Lisettes, je n'en ai jamais trouvé qui n'aient dit oui.

L I S E T T E.

Voici Angelique, va chercher ton maître, & l'amene ici ; il ne faut point que les choses languissent.

L O L I V E.

J'y cours, & je te le livre tout à l'heure. 'Ah ! qu'on est heureux en amour de trouver des filles si expeditives !



SCENE XIII.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

P ourquoi me laisses-tu seule, Lisette ? dans l'accablement où je suis, tu m'abandonne à mes chagrins, & depuis que tu es sortie de ma chambre, j'ai fait les plus cruelles réflexions.

L I S E T T E.

Et je viens de faire moi la rencontre la plus heureuse.

ANGELIQUE.

Tu caufois avec le Jar inier, que te difoit-il?

LISETTE.

Vivat, Madame, la fortune & l'amour font pour la jeuneffe, & le Tuteur eft pris pour dupe.

ANGELIQUE.

Comment?

LISETTE.

Je m'en étois toujours bien doutée que le Peintre étoit un faux Peintre.

ANGELIQUE.

En as-tu quelque certitude?

LISETTE.

C'est un de vos amans, qui s'est déguifé pour s'introduire auprès de vous.

ANGELIQUE.

Que me dis-tu?

LISETTE.

Je vous dis vrai.

ANGELIQUE.

Un de mes amans! il y a quinze jours qu'il eft ici, il ne m'a point encore parlé. Qu'il eft indolent, ou timide! & dans l'extrémité où je me trouve, que j'ai peu de fecours à attendre d'une tendrefle comme la fienne?

LISETTE

Oùï, vous aimez la vivacité dans un amant, vous avez le goût bon, & le Peintre en aura, ne vous mettez pas en peine. Le voici,





SCENE XIV.

DORANTE, LOLIVE, ANGELIQUE,
LISETTE.

ANGELIQUE.

AH ! Lisette , que sa presence me cause de trouble , je n'ai jamais senti ce que je sens.

LISETTE.

Ce sont les effets de la simpatie. Allons , mort de ma vie , il ne faut pas être rebelle à la destinée.

LOLIVE

Hé ! allons donc , Monsieur , ferme , courage.

DORANTE.

Je tremble , Lolive.

L'OLIVE.

Ira-t il ?

LISETTE.

Il n'ose vous aborder.

ANGELIQUE.

Qu'osera-t-il donc entreprendre pour me prouver l'amour que tu me dis qu'il a pour moi ?

DORANTE.

J'oserai tout , belle Angelique , si vous souffrez que je vous aime , & si vous me permettez d'espérer.

LOLIVE.

Ah ! le voilà en mouvement , Dieu merci.

DORANTE.

Je ne vous adore , il est vrai , que depuis deux

mois , parce qu'il n'y a que deux mois que j'eus le bon-hieur de vous voir pour la première fois de ma vie. J'ai fait parler à votre Tuteur. Ma mere elle-même...

L I S E T T E.

Madame , c'est le Marquis dont nous parlions encore aujourd'hui. Oh! par ma foi, Monsieur Bernard , nous nous marierons ; mais vous ne signez point au contrat

D O R A N T E.

Oùi c'est moi , charmante Angelique , qui brûle de l'unir ma destinée à la vôtre.

A N G E L I Q U E.

Si vous êtes le Marquis , Monsieur , j'ai reçu tant de témoignages de tendresse de Madame votre mere , quand elle vint ici..

L O L I V E.

Je me donne au diable , Madame la mere est aussi folle de vous que le fils , c'est beaucoup.

L I S E T T E.

Ah ! Madame , par reconnoissance pour l'une , vous ne pouvez vous dispenser d'aimer l'autre.

D O R A N T E.

Je ne demande point , adorable Angelique , que pour vous délivrer des persecutions d'un Tuteur bizarre , vous vous jetriez aveuglement entre mes bras , moins par tendresse peut-être que par desespoir ; c'est l'amour qui me fait faire le personnage que je fais ici : mais l'aveu de votre famille l'autorisera sans doute. Votre oncle le Chevalier..

L I S E T T E.

Eh vite , eh vite , éloignez-vous , j'entens tousser de loin ce gros coquin de Lucas , il vient de ce côté-ci peut-être , il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble.

A N G E L I Q U E.

Ah ! Lisette !

LE TUTEUR,
LOLIVE.

Sauvons-nous, Monsieur.

DORANTE.

Un mot avant que je vous quitte.

ANGELIQUE.

Que voulez-vous que je vous dise :

LISETTE.

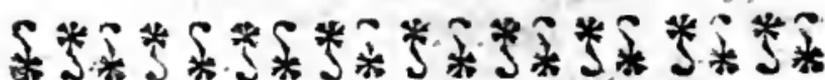
Hé retirez-vous, la nuit s'avance à grands pas ; quand elle sera tout-à-fait obscure, revenez ici dans le même endroit, vous nous y trouverez l'une & l'autre.

DORANTE.

Que je vais attendre ce moment avec impatience !

LOLIVE.

Nous voierons, Monsieur, aparemment, & la partie sera quarrée ; elles sont à nous, sur ma parole.



SCENE XV.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

HE' bien, que dites-vous de tout ceci ? votre cœur est plus agité que le mien, je gage.

ANGELIQUE.

Mon cœur est agité, je te l'avouë, & mon esprit embarassé.

LISETTE.

Il faut pourtant se hâter de prendre parti ; & voici une aventure qu'il faut brusquer, si vous voulez la conduire à bonne fin.

COMÉDIE.
ANGÉLIQUE.

35

Mais comment la finir sans consentir à un enlèvement ?

L I S E T T E.

Ce ne sera pas un enlèvement, le Ciel nous en préserve. Il faudra faire la chose par manière de promenade.

A N G E L I Q U E.

Mais la médisance...

L I S E T T E.

Bon, bon, c'est une bonne carogne que la médisance, elle est elle-même si fort décriée, que personne ne s'embarasse de ce qu'elle peut dire.

A N G E L I Q U E.

Quel éclat seroit mon Tuteur ?



S C E N E X V I.

A N G E L I Q U E , L I S E T T E ,
Mr BERNARD, LUCAS.

Mr BERNARD.

Q U i va-là ?

L I S E T T E.

Le voila, Madame, nous sommes perdus.

A N G E L I Q U E.

Crois-tu qu'il nous ait écoutées ?

Mr BERNARD.

Qui va-là encore une fois ?

LUCAS *entrant de l'autre côté du Théâtre.*

Palfangué, qui va la toi même ?

Mr BERNARD.

Lucas.

Monsieur:

Mr BERNARD.

Est-ce toi ?

LUCAS.

Hé voirement oui, qui pourroit ce être ? vous m'avez baillé ordre de roder par tout, & je rode comme vous voiez, mais je ne trouve rien.

LISETTE

Nous avons bien fait de les renvoyer.

ANGELIQUE.

La nuit devient fort noire, ils vont revenir, comment ferons-nous ?

Mr BERNARD.

Hem, que murmures-tu là entre les dents ?

LUCAS.

Tâtigué comme vous vous gauffez, c'est vous qui jasez tout seul, je pense.

Mr BERNARD.

Tu rêves, je n'ai pas parlé.

LUCAS.

Tout de bon ?

Mr BERNARD.

Non vraiment.

LUCAS.

Oh ! bian morgué je sommes donc ici plus de deux ; il y a de la trahison, prenons garde à nous.

LISETTE.

Il faut les éviter, sauvons-nous.

LUCAS.

Morgué je tiens quelque chose que je ne laisserai pas aller.

ANGELIQUE.

Doucement, Lucas.

Mr BERNARD.

Je pense que c'est la voix d'Angelique ?

Oùi, Monsieur, c'est moi qui me promène avec Lisette.

Mr BERNARD.

Ah! ah!

LUCAS.

Les mâles se sont envolés, Monsieur, je n'avons déniché que les femelles.

Mr BERNARD.

Vous êtes aujourd'hui bien tard dans le jardin?

LISETTE.

Pour dissiper un grand mal de tête qui lui est resté de son évanouissement de tantôt, je lui ai conseillé de faire un tour de promenade.

Mr BERNARD.

C'est fort bien fait: mais l'heure de la promenade est un peu passée, l'humidité de la nuit pourroit vous incommoder, rentrons.

ANGÉLIQUE.

L'air me fait du bien au contraire, & je continuerai, s'il vous plaît, de me promener avec Lisette.

Mr BERNARD.

Non, non, puisque vous voulez vous promener, je ne vous quitterai point, je suis ce soir aussi dans le goût de la promenade; allons, venez.

ANGÉLIQUE.

Lisette.

LISETTE.

On trouvera moyen de s'en débarrasser.

LUCAS.

Où êtes-vous donc, Mademoiselle Lisette, que je nous promenions itou par ensemble?



SCENE XVII.

DORANTE, LOLIVE.

DORANTE.

L Olive.

LOLIVE.

Monsieur.

DORANTE.

N'as-tu point entendu marcher , ce sont elles sans doute.

LOLIVE.

Non , Monsieur , je n'ai rien entendu , il n'y a encore personne , nous revenons de trop bonne heure , & quoique la nuit soit des plus obscures , elles ne l'est point assez à ma fantaisie.

DORANTE.

Que veux-tu ? les momens me durent des siècles absent d'Angelique , & je ne puis me rendre trop tôt dans un lieu où elle doit être , où je lui ai parlé de mon amour pour la première fois , & où j'espère la trouver sensible à ce que je souffre pour elle.

LOLIVE.

Cela est bien tendre : mais dites-moi un peu , Monsieur , si par aventure les belles consentent au voyage , cette affaire-ci me paroît d'une nature à mériter que la Justice s'en mêle.

DORANTE.

Cela peut arriver , elle s'en mêlera sans doute

LOLIVE.

Tant pis , je voudrois bien que cela se fît sans elle.

Pourquoi ?

LOLIVE.

Elle est tracassiere la Justice , elle fera des informations , des poursuites.

DORANTE.

Nous nous tirerons bien d'affaires , cela s'accommodera.

LOLIVE.

Oùi cela s'accommodera pour vous ; mais je serai peut-être pendu par accommodement moi , ce sera un des articles : Ce Monsieur Bernard m'en veut diablement.

DORANTE.

Je te répons de tout , ne te mets pas en peine, Angelique ne vient point encore.

LOLIVE

Elle ne viendra peut-être pas, Monsieur ; si c'étoit une baie qu'elle vous eût donnée.

DORANTE.

Paix , paix , j'entens quelqu'un.



SCENE XVIII.

DORANTE LOLIVE, ANGELIQUE,
LISETTE. Mr BERNARD, LUCAS.

ANGELIQUE *en rentrant dans le fonds du
Théâtre*

Nous revenons insensiblement au même endroit où vous nous avez trouvés.

DORANTE.

La voici , Lolive

Mr BERNARD.

Cette allée sombre vous plaît apparemment mieux qu'une autre ?

LE TUTEUR,
DORANTE.

Lolive.

LOLIVE.

Oùï, c'est elle, vous avez raison; mais elle est en compagnie: retirons-nous, Monsieur, la place est prise.

Angelique s'avance d'un côté avec Monsieur Bernard, qui la tient sous le bras, & Lisette de l'autre côté s'avance de même avec Lucas; de manière que Dorante & Lolive, qui continuent de parler, se trouvent au milieu d'elles, & Monsieur Bernard dans les deux côtes du Théâtre.

MR BERNARD.

Mais, mignonne, n'êtes-vous point lasse de vous promener, & ne serions-nous point mieux dans la maison?

ANGELIQUE.

Vous ne vous plaisez qu'à me contraindre.

LISETTE.

Elle a raison, un peu de complaisance une fois en votre vie; y a-t-il du mal à se promener?

Ici Lisette en s'approchant de l'Olive qu'elle ne voit point, étend sa main, & le prend par le collet, & dans le même tems Angelique rencontre la main de Dorante, qu'elle prend.

LOLIVE à voix très-basses

Je suis pris, Monsieur.

DORANTE.

Et moi aussi.

LISETTE.

Est-ce toi?

LOLIVE.

Moi-même.

Paix.

ANGELIQUE.

Ne faites point de bruit.

Mr BERNARD.

Héim ! comment ? quoi ? que dites-vous ?

ANGELIQUE.

Je dis, Monsieur, que si vous voulez rentrer absolument, nous acheverons Lisette & moi nôtre caprice de promenade.

Mr BERNARD.

Non, je ne suis point pressé, mignonne, & je ne rentrerai qu'avec vous.

ANGELIQUE.

Quelle peine !

LISETTE.

Va te coucher, Lucas, & emmene Monsieur.

LUCAS.

Oh ! non, ratigué je ne m'irai coucher qu'avec toi.

LISETTE.

Avec moi ! parle donc, hé marouffe.

Mr BERNARD.

Mais mignonne, cette passion de vous promener ainsi toute la nuit me paroît bien nouvelle, & bien extraordinaire, j'ai peine à croire qu'elle soit sans fondement, je vous l'avouë.

ANGELIQUE.

Et moi, Monsieur, je vous avouë naturellement que vous croiez juste. Ce Peintre que vous avez ici depuis quinze jours.

DORANTE.

Ah ! Madame, vous me perdez.

Mr BERNARD.

Hé ! bien, ce peintre, qu'a-t-il fait ?

ANGELIQUE.

Il a eu aujourd'hui l'audace de me dire qu'il est amoureux de moi.

Morgué, je vous l'avois bian dit, Monsieur, que le Jardinier & l'y c'étoient deux fripons.

ANGELIQUE.

Je suis bien malheureuse, ma pauvre Lisette, d'être exposée...

LISETTE.

Hem, que vous êtes bonne, Madame, c'est par ordre de Monsieur que tout cela se fait, il veut nous éprouver, & cela n'est ni beau ni honnête de soupçonner ainsi de pauvres innocentes comme nous, & de faire sonder notre pudeur par un Peintre, & par un maraut de Jardinier.

LOLIVE.

Hom, masque.

Mr BERNARD.

Quoi le Peintre & le Jardinier?

ANGELIQUE.

Ils ont eu la hardiesse de nous demander à Lisette & à moi un rendez-vous cette nuit.

Mr BERNARD.

Un rendez-vous!

LISETTE.

Oùi vraiment un rendez-vous, & nous avons eu la foiblesse de leur accorder la chose, Monsieur.

Mr BERNARD.

Vous leur avez donné le rendez-vous?

ANGELIQUE.

Oùi, Monsieur.

Mr BERNARD.

Comment oùi?

LISETTE.

Que voulez-vous? les filles sont curieuses; on est bien aise de voir jusqu'ou des coquins comme cela pousseront les choses. Voici l'heu,

re à peu près, Monsieur, si vous vouliez nous
irions par curiosité encore.

Mr BERNARD.

Qu'est-ce à dire par curiosité ?

LUCAS.

Târigué que cette Lisette est curieuse, je
n'aime pas ça.

ANGELIQUE.

Pour moi, Monsieur, je ne veux pas être la
dupe de cette affaire, s'il vous plaît, je dé-
mêlerai l'aventure, & vous me vengerez de ces
insolens.

LISETTE.

Mort de ma vie, il les faut faire expirer sous
le bâton, Madame.

LOLIVE.

Si tu ne me laisse aller, je crierai.

ANGELIQUE.

Oh je sçaurai bien me venger de vous, s'il est
vrai, comme je le pense, que ce soit vous qui
par soupçon de ma conduite me fassiez faire cette
mauvaise plaisanterie.

Mr BERNARD.

Moi ? je ne sçai ce que c'est, je vous jure.

LUCAS.

Ni moi non plus, la peste m'étouffe.

ANGELIQUE.

Voulez-vous me le bien persuader ?

Mr BERNARD.

Oh ! de tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Le rendez-vous est au coin du parterre, sous
ces maronniers d'Inde, il faut que vous y alliez
à ma place.

Mr BERNARD.

Où j'irai, je vous en répons.

ANGELIQUE.

Et nous iront tout de ce pas, Lisette & moi,

nous cacher derrière la palissade pour entendre la conversation , & sçavoir ce que nous devons croire.

Mr BERNARD.

Oh ! je le veux bien , vous me rendez justice.

L I S E T T E.

Il faut donc que Lucas prenne aussi ma place , Madame ?

L U C A S.

Volontiers , morgué que ça sera drôle.

Mr BERNARD.

Ne perdons point de temps , allons , viens Lucas.

A N G E L I Q U E.

Non , Monsieur , ce n'est point ainsi qu'il y faut aller.

Mr BERNARD.

Comment donc ?

A N G E L I Q U E.

Il faut prendre des habits de femmes pour les mieux tromper.

Mr BERNARD.

Qu'en avons-nous affaire ? on n'y voit goutte.

L U C A S.

On n'y voit goutte , mais on tâte. Monsieur , ça est bien pensé des habits de femmes.

Mr BERNARD.

Hé ? bien soit , voions la fin de tout cela.

A N G E L I Q U E.

Vous trouverez un déshabillé pour vous , & une coëffure sur ma toilette.

L I S E T T E.

Et pour l'ajustement de Lucas , vous le prendrez dans ma garde-robe.

L U C A S.

Pargué je n'avons pas besoin de tant de parure.

A N G E L I Q U E.

Allez vite , & revenez de même.

Ne vous boutez pas en peine ; je serons bien-
côt fagotez. Morgué que j'allons rire.



SCENE XIX.

ANGELIQUE , DORANTE ,
LISETTE , LOLIVE.

LISETTE.

Maintenant , Monsieur le Jardinier ;

LOLIVE.

La peste que tu as la serre bonne !

ANGELIQUE.

Je ne tiens pas mal aussi ce qui me tombe en
parrage , & quelques efforts que vous ayez fait
pour m'échaper...

DORANTE.

Je fais tout mon bonheur d'être auprès de
vous : mais le commencement de vôtre conver-
sation.

LOLIVE.

Je me donne au diable , j'ai eu belle peur , j'ai
cru d'abord que vous étiez traîtresse , Madame.

ANGELIQUE.

Cette conversation s'est terminée plus heu-
reusement que vous ne pensiez.

DORANTE.

Elle vous a débarassée de vos surveillans ;
nous sommes seuls , charmante Angelique , quel-
les résolutions sont les vôtres ?

ANGELIQUE.

Que vous alliez tout au plus vite au rendez-
vous que l'on vient de vous procurer.

LE TUTEUR,
DORANTE.

Ah ! de grace , parlons sérieusement , je vous prie.

L I S E T T E.

On vous parle sérieusement aussi , il y faut aller.

L O L I V E.

Pour moi je ne demande pas mieux.

D O R A N T E.

Adorable Angelique , profitons d'une occasion favorable : il s'agit de me desesperer , ou de vous déterminer à une fuite.

A N G E L I Q U E.

Non , pour le parti de la fuite , ne vous attendez point que je le prenne. Ménageons votre fortune & ma réputation , une affaire d'éclat perdroit l'une & l'autre : écrivez à votre famille , j'attens des nouvelles de la mienne.

D O R A N T E.

Et que deviendrai-je en attendant moi , Madame ?

A N G E L I Q U E.

Vous me dites que vous n'aimez , vous aurez le temps de me le persuader.

D O R A N T E.

Après ce que vous avez dit à votre Tuteur : il ne faut pas que le jour me retrouve chez lui ni dans le Village.

A N G E L I Q U E.

Au contraire , allez au rendez-vous , vous dis-je , & trouvez les moyens de mériter sa confiance.

D O R A N T E.

Sa confiance , Madame !

L I S E T T E.

Où la confiance. Vous avez de l'esprit & de l'amour , & vous ne comprenez pas ce qu'on vous conseille ?

L O L I V E.

Il faut que j'aie plus d'esprit que mon maî-

tre assurément , car je comprends la chose à merveille moi.

DORANTE.

Mais expliquez-moi donc ?

L O L I V E .

Je vous expliquerai tout , suivez-moi seulement.

DORANTE.

Je vous obéis aveuglement , Madame , quel prix recevrai-je de ma soumission ?

L I S E T T E .

Hé ! mort de ma vie dépêchez-vous , on vous dira cela quand vous serez revenu.



S C E N E X X .

ANGELIQUE , LISETTE.

ANGELIQUE.

LA plaisanterie devient peut-être un peu trop forte , Lisette ; & Monsieur Bernard. . .

L I S E T T E .

Hé ! allez , allez , Madame ? c'est un bon homme qui le merite bien. Comment , on ne sçauroit se défaire de ce petit importun-là ?

ANGELIQUE.

L'imagination du rendez-vous m'est venue bien à propos pour nous en débarasser.

L I S E T T E .

Avoüez que je ne vous ai pas mal secondée , nous sommes vives nous autres dans l'occasion , nos soupirans en ont tremblé.

ANGELIQUE.

Cette aventure produira des effets admirables , Lisette.

LE TUTEUR,
L I S E T T E.

Assurément. Le Tuteur convaincu de nôtre bonne foi ne sera plus si défiant, & nous serons un peu moins gênez, par ma foi voila une jolie maniere de guérir les soupçons d'un jaloux! Mr BERNARD & LUCAS *derriere le Théâtre.*
Haie, haie, haie, à l'aide.

A N G E L I Q U E.

J'entens du bruit, Lisette.

L I S E T T E.

Oui, Madame, on applique le remede, il faut lui donner le temps d'operer: rentrons dans le logis,
Mr BERNARD.

Au secours, au secours.

L U C A S.

A l'aide, à l'aide.



S C E N E X X I.

DORANTE, Mr BERNARD,
ANGELIQUE, LUCAS,
L I S E T T E.

D O R A N T E.

Vous prétendez en vain m'échaper, je veux vous mener moi-même à Monsieur Bernard, & le rendre témoin de vôtre trahison: comment malheureuse, vous trompez un si honnête homme? ha perfide!

Mr BERNARD.

Voila un brave garçon, je ne l'aurois pas crû.

L U C A S.

Hé! je suis tout moulu de coups, misericorde.

L O L I V E.

LOLIVE.

Oh ! tu as beau fuir , tu ne m'échaperas pas.
Trahir un si bon maître que le tien , carogne
de Lisette.

LUCAS.

Oh ! tatigué , tenez-vous donc. Si c'est Lisette
à qui vous en voulez , je ne suis pas elle ,
je suis Lucas.

LOLIVE.

Comment , Lucas.

LUCAS.

Oùï palfangué , regardez-y plutôt : Voici tout à
propos de la lumière.



SCENE XXII.

DORANTE, LUCAS, Mr BERNARD,
MATHURINE, ANGELIQUE.
LISETTE, LOLIVE.

MATHURINE avec un flambeau.

HE ! quel vacarme est-ce-là : à qui en avez-
vous donc ? quel bruit vous faites.

DORANTE.

Lucas en habit de femme , que veut dire ceci ?

LUCAS.

Ça veut dire que je croions vous attraper , &
que je sommes attrapez nous. C'est nôtre Mon-
sieur qui est la Damoiselle que vous avez si biau
époustée.

DORANTE.

Quoi ! Monsieur.

Mr BERNARD.

Oùï , mon cher enfant , c'est moi-même.

LE TUTEUR,
DORANTE.

Je suis au desespoir, Monsieur, des coups de bâton. . . .

Mr BERNARD.

Ne ne fais point d'excuses, je te prie, ne me fais point d'excuses. Je suis ravi d'avoir ce témoignage de ton zèle, & de ton affection.

DORANTE.

Monsieur. . . .

LOLIVE.

Si vous voulez encore quelques preuves de la mienne, Monsieur, vous n'avez qu'à dire.

Mr BERNARD.

Ho ! non, non, diable. Hé bien, Lucas, te voilà avec tes soupçons, tu es détrompé maintenant, dis, n'est-il pas vrai ?

LUCAS.

Détrompé, non, mais je sis battu.

Mr BERNARD.

Aprochez. Où êtes-vous, Angelique ? venez embrasser cet honnête garçon-là : Voilà la perle des domestiques. Hé bien, étois-je d'intelligence avec eux ? qu'en dites-vous ? vous me rendez justice à l'heure qu'il est.

ANGELIQUE.

Oh ! pour cela oui, Monsieur, je vous en réponds ; & voici mon Oncle le Chevalier qui vient d'arriver qui vous la rendra bien davantage encore.

Mr BERNARD.

Votre oncle ! & que vient-il faire ici à l'heure qu'il est ?

ANGELIQUE.

Nous ne tarderons pas à l'apprendre : c'est quelque affaire pressée apparemment.

DORANTE.

Le Chevalier me tient parole, tout va bien, Lolive.

LUCAS.

Morgué , Monsieur , ne nous montrons pas comme ça , on se gaufferoit de nous.



SCENE DERNIERE.

Mr BERNARD , LE CHEVALIER ,
ANGELIQUE , DORANTE ,
LOLIVE , LISETTE ,
LUCAS.

LISETTE.

Tenez , Monsieur , c'est Monsieur Bernard à qui vous en voulez , le voilà en deshabilité de campagne.

LE CHEVALIER.

Monsieur Bernard !

Mr BERNARD.

Oüi , Monsieur , c'est moi-même. Il faut vous dire.

LE CHEVALIER.

Dans un tel équipage ! donnez-vous le bal ici , Monsieur ? Ma nièce , y en a-t-il quelqu'un dans le village ?

Mr BERNARD.

Ce n'est point une mascarade , Monsieur je vais vous expliquer.

LISETTE.

Le pauvre homme a perdu l'esprit depuis quelque temps. Il nous le faut veiller toutes les nuits.

Mr BERNARD.

Comment insolente ?

LE TUTEUR,
LOLIVE.

Il ne court encore que le jardin ; mais il courra bien-tôt les champs si je ne me trompe.

LE CHEVALIER.

Ah ! te voilà Lolive.

LOLIVE.

Vous voyez , Monsieur , chacun a sa folie dans cette maison-ci : la mienne est d'être jardinier.

LE CHEVALIER.

Je sçai l'aventure.

LOLIVE.

Et voilà aussi un autre fou de vôtre connoissance qui s'est mis dans la tête. . . .

LE CHEVALIER.

Je connois sa folie ; je viens ici pour la guérir. Et quelle figure est-ce encore-là ?

LISETTE.

C'est le fermier de Monsieur Bernard , qui a la même folie que son maître , ils ont tous deux la rage d'être femmes.

LUCAS.

Morqué ça n'est pas vrai , je ne veux pas être femme , c'est une trop méchante engeance , & j'aurois mieux être loup-garou.

Mr BERNARD.

Ouais, tout ceci commence à me déplaire , qu'est-ce donc que cela signifie ?

LE CHEVALIER.

Vous êtes-là , ma nièce , en bien mauvaise compagnie.

ANGELIQUE.

Je m'y déplaît beaucoup , mon oncle , je vous l'avouë.

LE CHEVALIER.

Je le crois bien , ce sont les Petites Maisons que cette maison-ci ; il faut en sortir au plus vite.

Mr BERNARD.

On se moque ici de moi , je pense.

ANGELIQUE.

Pour le Peintre & le Jardinier , ce sont des especes de foux assez agréables. Si vous voulez bien , mon oncle , nous les emmenerons avec nous.

LE CHEVALIER.

Volontiers , ma nièce.

LOLIVE.

Nous divertirons ces Dames dans le voiage , Monsieur.

LE CHEVALIER.

J'ai-là mon carosse , allons ; venez.

Mr BERNARD.

L'on prétend ainsi malgré moi . . .

LE CHEVALIER.

Doucement , s'il vous plaît , Monsieur Bernard , vôtre folie me paroît dangereuse , vous demeurerez tout seul : mais je vous ferai garder à vûë , en attendant qu'on vous enferme , ou que vôtre bon sens vous revienne.

Mr BERNARD.

Quoi ! Angelique . . .

ANGELIQUE.

Adieu , Monsieur , je suis bien fâchée de vôtre accident , nous vous reverrons quand vous serez plus sage,

Mr BERNARD.

Ma pauvre Lisette , empêchez que . . .

LISETTE.

Jusqu'au revoir. Monsieur , quand sa folie le prendra recommandez qu'on ne le batte point , il vient d'en avoir assez , je vous assure.

Mr BERNARD.

Quoi ! tout le monde m'abandonne.

DORANTE.

Vous êtes persuadé de mon zèle & de ma

54 LE TUTEUR , COMEDIE.

fidélité , Monsieur , je vais suivre vôtre maîtresse , & je vous promets de l'entretenir toute ma vie dans les bons sentimens qu'elle a pour vous.

Mr BERNARD.

Hom , je creve.

L O L I V E.

Je laisse vôtre jardin en bon état. Souvenez-vous quelquefois de moi , je vous prie , ne donnez jamais de coups de bâton à vos Jardiniers , ces marauts-là sçavent les rendre.

Mr BERNARD,

Ah ! mon-pauvre Lucas , je perds Angelique , que deviendrai-je ?

L U C A S.

Bon. Palsangué que voulez-vous faire : ils ont beau dire , je ne sommes pas foux ; je sommes les sots , & si j'avions épousé ces deux carognes-là , je l'aurions été bian davantage.

F I N.

LA FOIRE
DE
BESONS,
COMEDIE.

Représentée pour la première fois le 14.
Août 1695.

A C T E U R S.

Mr GRIFFARD , Financier.

MARIANE , Fille de Monsieur Griffard.

CHONCHETTE , Filleule de Mr Griffard.

CLITANDRE , Neveu de Mr Griffard.

Mr GUILLEMIN , Notaire.

Me GUILLEMIN , Femme de Monsieur Guillemmin.

LE CHEVALIER.

L'ABBE'.

CIDALISE , Femme de Clitandre.

ERASTE , Amant de Mariane.

Me ARGANTE , Vieille Coquette ,
Amoureuse d'Erasfe.

FROSINE , Intrigante.

LOLIVE , Valet d'Erasfe.

LE TABELLION.

LE NOURICIER.

Troupe de Païsans & de Païsannes , &c.

La Scenè est dans la Prairie de Besons.



L A
F O I R E
 DE BESONS,
 COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE *seul.*



R A S T E me fait bien attendre , & il n'a guères d'empressement pour un homme aussi passionné qu'il paroît l'être.

SCENE II.

CLITANDRE, LOLIVE.

CLITANDRE.

A H! te voila , Lolive , où est ton maître?

LOLIVE.

Il m'envoie vous prier de ne vous point im-

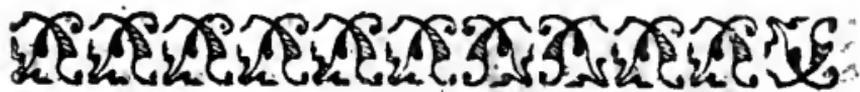
patienter, Monsieur, il va venir aussi-tôt qu'il sera débarassé de Madame Argante.

CLITANDRE.

Sa Madame Argante est avec lui.

L'OLIVE.

Vraiment ouï, Monsieur, ce sont des animaux tenaces que de vieilles Coquettes, on ne les quitte pas comme on veut; cependant comme il est sans façon avec elle, il la plantera-là toute seule au premier endroit: nous l'aurons bien-tôt ici. Le voilà, je pense.



SCENE III.

CLITANDRE, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

Mlle pardons, mon cher Clitandre, j'abuse de toutes manières des bontez que tu as pour moi.

CLITANDRE.

Laissons-là les complimens, s'il te plaît, & venons au fait. Voilà la maison de mon oncle.

L'OLIVE.

Vous avez tort d'être brouillé avec lui, vous seriez bien logé en ce pais-ci.

CLITANDRE.

Il y est depuis deux jours, la fille est avec lui. Tu es amoureux d'elle; mon oncle est un homme extraordinaire qui ne la mariera point dans les formes; il faut se servir, pour te rendre heureux, du petit stratagème que nous avons imaginé.

ERASTE.

Toutes nos mesures sont prises pour cela.

mais l'exécution m'en paroît un peu difficile.

LOLIVE.

Point du tout, Monsieur, c'est ce qui vous trompe, l'occasion de la Foire autorise la Mascade; & pour donner plus d'apparence à la chose, j'ai engagé deux ou trois paisans des plus gros Bourgeois du Village, à être aulli de la partie, tout ira bien.

CLITANDRE.

Ton aimable parente Cidalise a mis le moins scrupuleux petit Notaire de Paris dans tes intérêts, nous l'avons amené avec nous. Mon oncle est amoureux de Cidalise à la fureur, elle le fera donner dans tous les panneaux qu'elle voudra lui rendre.

ERASTE.

Mais toi qui aimes Cidalise, consentiras-tu, sans quelque sorte de repugnance, qu'elle flâte du moindre espoir l'extravagante passion de ton oncle? Et la délicatesse de ton amour...

CLITANDRE.

Il faut te parler confidemment: prends garde que quelque curieux ne vienne point nous écouter, Lolive. Nous sommes trop bons amis pour avoir des secrets l'un pour l'autre, & je me reproche de t'en avoir fait un depuis six jours de mon mariage avec Cidalise.

ERASTE.

Quoi Cidalise!

CLITANDRE.

Elle a consenti à mon bonheur, nous nous intéressons à faire le tien. Tu seras heureux, j'ose t'en répondre.

ERASTE.

Et ton oncle ne sçait-il rien de cette affaire?

CLITANDRE.

Je suis si mal avec lui depuis si long-tems,

& il en use si mal avec sa famille, que j'ai cru pouvoir me dispenser....

LOLIVE.

Monsieur, je viens d'appercevoir Frosine qui se promene ici-près toute seule. Monsieur est mal avec son oncle, je n'y suis pas bien moi; nous n'avons personne pour commencer l'intrigue, voulez-vous que je la mette de nôtre partie?

ERASTE.

Elle est des amies de Madame Argante, prenez garde.

LOLIVE.

Elle aime l'argent plus que toutes choses, je vous répons d'elle.

CLITANDRE.

Fais-la venir que nous lui parlions, je suis fort de ses amis, moi.

LOLIVE.

Je vous l'amene... Oh! par ma foi il n'est plus temps, Madame Argante s'en est emparée: les voilà qui viennent de ce côté.

ERASTE.

Retirons-nous, & toi Lolive, trouve quelque moyen pour éloigner Madame Argante de cet endroit-ci, nous en aurons besoin pour nôtre Mascarade.

LOLIVE.

Je m'en charge, & d'engager Frosine à vous rendre service, laissez-moi faire.

SCENE IV.

Me ARGANTE, FROSINE.

Me ARGANTE.

AH! quelle cohue, ma pauvre Frosine, quelle cohue que cette Foire de Besons.

FROSINE.

C'est une espece de bal de campagne, où on laisse entrer tous les masques, comme vous voyez.

Me ARGANTE.

Le cruel bal, & les vilains masques ! je suis bien heureuse de t'avoir rencontrée. Il n'y a ici que moi de femme de qualité, je pense : en vérité je suis confuse de la complaisance que j'ai pour Eraste : il faut l'aimer autant que je fais, pour ne pas rompre toutes les ridicules parties où il m'engage.

FROSINE.

Nous l'avons perdu dans la foule, & cela vous inquiète, à ce qu'il me semble : avoüez de bonne foi la chose, Madame, c'est la jalousie plutôt que la complaisance qui vous fait être de ses parties, il ne vous a pas trop pressée pour celle-ci, au contraire.

Me ARGANTE.

Jalouse moi ! moi jalouse ! oh je ne la suis point du tout, je t'assure : quand on est faite comme moi, & qu'on se connoît, la jalousie est une passion qu'on ne connoît guères.

FROSINE.

Il est vrai, Madame, que vous avez tous les sujets du monde de vous louer de la nature.

Me ARGANTE.

Francliement, Frosine, ma figure lui fait honneur, & depuis qu'on s'est avisé de porter des visages dans le monde, il n'y a guères que le mien qu'elle puisse se vanter d'avoir fait.

FROSINE.

Vous êtes bien contente de vôtre grosse personne, Madame ?

Me ARGANTE.

Tout ce qu'on peut l'être, ma chere Frosine, je suis belle, riche & jeune, encore malgré la

médifance ; car il y a des mal-intentionnées dans le monde.

FROSINE.

Où cela est vrai , des ridicules qui enragent de vieillir , & qui veulent que tout le monde vieillisse à proportion : quand il y a quarante ou cinquante ans qu'ils connoissent une femme , ils s'imaginent qu'elle a cet âge là.

Me ARGANTE.

Le monde est si plein d'impertinens : car pour très-jeune je le suis , te dis-je.

FROSINE.

Hé à qui le dites-vous , Madame ? je le sçai mieux qu'un autre , vous n'étiez qu'un enfant quand ma grand' mere fut mariée.

Me ARGANTE.

Et avec tous ces avantages de la beauté & de la jeunesse j'ai ceux aussi d'une naissance distinguée , d'une alliance considerable.

FROSINE.

Ah ! Madame , qu'il y a de malignité dans le monde !

Me ARGANTE.

Comment donc , Frosine ?

FROSINE.

Le mérite & la vertu sont bien persecutez dans ce siecle ci ! J'ai entendu dire à mille personnes que vous n'avez jamais eu ni pere ni mere , ni de mari même , quoique vous soiez veuve.

Me ARGANTE.

Mais en verité cela est trop plaissant , Frosine , cela est trop plaissant. Que le monde est extravagant ! comme si l'on ne connoissoit pas ma famille : j'ai deux jeunes garçons au College , une petite nièce dans le Convent.

FROSINE.

Oh ! pour des enfans & des especes de nièces , on ne vous dispute point cette famille-là : mais

pour un mari & des ancêtres ; ce sont des parens qu'on ne vous connoit point , à ce que j'ai ouï dire.

Me ARGANTE.

Il y a là-dedans un excès de ridicule qui me réjouit.

FROSINE.

Je vous demande pardon , Madame , de vous dire si naturellement...

Me ARGANTE.

Tu ne me fâches point , mon enfant , je suis femme de bon esprit , je me mets au dessus des discours du peuple , j'ai du bien , de l'argent comptant.

FROSINE.

De l'argent comptant ?

Me ARGANTE.

Où , Frosine.

FROSINE.

Ah ! vraiment je ne m'étonne plus que vous vous moquiez de tout ce qu'on peut dire , & que vous n'en preniez point de chagrin. Le chagrin & l'argent comptant ne doivent point loger en même maison.

Me ARGANTE.

J'ai du goût pour Eraste : il m'aime , cela suffit , je suis à la-veille de l'éouser.

FROSINE.

Ecoutez ; Madame , on est dans le goût de vous disputer vos mariages , on pourroit bien vous disputer ce mari ci. En tems de guerre les hommes sont rares , c'est à qui en aura.

Me ARGANTE.

Non , Frosine , il ne tient qu'à moi d'éouser Eraste , te dis-je , & cela ne tardera pas à se faire.



SCENE V.

Me ARGANTE, FROSINE,
CIDALISE.

CIDALISE.

A H Ciel ! que vois-je ? l'heureuse rencontre ,
Madame Argante à la Foire de Besons ! hé
c'est vous, charmante personne !

Me ARGANTE.

Cidalise ! quoi Cidalise ! ah quelle prédestina-
tion , te trouver ici , mon incomparable ? tu n'y
es pas seule apparemment ? & ces sortes de par-
ties. . .

CIDALISE.

Elles se font toujours en bonne compagnie , la
mienne est assurément une des plus gaillardes , Cli-
tandre m'a engagée d'y venir avec un Abbé, une
fille d'Opera & un Notaire.

FROSINE.

Ne seroit-ce point le mariage de l'Abbé que vous
venez faire en ce pais-ci ? c'est une Foire pour ces
sortes de mariages que la Foire de Besons , Ma-
dame.

CIDALISE.

Ah ! te voilà , Frofine , tu es toujours aussi folle
que de coutume.

FROSINE.

Fort à votre service , Madame.

Me ARGANTE.

Où as-tu laissé ta compagnie ?

CIDALISE.

Elle s'est dispersée de côté & d'autre. En for-
tant du bac cinq ou six femmes à bonne fortune

se sont emparées de Monsieur l'Abbé , à cinquante pas plus loin un gros d'yvrognes a accosté la fille d'Opera , & Monsieur le Notaire est ici proche en affaire serieuse.

Me ARGANTE.

En affaire serieuse à la Foire de Besons.

CIDALISE.

Où vraiment , & très-serieuse même. Le pauvre petit Tabellion en faveur du voiage avoit arboré le plumet & l'épée pour imposer aux Cleres & aux Courtaux.

FROSINE.

Cela aura produit un effet tout contraire , je gage.

CIDALISE.

Justement , Frosine , tu l'as deviné. Ils l'ont reconnu , il a pris querelle : & ils achevoient de le battre quand je l'ai quitté , parce que je ne pouvois plus m'empêcher d'en rire.

Me ARGANTE.

Et toi tu n'as point trouvé d'avanture ?

CIDALISE.

Une des meilleures de toute la Foire. Un joli Mousquetaire de dix-huit ans , qui m'a offert la collation , & de me remener en croupe à Paris ; ce ne sont pas-là des bagatelles , Frosine.

FROSINE.

Fy en croupe , Madame.

CIDALISE.

Oh ! il me proposoit d'aller en deux jours , pour éviter la fatigue du voiage.

FROSINE.

Diantre , cela merite réflexion.

Me ARGANTE.

Et voilà , Frosine , à quoi l'on est exposée dans ces sortes de plaisirs ci , & sérieusement je me sçai fort mauvais gré d'y être venue.

LA FOIRE
FROSINE.

Ah ! Madame , vous n'avez rien craindre , & vous êtes à couvert de ces sortes d'aventures , ce n'est que de petites étourdies comme Madame , à qui l'on ose faire des propositions si téméraires : mais il n'y a point de jeune homme , quelque déterminé qu'il puisse être , qui ose vous insolenter de cette manière-là.



SCENE VI.

Me ARGANTE , FROSINE ,
CIDALISE , Mr GUILLEMIN.

CIDALISE.

AH ! vous voila , Monsieur Guillemmin , hé ! comment avez-vous pû vous débarrasser de cette foule de frappeurs qui vous entouroit ?

Mr GUILLEMIN.

J'en suis venu à bout , Madame , & grace au Ciel m'en voila quitte.

Me ARGANTE.

N'est-ce pas-là ton petit Notaire ?

CIDALISE.

Oùï , lui même.

Mr GUILLEMIN.

Il arrive toujours quelque histoire plaisante : dans ces promenes-ci , c'est la coutume , il s'y faut attendre.

CIDALISE.

Je ne sçai pas où vous trouvez le plaisant de celle-ci , & elle me paroît assez triste pour vous.

Mr GUILLEMIN.

Point du tout , Madame , ce n'est qu'une bagatelle.

FROSINE.

Oh ! Monsieur Guillemain est fait à ces sortes d'incidens-là , Madame , il y a long-temps que nous nous connoissons ; c'est un petit homme à bonne fortune.

Mr GUILLEMIN.

Ah ! c'est toi : Serviteur , Frosine.

FROSINE.

Qu'il soit à Paris , ou à la campagne , il ne passe point de jour sans quelque aventure.

Me ARGANTE.

Cela est heureux , & je l'en félicite.

CIDALISE.

Comment , ma charmante , sçavez-vous bien que Monsieur Guillemain est en commerce avec ce qu'il y a de plus agréables libertines dans le monde ?

Mr GUILLEMIN.

C'est bien de l'honneur que vous me faites , Madame.

FROSINE.

Tout Notaire qu'il est , il ne se fait pas une affaire de disputer le cœur d'une Coquette à un Prince , & à un Financier même.

Mr GUILLEMIN.

Il y a une manière pour se faire aimer , que ces Messieurs-là ne connoissent pas mieux que d'autres.

CIDALISE.

Il est toujours le préféré , vous dis-je.

Me ARGANTE.

Je n'ai pas de peine à le croire.

Mr GUILLEMIN.

Je ne m'en vante jamais , & cela se sçait d'ailleurs , Madame.

Oh ! pour cela oui , ses affaires finissent toujours avec éclat. Il prend ordinairement querelle avec ses rivaux , ou avec ses maîtresses , cela lui attire des disputes avec les domestiques , ces maraudeurs-là sont insolens , il faut les battre , ou être battu quelquefois. Il y a toujours des coups donnés dans le dénouement des aventures de Monsieur Guillemain ; ce sont des espèces de Tragedies.

Mr GUILLEMIN.

Je n'y joue pas le plus mauvais personnage ,
Frosine.

FROSINE.

Vous êtes souvent lezé dans la catastrophe.

CIDALISE.

Que ne souffre-t-on point pour les Dames ?
il aime le beau sexe , c'est-là sa folie.

Mr GUILLEMIN.

Ah ! Madame !

FROSINE.

Lui ! Madame ! vous n'y songez pas , il a la plus jolie femme de France , qu'il n'aime point du tout.

Mr GUILLEMIN.

Ey , aimer sa femme , cela est-il permis à un galant homme ? & se marie-t-on pour cela dans le monde ? A moins que d'être du dernier Bourgeois. . .

CIDALISE.

Monsieur Guillemain est un Notaire de qualité au moins , c'est lui qui fait valoir tout l'argent comptant des petits Maîtres de la Cour , Madame.

Mr GUILLEMIN.

Je ne me suis donné une femme que pour la forme , c'est une bonne personne qui ne sort point de chez elle , qui ne voit avec qui vivre , & qui fait

aller mon ménage pendant que je me divertis,
& que je me promene.

C I D A L I S E.

Vous êtes bien prédestiné , Monsieur Guillem
min , d'avoir une si bonne femme.



SCENE VII.

Me ARGANTE , FROSINE ,
C I D A L I S E , Mr GUILLEMIN ,
L' A B B E'.

C I D A L I S E.

Nous nous retrouverons tous à la fin. Voi
ci Monsieur l'Abbé , je pense.

L' A B B E'.

Nous l'avons échapé belle , Madame. Et l'as
vanture qui vient d'arriver. . .

Mr GUILLEMIN.

Comment ? quelle avanture ?

L' A B B E'.

On ne vous l'a pas encore dite ?

F R O S I N E.

Nous ne sçavons ce que c'est.

L' A B B E'.

Le même Bac qui nous a passé vient de s'ou
vrir en abordant de ce côté-ci , il y avoit de
dans plus de trois cens personnes.

Me ARGANTE.

Au secours , au secours , misericorde. Hé n'y
a-t-il personne de noié ?

L' A B B E'.

Non , Madame , la plûpart n'ont pris que le
demi bain même : à la vérité il y a quelques
chapeaux & quelques fontanges qui prendront le

bain tout entier, & qui pourront bien aller jusqu'à Rouen porter des nouvelles du naufrage.
Me ARGANTE.

Ces pauvres chapeaux ! ces pauvres fontanges !



SCENE VIII.

Me ARGANTE, FROSINE,
Mr GUILLEMIN, L'ABBE',
LE CHEVALIER *yvre.*

LE CHEVALIER à l'Abbé.

Bon jour, mon ami.

L' A B B E'.

Voilà un jeune homme qui se porte bien. Bon jour, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Mesdames. Allons vite, votre manteau, Monsieur l'Abbé.

L' A B B E'.

Mon manteau ! tu te moques, je pense.

LE CHEVALIER.

Je ne me moque point, tôt, dépêche.

Me ARGANTE.

Comment donc, est-ce qu'on vole ainsi les manteaux à la Foire de Besons ?

C I D A L I S E.

Cela est fort commode.

LE CHEVALIER.

On ne les vole point, Madame, on les emprunte aux Abbez officieux pour envelopper les baigneuses du Bac, en attendant que leurs habits sechent.

F R O S I N E.

Il faut avouer que ces Messieurs les Abbez

font d'une grande ressource pour les Dames,
L' A B B E'.

Mais je suis bien aise de sçavoir à qui mon
manteau...

LE CHEVALIER.

Hé donne , te dis-je , la petite personne qui
s'en servira merite bien qu'on lui fasse plaisir ;
elle est d'humeur reconnoissante , & tu ne seras
point fâché de l'avoir obligée.

L' A B B E'.

Mon caractere m'engage à être charitable , il
n'y a pas moien de m'en défendre.

Mr GUILLEMIN.

Que Monsieur l'Abbé est bien faisant , Mes-
dames !

LE CHEVALIER à *Me Argante.*

Il me faudroit encore une jupe ; allons Ma-
dame , faites bien les choses

Me A R G A N T E.

Comment ? qu'est-ce à dire ?

LE CHEVALIER.

C'est une petite Bourgeoise des plus jolies ;
qui m'avoit ici donné rendez-vous , il lui ar-
rive un accident , je ne puis pas avec bien-
seance la ramener chez elle toute nue : allons ,
Madame.

Me A R G A N T E.

Mais qu'est-ce que cela signifie ? je n'ai que
faire de votre petite Bourgeoise moi.

C I D A L I S E.

Il faut avoir quelques égards pour son pro-
chain , Madame.

L' A B B E'.

Monsieur le Chevalier est fort joli homme
au moins , ce n'est pas un ingrat ; & quand
une personne de merite lui rend service , il a
sa revanche de la bonne maniere.

LA FOIRE
FROSINE.

Est-ce que vous voudriez être moins charitable que Monsieur l'Abbé, Madame ?

Me ARGANTE.

Hom, il faut avoir des complaisances...

FROSINE.

Voilà une Dame bien obligeante.

LE CHEVALIER.

La petite Bourgeoise viendra vous remercier ; je vous l'amène dans ce moment même.



SCENE IX.

Mr GUILLEMIN, CIDALISE,
Me ARGANTE, L'ABBE.

Mr GUILLEMIN.

Voilà un naufrage de bac qui causera du désordre dans plus d'un ménage.

CIDALISE.

Où, on verra bien que les habits mouillés ne viendront pas de visites sérieuses.

Me ARGANTE.

Oh ! pour moi je ne passerai point de Bac assurément, on fera faire un pont si on veut que je m'en retourne.

L'ABBE.

Il faut vous établir en ce pais-ci, Madame ; le Bailli de Besons est veuf ; si vous voulez c'est un mariage à faire.

Me ARGANTE.

Un Bailli de Besons, Monsieur l'Abbé ! un Bailli... Regardez-moi bien, ai-je l'air d'une Baillive... Je vous trouve admirable.

L'ABBE.

L' A B B E'.

Vous vous emportez , je quitte la place.
À Cidalise & au Notaire.

Nous sçavons où nous retrouver : sans adieu ,
 Madame.

Me A R G A N T E.

Voilà un Abbé bien impertinent , avec son
 Bailli de Village. Je ne sçai ce qui me tient . . .



S C E N E X.

Me GUILLEMIN , Mr GUILLEMIN ,
 LE CHEVALIER *jure* , FROSINE ,
 Me A R G A N T E , C I D A L I S E .

Me GUILLEMIN.

J E ne sçai à qui j'ai l'obligation de l'ajuste-
 ment où me voilà : mais on m'a fait si grand
 plaisir , que je ne puis remercier assez.

Mr GUILLEMIN.

Que vois-je ? ventrebleu , c'est ma femme !

Me GUILLEMIN.

Ah ! Monsieur le Chevalier , voilà mon mari ,
 je suis perdue.

LE CHEVALIER.

Son mari !

Mr GUILLEMIN.

Comment malheureuse !

LE CHEVALIER.

Doucement , Monsieur , point de violence.

Mr GUILLEMIN.

Qu'est-ce à dire , point de violence ?

FROSINE à Mr Guillemmin.

Vous le disiez bien , Monsieur , voilà un pa-

tit naufrage qui causera du desordre.

Mr GUILLEMIN.

Où je vous en répons, & vous verrez de quelle manière....

Me ARGANTE

Est-ce ainsi que votre femme fait aller le ménage, pendant que vous vous promenez, Monsieur le Notaire ?

Mr GUILLEMIN.

Morbleu.

CIDALISE.

Cette aventure est plus triste que la première; M'en croirez-vous je suis votre amie, avalez doucement la pillule. Si vous teniez chez vous compagnie à votre femme, elle n'en viendroit pas chercher à la Foire.

Mr GUILLEMIN.

Quoi, Madame !

FROSINE.

Hé fy, Monsieur, vous faites comme le chien du Jardinier; vous n'avez pas pris votre femme pour l'aimer, & vous ne voulez pas que d'autres l'aiment.

Mr GUILLEMIN.

L'aimera qui voudra : mais ce ne sera pas chez moi, je vous jure, & je m'en vais tout de ce pas la remener chez son pere.

Me GUILLEMIN.

Helas ! vous le pouvez, Monsieur, vous m'y avez prise : mais comme le carosse de Monsieur le Chevalier ma prise au logis, il faut auparavant qu'il m'y remene.

Mr GUILLEMIN.

Quoi vous avez encore l'éfronterie....

Me ARGANTE.

Ce qu'elle propose est dans les regles, il n'y a pas le petit mot à dire.

J'enrage.

LE CHEVALIER.

Allons , point de bruit , Monsieur le Notaire ;
votre femme se met à la raison , il faut aussi que
vous vous y mettiez , vous la remenez demain
chez son pere , & je la remenerai ce soir chez
vous moi : nous allons toujours faire collation
en attendant que les hardes sèchent ; il n'y pa-
roitra pas , je vous assure.

Mr GUILLEMIN.

Je ne vous quitterai pas , vous avez beau faire.

LE CHEVALIER.

Hé ! bien venez , vous êtes le maître : mais point
de mauvaise humeur sur tout , où nous vous met-
trons dehors , je vous en avertis.

CIDALISE.

Vous n'êtes pas heureux à la Foire de Besons.
Monsieur Guillemmin , je ne vous conseille pas d'y
revenir l'année prochaine.

Me GUILLEMIN.

Si l'on m'y rattrape de ma vie.

LE CHEVALIER.

Donnez la main à votre épouse , Monsieur Guil-
lemmin , faites bien les choses.

Me GUILLEMIN.

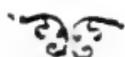
Sans rancune au moins , mon petit mari.

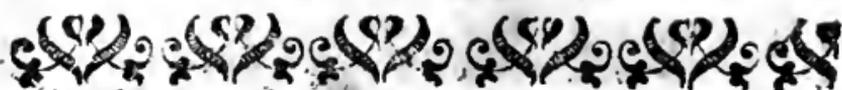
Mr GUILLEMIN.

Hom ! carogne.

LE CHEVALIER.

Tout cela s'accommodera , Mesdames , avec
nous autres gens de qualité. Il faut bien qu'un
Notaire soit bon homme.





SCENE XI.

FROSINE, CIDALISE,
Me ARGANTE.

FROSINE.

JUSQU'au revoir, Monsieur Guillemain. On va vous envoyer la petite fille d'Opera, afin que la partie soit quarrée.

CIDALISE.

Epargne-le, Frosine, il est de mes amis, & il a assez de chagrin.

FROSINE.

Bon, Madame, il ne s'est donné une femme que pour la forme, & il n'est aussi fâché que pour la forme, je vous assure.

Me ARGANTE.

Il n'a pas fait un heureux voiage.



SCENE XII.

Me ARGANTE, CIDALISE,
FROSINE, LOLIVE.

LOLIVE.

AH! Madame, que je vous trouve bien à propos.

Me ARGANTE.

A qui en as-tu donc? te voila bien essoufflé.

LOLIVE.

On le seroit à moins. Bon jour, Frosine.

FROSINE.

Bon jour, Lolive.

LOLIVE.

Il y a une heure que je galope toute la prairie pour vous chercher, Madame.

Me ARGANTE.

Que me veux-tu ?

LOLIVE.

Ah ! la maudite Foire, Madame, la maudite Foire ! vous aviez un bon pressentiment de vouloir rompre cette partie-là.

Me ARGANTE.

Qu'y a-t-il donc ?

LOLIVE.

Ce qu'il y a, Madame ?

FROSINE.

Est-il arrivé quelque chose à Erasfe ?

Me ARGANTE.

A Erasfe ?

LOLIVE.

Où, Madame.

CIDALISE.

Que peut-il lui être arrivé ? Erasfe n'a point de mauvaises affaires.

LOLIVE.

Pardonnez-moi vraiment, il connoît je ne sçai combien de femmes.

Me ARGANTE.

Il a pris querelle pour des femmes ?

LOLIVE.

Non pas, Madame, il n'est pas si bête : ce sont des femmes qui ont pris querelle pour lui.

FROSINE.

Des femmes qui ont pris querelle pour lui, que veut-il dire ?

LOLIVE.

Vraiment oùi : est-ce que vous ne sçavez pas que c'est à la Foire de Besons que les curieuses

de Paris se fournissent pour l'Automne , en attendant le retour de la campagne :

C I D A L I S E .

Comment donc , Lolive ?

L O L I V E .

Il y a des Foires pour les chevaux , & pour les bêtes à cornes , Madame , il est bien juste qu'il y en ait une pour les soupirans. Les Dames qui veulent faire emplettes , viennent ici dans la prairie voir danser , sauter , gambader , trotter , galoper ce qu'il y a de jeunes gens : & quand il s'en trouve quelqu'un beau , bien fait , & de bonne mine . . . Je me donne au diable , je l'ai échapé belle moi qui vous parle , la bonne marchandise est de défaite en ce pais-ci.

Me A R G A N T E .

Qu'est-ce à dire ? ce sont donc des femmes à ce compte qui sont amoureuses de lui ?

L O L I V E .

Justement , Madame , ce garçon-là est d'une belle encolure , & il ne trotte pas mal comme vous sçavez. Elles sont cinq ou six curieuses à qui il a donné dans la vûë.

Me A R G A N T E .

Cinq ou six , ma pauvre Frosine !

F R O S I N E .

Voilà un grand nombre de rivales ! On vous disputera ce mâti-là , je vous l'avois bien dit.

L O L I V E .

Oh ! pour cela oui , Madame , je vous en réponds. L'une veut le mener à Clichy , l'autre à Nanterre , celle-ci à Asnières , celle-là , à Colombes ; il y a la femme d'un Sous-fermier , qui est une connoisseuse confirmée celle-là , qui veut à tout force qu'il aille souper à Argenteuil avec elle.

C I D A L I S E .

Il faut que vous rompiez ces parties-là , ma charmante.

Il faut donc se hâter, Madame, la scène ne se passe qu'à cent pas d'ici sous ces premiers Saules. L'une le tire d'un côté, l'autre de l'autre; on le démembre peut-être à l'heure que je vous parle. Est-ce que vous souffrirez cela, Madame?

Me ARGANTE.

Non vraiment je ne le souffrirai pas. Ne viendras-tu pas avec moi, ma chère bonne?

C I D A L I S E.

Volontiers.

L O L I V E *bas à Cidalise*

Défaites-nous de cette vieille masque-là, c'est une cassade que je lui donne.

C I D A L I S E.

Mais il faudra que je vous quitte pour rejoindre ma compagnie.

Me ARGANTE.

Ne m'abandonne pas toi, Frosine.

F R O S I N E.

Non, Madame.

L O L I V E.

Nous allons vous suivre, Madame. Je suis bien-aïse que Frosine vienne avec moi, pour me défendre des curieuses. Un homme seul à la Foire de Besons court de grands risques, comme vous voyez.

S C E N E XIII.

F R O S I N E , L O L I V E.

F R O S I N E.

O H ! par ma foi, je suis vôtre servante : mais je ne vous aime pas assez pour vous

80 LA FOIRE

garder , Monsieur de Lolive :

L O L I V E .

Tu prends la chose au pied de la lettre , un peu de patience , mon enfant , j'ai quelques petites propositions à te faire de la part d'Eraste.

F R O S I N E .

Veut-il que je presse son mariage avec Madame Argante !

L O L I V E .

Ce n'est pas cela , tout au contraire , il n'est pas content d'elle , il cherche condition.

F R O S I N E .

Comment donc ?

— L O L I V E .

Elle ne fait pas bien les choses.

F R O S I N E .

Elle est pourtant bien en argent comptant , à ce qu'elle dit.

L O L I V E .

Bagatelles. Elle s'en vante pour attraper quelque jeune sot : mais nous ne sommes pas dupes nous autres. Elle a eu du goût l'année dernière pour un Colonel de Dragons qui a furieusement dérangé ses affaires : il a fallu remonter un Régiment , & le quartier d'Hiver a été rude.

F R O S I N E .

Elle s'attendoit bien à épouser ce Colonel-là.

L O L I V E .

Bon épouser ! sont-ce des épouseurs que les Officiers , & les Officiers de Dragons encore ?

F R O S I N E .

Il est vrai , la plupart de ces Messieurs-là s'imaginent que leur profession leur donne des droits sur les femmes des autres , ils n'en veulent point prendre en leur nom.

L O L I V E .

N'ont-ils pas raison : au retour d'une Cam

pagne ils ne sont pas fâchez de trouver chez des Madame Argantes toutes les commoditez de la vie. Ils regardent cela comme une espece d'auberge, bonne table, bon équipage, credit chez les marchands, bourse bien garée, tant que cela dure on a des empressemens pour elles, soins, complaisances, égards, assiduez, rien ne manque; le Printems vient, le mois de Mars arrive, le dénouement approche, il est question d'épouser, ohé, ohé, l'amour s'envole, le Cavalier décampe, & la Dame enrage. Oh! le mariage est une espece de conclusion qu'on ne connoît point parmi les troupes, & la plupart des jolies femmes ne s'embarassent pas de le supprimer.

FROSINE.

Mais Erasme n'est point dans les troupes, & Madame Argante n'est point jolie femme.

LOLIVE

C'est ce qui fait qu'on a d'autres visées. Tiens, vois-tu cette premiere maison à côté de ces grands arbres?

FROSINE.

Cette maison neuve? hé bien?

LOLIVE.

C'est une forteresse qui renferme une fille fort jolie, un vieux Financier qui est son pere, & cent mille écus d'argent comptant.

FROSINE.

Mort de ma vie, voila une bonne place à assiéger, si on étoit sûr de la prendre.

LOLIVE.

Mon maître est amoureux de la fille.

FROSINE.

J'ai compris cela tout d'abord.

LOLIVE.

Il a aussi une passion très-forte pour les cent mille écus.

Cela n'est pas difficile à croire.

L O L I V E .

Et de mon côté moi j'ai une vieille rancune contre le Financier.

F R O S I N E .

Pour quel sujet ?

L O L I V E .

Pour une bagatelle. Il y a deux ou trois ans que j'eus besoin d'argent ; il m'arriva de faire une méprise , je signai son nom au lieu du mien sur un papier qui n'étoit pourtant pas de conséquence ; je suis fort étourdi moi de mon petit naturel.

F R O S I N E .

Hé bien ?

L O L I V E .

Hé bien , mon enfant , il eut le credit de me faire faire à la Justice des excuses publiques de mon étourderie , & la Justice eût la bizarrerie de me faire porter en plein jour un flambeau tout allumé dans les rues de Paris. Cela m'a donné un petit ridicule dans le monde , & je suis engagé d'honneur à me venger du Financier , comme tu vois.

F R O S I N E .

Oùï , je vois bien que tu as tes raisons , ton maître a les siennes : mais les miennes à moi ?

L O L I V E .

Oh ! pour les siennes , elles se trouveront dans la bourse d'Erasme : le voici le plus à propos du monde.



SCENE XIV.

FROSINE , LOLIVE , ERASTE.

E R A S T E.

HE bien, Lolive, où en sommes-nous ? as-tu fait confidence à Frosine...

L O L I V E.

Je commençois à lui expliquer la chose, Monsieur ; mais elle fait déjà quelques petites difficultés.

E R A S T E.

Comment donc ?

F R O S I N E.

Non, Monsieur, je ne suis point intéressée, je vous assure, il va peut-être vous faire entendre...

L O L I V E.

Non, Monsieur, ce n'est point l'intérêt qui la domine ; mais enfin il faut un motif aux personnes de mérite pour les faire agir. Et... Allons, Monsieur, faites bien les choses.

E R A S T E.

Je n'ai sur moi que vingt pistoles, les voilà, ma chère Frosine.

F R O S I N E *en prenant l'argent.*

Hé sy donc, Monsieur, vous me faites rougir.

E R A S T E.

Ce n'est qu'un échantillon de ce que je veux faire pour toi, si le dessein que j'ai peut réussir.

F R O S I N E.

Il ne tiendra pas à moi, je vous assure.

Il n'y a que Madame Argante qui m'embarasse en ce pais-ci.

F R O S I N E.

Pourquoi l'amenez-vous ?

E R A S T E.

A-t-il été possible de faire autrement ? elle étoit chez moi dès six heures du matin , je n'ai pû me défaire d'elle.

L O L I V E.

J'ai bien eu envie de vous en débarasser en passant le Bac moi , Monsieur , il m'a pris une legere tentation de lui donner un petit coup de coude , & de la noier adroitement , cela lui auroit épargné bien des chagrins dans la suite.

F R O S I N E.

Voila un garçon bien charitable.

E R A S T E.

Où est-elle enfin ? qu'est-elle devenuë ?

L O L I V E.

Je l'ai envoiëe vous chercher de ce côté-là ; parce que je sçavois bien que vous étiez de l'autre.

E R A S T E.

Elle reviendra , comment ferons-nous ?

L O L I V E.

Ne vous inquietez point , elle est en bonne main ; Cidalise la promene , elle tâchera de la perdre comme un animal incommode. Et Clitandre , qu'en avez-vous fait ?

E R A S T E.

Il cherche un habit de païsan pour se déguiser avec nous , il veut être du divertissement.

L O L I V E.

Et les Musiciens , les Danseurs sont-ils arrivés ?

E R A S T E :

Je ne ſçai point encore.

L O L I V E .

Où leur avez-vous donné rendez-vous ?

E R A S T E .

Au premier cabaret du village , à la Croix blanche.

L O L I V E .

Au cabaret ! ils y ſont dès le matin , ſur ma parole : Oh diable pour ces fortes de rendez-vous-là la Muſique & la Danſe ſont d'une exactitude admirable. Allez vous-en leur dire de ſe tenir prêts , pendant que j'acheverai d'expliquer à Froſine ce qu'il faut qu'elle faſſe.

E R A S T E .

Mais...

L O L I V E .

Hé ne perdez point de tems , allez vite , je m'en vais vous joindre.



S C E N E X V .

F R O S I N E , L O L I V E .

L O L I V E :

O H ça , Mademoiſe'le Froſine , maintenant que vous avez vos raiſons en poche.

F R O S I N E .

Mé voila prête à entrer en action , de quoi s'agit-il ? que faut-il faire ?

L O L I V E .

Fort peu de choſe ; rendre cette lettre à Mariane premièrement.

F R O S I N E .

Cela ne ſera pas bien difficile.

Si je n'étois pas trop connu du Financier , je t'en aurois épargné la peine.

F R O S I N E.

Et est-ce une intrigue à entâmer , ou si la connoissance est déjà faite ?

L O L I V E.

Oh vraiment oui , la connoissance est déjà faite , & sans la vigilance du Financier elle seroit peut être bien avancée.

F R O S I N E.

Comment nommes-tu ce Financier ?

L O L I V E.

Monsieur Griffard.

F R O S I N E.

Monsieur Griffard ! je connois cet homme-là , c'est un de mes intimes.

L O L I V E.

Tout de bon !

F R O S I N E.

Où , te dis-je.

L O L I V E.

A la bonne heure , cela se rencontre le mieux du monde.

F R O S I N E.

Cela se rencontre fort mal au contraire , & je ne puis pas en conscience moi donner les mains au bernement d'un Financier de ma connoissance.

L O L I V E.

Ah , ah ; fort bien , la conscience de Frosine , qui a des égards pour un Financier , cela est nouveau ; sçavez-vous bien que vous n'y songez pas au moins , mignonne ?

F R O S I N E.

Qu'est-ce à dire , te n'y songe pas ?

L O L I V E.

Tu baisses furieusement , je ne te connois

plus, moi qui te parle ; & où est ce feu , cette vivacité , cette ardeur exempte de scrupule que je t'ai toujours vûë jusqu'à présent ? quoi cette illustre Frosine , qui a elle-même enrôlé son mari pour avoir le plaisir d'être plutôt veuve , cette héroïne , qui pour s'approprier le petit bien de sa famille a fait mettre son frere aux petites Maisons, & envoie son oncle aux galeres? Je ne parle point de sa nièce qu'elle a très-avantageusement mariée à un riche Magistrat , qui n'est pourtant pas veuf encore... cette même Frosine...

FROSINE.

Oh , oh , oh , tais-toi donc Lolive, si tu me pique d'honneur tu me feras faire tout ce que tu voudras ; voila qui est fini , tu n'as qu'à parler.

LOLIVE.

Rends la lettre à Mariane , & persuade à ton intime qu'il est fort aimé de Cidalise , on ne te demande pas autre chose.

FROSINE.

Je vais y travailler tout de ce pas , laisse-moi faire.

LOLIVE.

On ouvre la porte , quelqu'un sort , je vais trouver mon maître.



SCENE XVI.

FROSINE , CHONCHETTE.

CHONCHETTE.

Il'en arrivera ce qu'il pourra , puis qu'on ne me même point promener en ce pais-ci , j'ai

rai fort bien me promener toute seule.

FROSINE.

Voilà une petite personne dont le visage ne m'est pas inconnu.

CHONCHETTE.

Tout le monde se réjouit ; tout le monde danse à la Foire , il ne sera pas dit assurément que je ne danse pas comme les autres.

FROSINE.

C'est la petite nièce de Madame Argante , je pense ?

CHONCHETTE.

J'ai vû cette femme-là chez ma tante , à ce qu'il me semble.

FROSINE.

Je la reconnois , c'est elle-même.

CHONCHETTE.

Hé bon jour , ma chere Frosine.

FROSINE.

Quoi c'est vous , Mademoiselle Chonchette ! & d'où lortez-vous ?

CHONCHETTE.

De chez mon parrain.

FROSINE.

Est-ce que Monsieur Griffard est vôtre parrain ?

CHONCHETTE.

Oùi , je demeure chez lui depuis que ma tante a fait semblant de me mener au Convent.

FROSINE.

Elle dit à tout le monde que vous y êtes : mais à ce que je vois , c'est vôtre parrain qui a soin de vous.

CHONCHETTE.

N'allez pas vous imaginer que c'est mon pere au moins. Tout le monde le croit : mais ma tante dit bien que cela n'est pas vrai.

DE BÉSONS.

89

FROSINE.

Il faut en croire votre tante, elle doit le sçavoir mieux qu'une autre.

CHONCHETTE.

Oùi vraiment, c'est elle qui est ma mère; mais je ne fais pas semblant d'en rien sçavoir.

FROSINE.

La petite rusée! Vient-elle voir votre parrain quelquefois?

CHONCHETTE.

Qui, ma tante? non elle ne sçait pas qu'il a cette maison-ci seulement; il se cache d'elle & de tout le monde, mon parain: il est amoureux d'une personne qui venoit quelquefois chez ma tante, & il voudroit bien qu'elle l'aimât, afin de l'épouser sans qu'on en sçut rien.

FROSINE.

N'est-ce point Cidalise?

CHONCHETTE.

Vous l'avez deviné justement. Il a une grande fille qu'on apelle Mademoiselle Mariane, qui vouldroit bien aussi se marier sans le dire à son pere, ils sont fort secrets dans cette famille-là.

FROSINE.

Et qui vous a donc dit tous leurs secrets à vous?

CHONCHETTE.

Mademoiselle Mariane. Nous sommes bonnes amies, elle me dit tout ce qu'elle pense, & quoi-que je ne sois qu'une petite fille, elle trouve que j'ai de l'esprit.

FROSINE.

Oùi?

CHONCHETTE.

Il y a un jeune Monsieur qu'on appelle Eraste qu'elle aime à la folie: tenez: elle l'aime presque autant que nous haïssons mon parrain.

FROSINE.

Et pourquoi le haïssez-vous ?

CHONCHETTE.

Il ne veut point que Mademoiselle Mariane ait des amans, elle le hait pour cette raison-là elle ; quand je serai plus grande, il ne voudra peut-être pas que j'en aie moi, je le hais pas-avance.

FROSINE.

Voilà un enfant qui promet beaucoup. Et où est-elle à présent Mademoiselle Mariane ?

CHONCHETTE.

Dans le logis.

FROSINE.

Que fait-elle ?

CHONCHETTE.

Elle acheve de s'habiller en paysanne, à cause de la Foire : c'est elle qui m'a coiffée comme vous voiez, & qui m'a mis ma robe neuve.

FROSINE.

Cela vous sied fort bien, vous êtes fort jolie.

CHONCHETTE.

Nous nous mettons un peu de bon air aujourd'hui, parce que nous nous attendons de voir Erasme. Il doit venir en masque, & il avoit promis d'envoyer des violons : mais on n'a point eû de ses nouvelles. Les hommes sont si trahes. Oh s'il ne venoit point, Mademoiselle Mariane seroit bien fâchée contre lui.

FROSINE.

Faites-moi parler à elle, Mademoiselle Chonchette.

CHONCHETTE.

Je m'en vais la chercher : elle sera bien aise de vous connoître, & que vous la voiez, car elle est bien belle : & tenez la voilà qui vient d'elle-même.



SCENE XVII.

MARIANE, CHONCHETTE,
FROSINE.

MARIANE.

Vous sortez toute seule , Chonchette , vous ne serez pas mal grondée.

CHONCHETTE.

Hé ! la , la , ma bonne , ne-faites point tant la fiere , on vous gronde aussi souvent que moi ; & pour être plus grande , vous n'êtes pas plus exempté de la mauvaise humeur de mon parrain.

MARIANE.

Qui est cette Dame à qui vous parlez ?

CHONCHETTE.

C'est la meilleure personne du monde , ma chere bonne.

FROSINE.

Mademoiselle , je suis vôtre très-humble servante.

MARIANE.

Je suis bien la vôtre , Madame.

CHONCHETTE.

Elle venoit presque tous les jours chez ma tante , & elle m'apportoit tant de confitures , elle prenoit toujours mon parti contre elle , quand elle me grondoit.

MARIANE.

Je ne m'étonne pas que tu sois si fort de ses amis.

CHONCHETTE.

Faites connoissance avec elle , croiez-moi ,

ma bonne , elle vous aidera , si vous voulez , à faire endêver mon parrain. C'est une fort bonne femme , elle veut bien qu'on ait des amans elle , elle connoissoit tous ceux de ma tante.

M A R I A N E.

Ta tante a donc des amans , Chonchette ?

C H O N C H E T T E.

Tant qu'elle veut , ma bonne , elle n'a point de pere.

M A R I A N E.

Qu'elle est heureuse ! ne la contraint point.

F R O S I N E.

Vous regardez donc la liberté comme un grand bonheur , Mademoiselle ?

M A R I A N E.

Je ne conçois rien de plus agréable , Madame.

C H O N C H E T T E.

J'aime à faire tout ce que je veux , je suis déjà comme elle.

F R O S I N E.

Et vous seriez bien aise de ne plus dépendre d'un pere ?

M A R I A N E.

Oùï , je vous l'avoné.

C H O N C H E T T E.

Ne vous ai-je pas dit qu'elle meurt d'envie d'être mariée.

M A R I A N E.

Comment , petite fille , vous avez l'indiscrétion...

F R O S I N E.

Ne vous allarmez point , vôtre secret est en sûreté , j'en sçai plus qu'elle ne m'en peut dire , & je cherchois , quand je l'ai trouvée , à vous parler de la part d'Erafte.

M A R I A N E.

Paix , parlez bas : de la part d'Erafte.

Je vous le disois bien qu'elle étoit bonne femme.

FROSINE.

Voilà un billet qu'il vous envoie.

MARIANE.

Il n'est donc pas ici ?

FROSINE.

Il ne tardera pas à s'y rendre, voyez en attendant ce qu'il vous écrit.

MARIANE.

Chonchette.

CHONCHETTE.

J'entens bien ce que vous me voulez dire, hé ! la, la, ma bonne, faites vos petites affaires, je m'en vais amuser mon parain, afin qu'il ne vienne point vous surprendre.



SCENE XVIII.

MARIANE, FROSINE.

FROSINE.

LA petite filleulle de Monsieur Griffard a de grands talens pour entrer dans le monde, elle y fera fortune, sur ma parole.

MARIANE.

Qu'Erasme m'écrit tendrement ! mais qu'il agit avec lenteur, pourquoi ne pas me demander en mariage à mon pere ?

FROSINE.

Il aprehende d'être refusé, Monsieur vôtre pere est un bizarre qui ne se gouverne pas comme un autre ; il a les caprices le bon-homme.

« Vous le connoissez donc , à ce que je vois ;
Madame ?

FROSINE.

Si je le connois !

MARIANE.

Hé mon Dieu , n'allez pas lui dire que j'aime
Erasle , je ne lui en ai point parlé , je serois
perduë.

FROSINE.

Ne craignez rien.

MARIANE.

Il ne veut pas que je fasse la moindre chose
sans l'avertir , cela est bien gênant , Madame ,
n'est-il pas vrai ?

FROSINE.

Bon , c'est à lui de le vouloir , & à vous de
n'en rien faire : le ridicule ! est-ce que pour aimer
un joli homme il faut qu'une fille demande per-
mission ? & combien y en a-t-il dans le monde
qui se marient tous les jours *incognito* même ?

MARIANE.

Se marier *incognito* ! & se marie-t-on beau-
coup comme cela , dites ?

FROSINE.

Très souvent. A la vérité ces mariages-là
ne durent pas tant que les autres ; mais ils sont
bien plus à la mode

MARIANE.

Je suis très-humble servante à la mode , je
n'épouserai point Erasle de cette manière-là ?
car je veux que nôtre mariage dure toujours.

FROSINE.

Oh ! pour le vôtre nous le ferons de la bon-
ne sorte , ne vous mettez pas en peine.

MARIANE.

Vous ferez mon mariage , Madame ?

FROSINE.

Nous ne sommes ici que pour cela , & ce ne sera pas *incognito* , vôtre pere sera de la nôce.

MARIANE.

Vous plaisantez peut-être ; je veux être mariée serieusement moi , je vous en avertis.

FROSINE.

Vous le ferez serieusement aussi.

MARIANE.

Et vous y ferez consentir mon pere ?



SCENE XIX.

MARIANE , CIDAISE , FROSINE.

CIDAISE.

IL faudra bien qu'il y consente , puisque tu le veux si serieusement.

MARIANE.

C'est vous , ma chere Cidaise ; vous me surprenez ainsi , je vous le pardonne , & je n'ai point de secrets pour vous.

FROSINE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous vous connoissez , à ce que je vois ?

CIDAISE.

Oh ! ça , Mariane , tu aime toujours Eraste , & tu seras bien aise de l'épouser aparemment ?

MARIANE

Il est vôtre parent , l'ami de Clitandre C'est vous qui me l'avez fait conn être dans le Convent où nous étions , vous l'avez vû me jurer cent fois qu'il m'aimeroit toute sa vie , je lui

ai promis de l'aimer éternellement , je lui tiens
drai parole , je vous assure.

FROSINE.

La pauvre enfant ! cela m'attendrit. Mort de
ma vie , Madame , il faut que Monsieur Grif-
fard consente au mariage , ou que le diable l'em-
porte , car j'y ai regardé.

MARIANE.

Cidalise n'a qu'à vouloir être ma belle-mère ,
elle lui fera faire tout ce qu'elle voudra.

CIDALISE.

Moi , ta belle-mère ? Je t'aime trop pour cela ,
& c'est une chose qui n'est plus faisable. Tout
ce que je puis pour ton service , c'est de faire
bonne mine à Monsieur Griffard tout aujour-
d'hui ; que Frosine lui dise que je suis ici , que
c'est pour le voir que je suis venuë même , qu'elle
fiâte son imagination de tout l'espoir qu'il voudra
prendre , je l'avouërai de ce qu'elle aura dit.

FROSINE.

Je ne gêterai rien , allez : si je lui promets
quelque chose de trop , je lui tiendrai parole
pour vous , laissez-moi faire.

MARIANE.

Mais où cela nous mènera-t-il ?

CIDALISE.

A le faire donner plus aisément dans une four-
berie que nous lui préparons pour faciliter ton
mariage.

MARIANE.

Vous voulez lui faire une fourberie ?

CIDALISE.

Oùi de concert avec toi-même.

MARIANE.

Avec moi ?

FROSINE.

Avez-vous quelque répugnance à le tromper ;
dites ?

MARIANE.

MARIANE.

Hé ! non vraiment je n'en ai point : Qui ne trompe-t-on pas pour être mariée ?



SCENE XX.

CHONCHETTE, CIDALISE,
MARIANE, FROSINE.

CHONCHETTE.

HE' vite, vite rentrez, ma chere bonne ;
voilà mon parain qui va venir.

MARIANE.

Quoi ! tout à l'heur ?

CHONCHETTE.

Oùi, je pense. Afin de vous donner le tems
de causer avec Frosine, je l'u' avois caché sa
petruque ; mais il l'a retrouvée, il va venir,
vous dis-je. Ah ! ah ! vous voilà donc aussi
vous ? toutes mes connoissances se rassemblent,
Bon jour, Madame.

CIDALISE.

Bon jour, Chonchette.

CHONCHETTE.

Vraiment je suis bien-aise que vous soiez ici,
cela mettra mon parain de bonne humeur peut-
être.

CIDALISE.

Je ne veux pas qu'il me voie avant que tu lui
aies parlé, Frosine.

FROSINE.

Allez vous-en donc trouver Erasme, il est à l'en-
trée du Village, à la Croix blanche.



SCENE XXII.

Mr GRIFFARD , FROSINE.

Mr GRIFFARD.

Est-il possible que je ne puisse être un seul moment sans songer à cette inhumaine de Cidalise ?

FROSINE.

Est-il possible que parmi tant de monde je ne trouverai point quelqu'un qui puisse me dire où est la maison de Monsieur Griffard ?

Mr GRIFFARD.

C'est moi à qui l'on en veut.

FROSINE.

Aurois-je le chagrin de retourner à Paris sans avoir rendu mes petits devoirs à cet honnête homme-là ?

Mr GRIFFARD.

Hé ! c'est Frosine , je pense : bon jour , Frosine.

FROSINE.

Bon jour , Monsieur , ne pourriez-vous point m'enseigner. . . .

Mr GRIFFARD.

Hé ! c'est moi-même , me voila , c'est moi que tu cherches.

FROSINE.

Comment gouvernez-vous les petites Païfannes de Besons ? vous êtes un compere , & du vivant de la défunte c'étoit par droit de représailles peut-être , mais je vous ai vu bien alerte.

Mr GRIFFARD.

J'ai quelquefois fait des miennes , oui Frosine.

LA FOIRE
FROSINE.

C'étoit le bon tems , Monsieur , vous souvient-il de cette jeune Avocate , au mari de qui vous donniez à plaider toutes les causes de la Ferme , & qui venoit déjeûner avec vous pendant que le pauvre diable s'égoûilloit au Palais ?

Mr GRIFFARD.

Ce petit Avocat-là m'a donné de la peine , il étoit furieusement jaloux.

FROSINE.

Ce sont d'incommodes personnages que ces Avocats, parce qu'ils sçavent les anciennes loix, ils prétendent que leurs femmes les observent , & ils ne veulent point souffrir qu'elles suivent la nouvelle coutume ; cela est bien ridicule

Mr GRIFFARD.

Nous l'avions pourtant mis sur le bon pied.

FROSINE.

Et ce Commissaire à qui vous aviez préré de l'argent pour achever de paier sa Charge ; son épouse ne vous haïssoit pas encore.

Mr GRIFFARD.

C'étoit un fort honnête homme que ce Commissaire-là.

FROSINE.

Oùï, vous avez raison , un homme d'ordre , son quartier étoit toujours bien réglé , mais en revanche sa femme ne l'étoit guères.

Mr GRIFFARD.

Oh , oh , oh , Frosine.

FROSINE

Je ne médis de personne : mais pendant que Monsieur le Commissaire courroit la Ville pour faire observer les Ordonnances de la Police , Madame sa femme tenoit chez elle une petite Police , où Monsieur le Commissaire lui-même étoit souvent condamné à l'amende.

Mr GRIFFARD.

Tu es toujours mordicante, Frosine, tu ne changes point.

FROSINE.

Vous n'aimez pas qu'on vous reproche vos frigidités, cela vous chagrine; laissons-là le passé; parlons du présent.

Mr GRIFFARD.

Ne parle point de cela, Frosine, tout cela est fini, j'ai bien autre chose dans la tête, je suis véritablement amoureux, ma pauvre Frosine.

FROSINE.

Bon amoureux! vous n'avez jamais été que libertin.

Mr GRIFFARD.

Je n'ai été que libertin dans mon jeune âge, je crevé d'amour sur mes vieux jours, l'amour ne perd point ses droits, c'est la règle.

FROSINE.

Mort de ma vie je suis bien fâchée que vous ayez le cœur occupé de cette manière-là.

Mr GRIFFARD.

J'en suis plus fâché que moi, je t'assure.

FROSINE.

Je suis venu me promener à la Foire avec une fort jolie personne qui me paroît avoir du goût pour vous, & si vous n'étiez point prévenu d'une passion si forte....

Mr GRIFFARD.

Une jolie personne qui a du goût pour moi?

FROSINE.

Oùï, une de vos voisines de Paris.

Mr GRIFFARD.

Que tu apelles?

FROSINE.

Cidalise.

Mr GRIFFARD.

Comment Cidalise? tu te moques, je pense.

FROSINE.

- Je ne me moque point , je vous dis vrai.

Mr GRIFFARD.

Et c'est elle dont je suis si fort amoureux , ma pauvre Frosine.

FROSINE.

Est-il possible ?

Mr GRIFFARD.

Oùï , te dis-je.

FROSINE

Vous ne lui en avez donc jamais rien dit ?

Mr GRIFFARD.

Si fait vraiment , & c'est ce qui me met au désespoir. Elle m'a traité d'une manière. . .

FROSINE.

La petite dissimulée : ah ! que les filles sont traîtresses , Monsieur : Oh ! bien , bien , elle est folle de vous , je vous en avertis.

Mr GRIFFARD.

Folle de moi ?

FROSINE.

La Foire de Besons n'est qu'un prétexte qu'elle a pris pour venir ici vous rendre une visite sans conséquence.

Mr GRIFFARD.

Ma pauvre Frosine !

FROSINE.

Elle n'a fait que me parler de vous pendant tout le chemin.

Mr GRIFFARD.

De moi ! & que disoit-elle ?

FROSINE.

Que vous étiez le plus honnête homme du monde.

Mr GRIFFARD.

Tout de bon ?

FROSINE.

Quelle étoit charmée de votre seule phisionomie. . .

Mr GRIFFARD.

Sérieusement ?

FROSINE.

Sérieusement. Et n'avez-vous jamais remarqué que depuis quelque tems elle est presque toujours à ses fenêtres pour vous voir passer ?

Mr GRIFFARD.

Non, je ne me suis point aperçû de cela.

FROSINE

C'est que vous avez la vûë basse ; mais elle n'en bouge ; elle vous aime à la fureur, je vous assure.

Mr GRIFFARD.

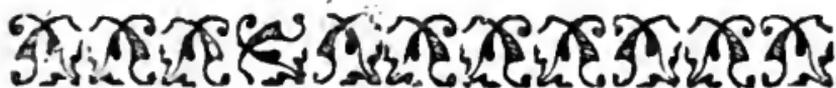
Tu me fais grand plaisir de me le dire, Frosine ; car la peste m'étouffe à ses manières je ne l'aurois jamais deviné.

FROSINE.

Elle va venir ici, c'est à vous à prendre vos mesures ; la voici, je pense. Je suis fâchée qu'elle me surprenne avec vous, elle se doutera de ce que je vous ai dit.

Mr GRIFFARD.

Je suis tout hors de moi-même, quand je la vois seulement, Frosine.



SCENE XXIII.

CIDALISE, Mr GRIFFARD,
FROSINE, LE NOURRICIER.

CIDALISE.

Où cela me fera plaisir ; je le veux bien, mon pauvre Nourricier : mais amenez donc ici toute la nôce, il y a moins de monde que par-

tout ailleurs , & nous y danserons plus à notre aise.

LE NOURRICIER.

Je m'en vas vous les amener , Madame.

CIDALISE.

Ah ! te voilà ! je te croiois perduë , Frosine.

FROSINE.

Vous me trouvez en bonne compagnie , Madame.

CIDALISE.

Avec Monsieur Griffard : Ah ! perfide , vous m'avez fait une trahison ; mais vous vous en repentirez

FROSINE.

Moi , Madame ?

Mr GRIFFARD.

Non , ne craignez rien , belle personne , ne craignez rien , je n'abuserai point de la confiance qu'elle m'a faite , ni de l'heureuse simpatie. . . .

CIDALISE.

Ne croiez pas tout ce qu'elle vous a dit au moins , Frosine est une fautive personne , je vous en avertis. . . .

Mr GRIFFARD.

Que je suis heureux d'avoir une maison en ce pais-ci , pour jouir de l'avantage de vous y recevoir !

CIDALISE.

Frosine vous a fait entendre peut-être qu'on y venoit exprès pour vous ? elle ment bien fort , prenez-y garde.

FROSINE.

Bon , bon , voila de belles façons. Vous aimez Monsieur , il n'est pas cruel , il vous aime aussi ; à quoi bon faire mistère des choses ?

Mr GRIFFARD.

Elle a raison.

FROSINE.

Ces chiennes de Coquettes, elles en sont toutes logées-là, pour se faire valoir ! c'est leur rage ; il faut encore qu'on les prie, & qu'on leur ait obligation de ce qu'elles souhaitent le plus quelquefois.

Mr GRIFFARD.

Ne nous contraignons point, Madame, ne nous contraignons point. Puisque nos cœurs sont si bien d'accord, pourquoi chercher à se faire de la peine ?

CIDALISE.

L'indiscrétion de Frosine vous a appris des choses que je vous aurois peut-être cachées toute ma vie.

Mr GRIFFARD.

Madame ! Madame !

FROSINE.

Le pauvre bon homme !

CIDALISE.

Mais je vous demande en grace de ne me point parler d'amour de toute la journée ; ne songeons qu'à nous divertir, je vous prie.

Mr GRIFFARD.

Que puis-je faire qui vous fasse plaisir ?

CIDALISE.

Être de bonne humeur, danser, chanter, rire, & faire figure à une nôce où je vous invite.

Mr GRIFFARD.

Volontiers. Et quelle nôce est-ce ?

CIDALISE.

C'est le fils de ma nourrice qui épouse une petite fille du village. Ils font aujourd'hui leurs fiançailles ; ils vont venir danser ici, nous danserons avec eux, s'il vous plaît, & ce soir vous donnerez à souper à la compagnie.

Mr GRIFFARD.

De tout mon cœur. Hé plût au Ciel, Madame,

que cette nôce pût vous mettre en goût de faire bien-tôt la nôtre.

FROSINE.

Ne la pressez point, cela viendra : donnez-vous patience

On entend une symphonie champêtre.

CIDALISE.

J'entens des violons. Voilà le marié & la mariée qu'on promene en cérémonie. C'est aparamment la mode du Village.

Mr GRIFFARD.

Ma chere Frosine, dis, ie te prie, qu'on fasse venir ma fille & ma filleule, il faut qu'elles soient de la nôce.

FROSINE.

Assurément, la fête ne seroit pas complète sans elles.



SCENE XXIV.

Mr GRIFFARD ; CIDALISE,
LOLIVE *en Marnier*, CLIAN-
DRE & ERASTE *en Paisans*,
LE TABELLION ; & plusieurs
personnages de la nôce.

LOLIVE.

Alions, Monsieur-le Tabellion, jarnigué très-mouffez-vous donc. Faites vôtre charge : est-ce que ce contrat n'est pas encore bâti : A quoi tient-il que je ne le signions : je sommes ici pour ça.

LE TABELLION.

Oh! doucement, s'il vous plaît, n'engendrons-

point de chaleur de foie , il faut rendre l'honneur à qui il appartient , Monsieur le Marinier.

LOLIVE.

Hé bien morgué rendez le donc cet honneur , afin que j'en soions quittes , & que je commençons le prélude de la nôce.

LE TABELLION.

Vous aviais promis à votre nourricier , Madame , que vous prenriez là peine de bouter-là votre parataphc.

CIDALISE.

Priez Monsieur de signer le premier , je signerai ensuite.

LOLIVE.

Si Monsieur a assez de bonté que de vouloir bian nous faire st'honneur-là , quoique je n'en soions pas daignes.

Mr GRIFFARD.

Oüi dà , donnez , donnez , il suffit que ce soit le fils de la nourrice de Madame.

LOLIVE.

Tâtigué elle vous a fait une belle nourriture , n'est-ce pas ?

Mr GRIFFARD.

Je signerai quand vous voudrez nôtre contrat de mariage aussi aveuglement que celui-là.

CIDALISE.

Vous ne hazarderiez pas plus qu'à signer celui-ci , je vous assure.





SCENE XXV.

Mr GRIFFARD , CIDALISE ,
CLITANDRE , ERASTE ,
MARIANE , CHONCHETTE ,
FROSNE , LOLIVE , LE TABEL-
LION , &c.

FROSINE.

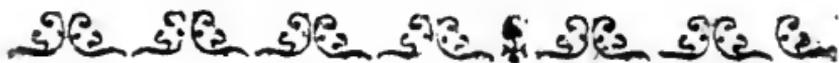
Voilà ces Demoiselles que je vous amène ,
Monfieur.

LOLIVE à *Frosine*.

Tout va bien. Va-t-en vîtement avertir Madame Argante de ce qui fe paffe , & nous l'envoie ici , nous aurons befoin d'elle pour le dénouement.

FROSINE.

Il faudra qu'elle foit bien égarée , fi je ne la trouve.



SCENE XXVI.

Mr GRIFFARD , CIDALISE ,
CLITANDRE , ERASTE ,
MARIANE , CHONCHETTE ,
LOLIVE , LE TABELLION , &c.

CHONCHETTE.

Vous nous envoyez querir pour être de la nœce , est-ce que vous vous mariez , mon parrain ?

Mr GRIFFARD.

Non, c'est vous qu'on va marier; faites-la signer aussi, Monsieur le Tabellion. Là signez, petite fille.

CHONCHETTE.

Volontiers; je ne me fais pas prier, comme vous voiez. Et ne signez-vous pas, ma chère bonne?

Mr GRIFFARD.

Oüi, oüi, elle signera.

MARIANE.

Non, mon pere?

Mr GRIFFARD.

Oüi, vous-même, signez, vous dis-je.

MARIANE.

A moins que vous ne me le commandiez absolument, mon pere....

Mr GRIFFARD.

Hé, oüi, oüi, je vous le commande. Que de façons, quand ce seroit vous qu'on marieroit vous ne feriez pas davantage, & le marié & la mariée ne signent-ils pas eux:

LOLIVE.

Ils signeront une autre fois: Vela assez d'écritures pour un contrat de village; je n'y voulons pas tant de façons nous autres. Allez vous-en farrer ça, Monsieur le Tabellion, & puis vous viandrez boire un coup. J'allons toujours commencer en vous attendant, faites vite. Avec (à Mr Griffard) votre permission, Monsieur, j'ons le cœur en joie, excusez si je prenis la libarté.

Mr GRIFFARD.

Vous faites fort bien, mes enfans, réjouissez-vous, & tâchez de divertir cette aimable personne, vous ne me sçauriez faire plus de plaisir. Allons qu'on aorte du vin & des sieges.

& qu'on faitte comme il faut les honneurs de la Foire, & de la nôce.

L O L I V E.

Du plus gaillard, Messieurs les Menêtriers, vive la joie.

L O L I V E chante.

O l'heureux jour que le jour d'aujourd'hui,
 Que Monsieur Griffard est bon homme,
 Voyez-vous comme
 Il fait les honneurs de chez lui,
 Que Monsieur Griffard est bon homme.
 O l'heureux jour que le jour d'aujourd'hui.



27 SCENE DERNIERE.

Mr GRIFFARD, CIDALISE,
 MARIANE, CLITANDRE,
 ERASTE, CHONCHETTE,
 Me ARGANTE, LOLIVE.

Me ARGANTE.

Q U'est ce que c'est donc que tout ceci ? Frosine vient de me conter de jolies choses.

E R A S T E.

Frosine ! Lolive.

L O L I V E.

Oùi, Monsieur, c'est de mon ordonnance.

Me ARGANTE.

Où est-il ce scelerat ? que je le dévisage.

Mr GRIFFARD.

Ma lame Argante en ce pais-ci, quel contre-temps.

Me ARGANTE.

Oh ce n'est pas à vous à qui j'en veux, ne craignez rien.

Mr GRIFFARD.

A qui en voulez-vous donc, Madame, & pour-quoi venir troubler un divertissement?

Me ARGANTE.

La bonne dupe que vous êtes avec votre divertissement.

Mr GRIFFARD.

Comment donc dupe? que voulez-vous dire?

Me ARGANTE.

Scavez-vous bien quel contrat vous venez de signer, vieux fou?

Mr GRIFFARD.

Madame Argante.

Me ARGANTE.

Le contrat de votre fille, & d'un perfide qui vous fourbe.

Mr GRIFFARD.

Le contrat de ma fille! vous ne scavez ce que vous dites, laissez-nous en repos avec vos visions, que diable.

Me ARGANTE.

Je ne sc'ai ce que je dis! N'est-ce pas-là Erasste? répons, traître, répons?

ERASTE.

Eh bien oui, Madame, je suis Erasste.

Me ARGANTE.

Et tu as l'insolence de m'amener ici pour me trahir à ma barbe, petit vilain?

ERASTE.

Vous y êtes venuë malgré moi, Madame, & je ne vous trahis point, je ne vous ai jamais aimée.

Me ARGANTE.

Ah! je suis morte. —

Mr GRIFFARD.

Que veut dire ceci, Mariane?

MARIANE.

Je ne sçai, mon pere, vous m'avez commandé de signer, je me suis fait un devoir de vous obéir.

Mr GRIFFARD.

Ah! je suis trahi, je le vois bien.

LOLIVE.

Allez, allez, Monsieur, ce n'est qu'une bagatelle, & cela ne doit pas vous empêcher de continuer la nôce. Sans rancune, venez vous-en danser les tricotets, Madame Argante.

Me ARGANTE.

Ah! tu t'en mêles aussi-toi, pendard.

Mr GRIFFARD.

Comment? & c'est mon coquin de Lolive, je pense?

LOLIVE.

Vous l'avez deviné, Monsieur, c'est moi-même; mais je n'ai pas signé pour vous cette fois-ci, vous avez bien signé vous-même.

Mr GRIFFARD.

Ah! Cidalise, vous avez aidé à me tromper, mais je vous pardonne tout, pourvû que vous consentiez à m'épouser.

CIDALISE.

Volontiers, Monsieur, je ne demande pas mieux; mais il faut attendre que je sois veuve.

Mr GRIFFARD.

Comment veuve! vous êtes donc mariée?

CIDALISE.

Depuis huit jours je suis votre nièce, je ne puis pas si-tôt devenir votre femme.

Mr GRIFFARD.

Ma nièce!

CLITANDRE.

Vous ne pouvez désapprouver le choix que

j'ai fait mon oncle , puisqu'il est si fort de votre goût.

Mr GRIFFARD.

Oste-toi de mes yeux , miserable , ôte-toi de mes yeux.

Me ARGANTE.

Nous sommes les dupes de tout ceci , Monsieur Griffard , & je ne sçai pas comment vous l'entendez.

LOLIVE.

Ma foi vous êtes faits l'un pour l'autre , associez vos chagrins & vos infortunes , c'est le meilleur parti que vous puissiez prendre.

Mr GRIFFARD.

Le voulez-vous , Madame ? je donnerai tout mon bien à ma filleule.

Me ARGANTE.

Voilà qui est fait , Monsieur , j'y consens pour faire enrager toute votre famille.

LOLIVE.

En attendant l'effet de ces menaces profitons du tems present nous autres , & continuons de nous réjouir , puisque nous avons réussi dans nôtre entreprise.





CHANSONS DU DIVERTISSEMENT.

L O L I V E chante.

Haut le pied , belle Alison ,
 Pour gambader , rire & boire ,
 Vive la Foire
 De Besons.
 On y danse
 En cadence ,
 On s'y balance
 Sur le gazon.
 L'Amour y fait un doux commerce ,
 Fille qui tombe à la renverse
 N'en a pas plus mauvais renom.
 Vive la Foire de Besons.

Lolive & Alison dansent ensemble , après-quoi
 Chonchette , une petite Espagnolette , & une
 autre petite fille dansent une Gigue , & ensuite
 l'Espagnolette danse seule une Sarabande.

U N M A R I N I E R chante.

Que l'amour qu'on fait au Village
 Est un amour doux & plaisant !
 Les soupirs n'y sont point en usage ;
 Et quand on veut tâter du mariage ,
 Le contrat s'y fait brusquement.
 Non , non rien n'est si charmant
 Que l'amour qu'on fait au Village.

Cette chanson est suivie d'une Entrée de Dame Gygogne , qui danse seule ; ensuite de quoi une petite Bâteliere s'avance au bord du Théâtre entre Lolive & un Marinier.

LE MARINIER chante.

Entrons tous deux , belle Jsabeau ,
Dans ton bateau.

Et nous irons chercher sur l'eau

Quelque Anguille , ou quelque Barbeau :

Tout doit se rendre

A tes attraits ,

Tu n'as qu'à tendre

Tes filets.

Si les poissons s'échappent de tes rets ,

Les cœurs du moins s'y viendront prendre.

LOLIVE chante.

Quand on est gaillarde & gentille ,

Il ne faut point d'autre hameçon.

Bien souvent la plus jeune fille

Attrape le plus vieux poisson.

Deux petits garçons vêtus en Bergers dansent un Menuet avec Chonchette & la petite Espagnolette. Le Menuet fini tous les Acteurs & Actrices se prennent par la main , & dansent en rond , sur les chansons suivantes.

LOLIVE chante.

Filles , qui cherchez des maris ,

Ici l'on en achette :

Ils sont aussi bons qu'à Paris.

Filles qui cherchez des maris ,

Souffrant chez eux les Favoris

D'une femme coquette.

Filles , qui cherchez des maris ,

Ici l'on en achette.

LE MARINIER chante.

*Les vieillards n'y sont point admis ,
 Filles qui cherchez des maris ,
 Ils sont loups-garoux & rigris ,
 De mauvaise defaite
 Filles , qui cherchez des maris ,
 Ici l'on en achette.*

LOLIVE chante.

*Il en est des grands , des petits ,
 Filles , qui cherchez des maris ,
 Et que l'on donne à juste prix ,
 Venez en faire emplette.
 Filles , qui cherchez des maris ,
 Ici l'on en achette.*

Tous les Acteurs & les Actrices de la Comédie
 & du Divertissement sortent du Théâtre en
 dansant , & en se tenant par la main.

LOLIVE adresse le dernier couplet à l'Assemblée.

*Et vous qui deviendrez maris ,
 Qui croiant prendre serez pris ,
 A caution dans ce païs
 Les filles sont sujettes.
 Vieillards qui deviendrez maris ,
 Mettez bien vos lunettes.*



AUGMENTATION DES AIRS
DE LA COMEDIE
de la Foire de Besons.

M *Aris que Venus domine ,
Craigne le sort de Vulcain.
Tel qui se leve du matin ,
Pour courir apres sa voisine ,
Trouve souvent en son chemin
Que la femme plus libertine ,
Qu'il n'est libertin.
Mars que Venus domine ,
Craignez le sort de Vulcain.*

LE CHEVALIER.

Ab ! morbleu que j'ai de chagrin !

Et pourquoi , Chevalier , vous êtes si bien avec
Madame Guillemin :

*Nous n'aurons point de bon vin
Plaignons , plaignons nôtre cruel destin,
tin , tin , tin , tin.*

Terelin tin , tin. Terelin tin , tin.

*La vigne a des angelures ,
Que ferons-nous cet hyver ?
Nôtre vin sera trop verd ,
Et nos filles seront trop mures ,
Robin turelure , lure , re.*

*Couplets ajoutez , sur l'air : Filles , qui cherchez
des maris.*

*Filles , qui venez à Besons ,
Gardez-vous du naufrage,*

LA FOIRE DE BESONS.

Trousssez bien haut vos cotillons,
 Filles, qui venez à Besons,
 Il faut quand le Bac coule à fonds
 Se sauver à la nage.

Filles, qui venez à Besons,
 Gardez-vous du naufrage.

Prenez bien vos précautions,
 Filles, qui venez à Besons,
 Tous les oiseaux des environs
 Disent par leur ramage,

Filles, qui venez à Besons,
 Gardez-vous du naufrage.

Belles, dont les maris fripons
 Vont chercher fortune à Besons :

Si dans la même intention
 Vous faites le voiage

Profitez de l'occasion,
 Sans crainte du naufrage.

F I N.

LES
VENDANGES
DE
SURESNE,
COMEDIE.

Représentée pour la première fois le 15.
Octobre 1695.



ACTEURS.

Mr THOMASSEAU.

MARIANE, sa fille.

THIBAUT, Jardinier de Monsieur Thomasseau.

CLITANDRE, Amant de Mariane.

Me DESMARTINS, Tante de Clitandre & d'Angelique.

ANGELIQUE, Sœur de Clitandre.

Me DUBUISSON, Cousine de Thibaut.

Mr VIVIEN, Provincial.

BASTIEN, son Cousin.

LORANGE, Ami de Madame Dubuiffon.

Vendangeurs & Vendangeuses.

La Scene est à Surêne.



L E S
 VENDANGES
 DE SURESNE,
 COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

Mr THOMASSEAU, THIBAUT.

Mr THOMASSEAU.



H! ça, mon pauvre Thibaut, aie un peu l'œil à tout, mon enfant, & prends garde qu'il ne se fasse aucun dégât dans la maison.

THIBAUT.

Mais palsangué, Monsieur, comment l'entendez-vous donc ? vous n'avez qu'un arpent de vigne à Suréne pour tout portage ; & je crois, Dieu me pardonne, que la moitié de Paris viendra chez vous en Vendange. Sur ce pied-là je n'avons que faire d'aller au Pressoir, & j'aurons nos futailles de reste.

Mr THOMASSEAU.

Paix, tais-toi, j'ai mes raisons pour faire

tous ces préparatifs , & je suis à la veille de conclure une bonne affaire.

T H I B A U T.

Oh ! je ne dis plus rien. Je m'étonnois aussi que vous fassiez les honneurs de votre maison de si bon courage ; car vous êtes un tantinet ladre de votre bon naturel : mais basta , il n'est chère que de vilain , comme on dit ; & quand vous vous y boutez une fois , tout va par écuelles.

Mr THOMASSEAU.

Que dirois-tu si j'allois me remarier , Thibaut.

T H I B A U T.

Vous remarier , Monsieur ! bon queu conte.

Mr THOMASSEAU.

Ce n'est point un conte , c'est une vérité.

T H I B A U T.

Vous vous gaussez , Monsieur , ça ne peut pas être.

Mr THOMASSEAU.

Cela est , te dis-je.

T H I B A U T.

Morgué tant pis , vous êtes donc bien incorrigible ?

Mr THOMASSEAU.

Comment , que veux-tu dire ?

T H I B A U T.

Vous avez déjà eu deux femmes qui vous avont fait enrager. La première étoit diablelle , parce qu'elle avoit trop de vertu. Vous avez fait le diable avec l'autre , parce qu'elle n'en avoit pas assez. Quelle espece de femme voulez-vous encore prendre ?

Mr THOMASSEAU.

La plus jolie personne du monde , douce , honnête , spirituelle.

T H I B A U T.

Hom ! ie crois bien que vous le voudriez : mais c'est un animal bien rare qu'une femme comme

ça. Je ne dis pas qu'il n'y en ait quelqu'une : mais je ne crois pas qu'on vous la garde.

Mr THOMASSEAU.

Tu changerois de sentiment si tu avois vû celle que j'aime.

THIBAUT.

Accoutez , faites-la moi voir avant que de la prendre , je vous en dirai ce qui en sera tout à la franquette. Voyez-vous , nous autres Païsans des environs de Paris , je nous connoissons mieux en femmes que personne , j'en voïons tant de toutes les façons. C'est morgué une marchandise bian trompeuse.

Mr THOMASSEAU.

Tu la verras , & dés aujourd'hui elle doit venir ici faire Vendange.

THIBAUT.

J'entens bien , c'est pour elle que la fête se fait.

Mr THOMASSEAU.

Justement.

THIBAUT.

Je boute d'abord le nez dessus , n'est-ce pas ? Mais s'il vous plaît , Monsieur , en vous chargeant de l'embarras d'une femme , ne vous déchargez-vous point de sti de vôtre fille , alle est en âge d'être mariée ? & quand une poire est mûre , si on ne la cueille , alle tombe d'elle-même , comme vous sçavez.

Mr THOMASSEAU.

Je songe aussi à marier ma fille , & le mari que je lui destine dévroit être ici , je l'attens de jour en jour.

THIBAUT.

Et quelle acabie de mari lui baillez-vous , s'il vous plaît ? s'il n'est pas à sa fantaisie , alle en prendra queuque autre avec stila ; & s'ils se trouvent deux maris pour un , hem , ça fera du grabuge.

Mr THOMASSEAU.

Marianne est une fille bien élevée, qui fera toujours tout ce que je voudrai.

THIBAUT.

Elle est une fille bien élevée : mais elle est une fille ; & j'ai queuque opinion qu'elle a queuque jeune drôle dans la fantaisie.

Mr THOMASSEAU.

Et qui t'a fait prendre cette opinion-là ?

THIBAUT.

Oh ! je suis un futé compere, voiez-vous. Il vient roder ici depuis que vous y êtes un jeune gars de Paris.

Mr THOMASSEAU.

Et tu crois que c'est pour ma fille ?

THIBAUT.

Eh ! pargué oui, c'est d'elle ou de moi qu'il est amoureux.

Mr THOMASSEAU.

Comment amoureux de toi ?

THIBAUT.

Dés qu'il me voit, il ne sçait sur quel pied danser, il me fait plus de meines, plus de contorsions, plus de réverence qu'à elle - même.

Mr THOMASSEAU.

Tu ne sçais ce que tu dis, tu perds l'esprit,

THIBAUT.

Je ne parts point l'esprit : accoutez, comme je sis dans la maison, il ne cherche peut-être qu'à faire connoissance ; car pour avec Mademoiselle Marianne, la connoissance est déjà faite.

Mr THOMASSEAU.

Il a fait connoissance avec ma fille ?

THIBAUT.

Oh ! palsanguenne oui, ils l'ont commencée dès Paris, je gage, & ils la continuent ici par-dessus les murailles,

Mr THOMASSEAU.

Par dessus les murailles ?

THIBAUT,

Il est toutes les nuits , comme un hibou , dans la petite ruelle au bout du jardin.

Mr THOMASSEAU.

Hé ! bien ?

THIBAUT.

Et Mademoiselle Mariane grimpe comme une chatte tout le long du treillis de la paliſſade.

Mr THOMASSEAU.

Hé bien ?

THIBAUT.

Hé bien , elle s'accotte sur le haut de la muraille , & la chatte & le hibou jafont tous deux comme des marles.

Mr THOMASSEAU.

Est-il possible ?

THIBAUT.

Il faut bien qu'il soit possible , car je les ai vûs.

Mr THOMASSEAU.

Et ne les as-tu point entendus ?

THIBAUT.

[Oh ! que ſifair.

Mr THOMASSEAU.

Et que diſent-ils ?

THIBAUT.

Tatigué de jolies choses ! allez , allez , ils avont la langue bian penduë. Et par aventure le jeune drôle vient à grimper auffi de ſon côté : enfin que ſçait-on , la poire eſt mûre , & les enfans de Paris aimont bian le fruit , prenez-y garde.

Mr THOMASSEAU.

Tu as raiſon , je ne puis me trop hâter de la marier. Pour rompre le cours de cette intrigue, je m'en vais lui parler un peu , & ſçavoir d'elle. . . .

THIBAUT.

Bon , est-ce que vous croiez les filles assez sottes , pour conter à leurs peres leurs petites fredaines : elles ne sont pargué pas si mal apprises : laissez moi tout doucement ly tirer les vars du nez , je la ferai bian donner dans le panniau , & je vous dirai tout , ne vous boutez pas en peine.

Mr THOMASSEAU.

Fais donc , Thibaut , & me rends un compte bien exact. C'est aujourd'hui qu'on m'a promis d'amener ma maîtresse ; je vais , en me promenant , au-devant d'elle jusqu'au bois de Boulogne ; toi , va faire un tour aux vignes , & vois si nos Vendangeurs. . . .

THIBAUT.

Allez , allez , allez , Monsieur , & laissez-moi faire. Je ne sçai ce que ça veut dire , mais il m'est avis que j'ai plus d'esprit que Monsieur Thomasseau : oh ! pour ça ouï , j'ai meilleur jugement. Je ne suis pourtant qu'un païsan : mais il y a vingt ans que je le sers , & que je me moque de ly , & il ne m'en feroit morgué pas accroire seulement un quart d'heure.



SCENE II.

CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

V Ivrai-je encore long-tems dans la contrainte, où je suis depuis quelques jours !

THIBAUT.

Voilà nôtre amoureux.

CLITANDRE.

Est-il possible que la Liberté de la Campagne, & l'occasion des Vendanges ne me fourniront point les moïens de m'introduire dans la maison de Mariane ?

THIBAUT.

Il a la meïne d'avoir bonne bourse, & nôtre connoissance pouroit avoir de bonnes suites.

CLITANDRE.

Si le jardinier encore étoit d'humeur un peu traitable ; mais c'est un marouffe.

THIBAUT.

Il parle de moi.

CLITANDRE.

Le voila lui-même.

THIBAUT.

Il m'apperçoit.

CLITANDRE.

L'aborderai-je ?

THIBAUT.

Oh ! s'il s'en tient aux réverences, il n'y a rien à faire, je n'entens point les meïnes.

CLITANDRE.

Je suis vôtre serviteur, Monsieur, le Jardinier

THIBAUT.

Je vous baise les mains, Monsieur de la petite ruelle.

CLITANDRE.

Je suis découvert, tout est perdu.

THIBAUT.

Comment vous en va ? n'êtes-vous point enrhumé, le vent de bize a soufflé cette nuit, & ça ne vaut rien ni pour la vigne ni pour les amoureux.

CLITANDRE.

Si vous étiez de mes amis la bize m'incommo-deroit un peu moins, Monsieur le Jardinier.

THIBAUT.

J'entens votre affaire ; je n'aurois qu'à vous ouvrir la porte , & vous faire un bon feu dans mon taudis , vous y causerais plus chaudement que dans la petite ruelle.

CLITANDRE.

Vous seriez un homme adorable , d'être un peu dans mes intérêts.

THIBAUT.

N'est-il pas vrai ?

CLITANDRE.

Je vous dévois la vie.

THIBAUT.

Où da , d'être comme ça les nuits dans cette petite ruelle , ça pouroit bian vous faire malade.



SCENE III.

CITANDRE , MARIANE ,
THIBAUT.

MARIANE.

JE te cherchois , mon pauvre Thibaut , pour te faire une confidence d'où dépend absolument

THIBAUT.

Ah ! vous vela , je parlions de vos affaires.

MARIANE.

Quoi ! Clitandre , vous paroissez en plein jour ici ? si l'on vous voit dans le Village

CLITANDRE

Ne craignez rien , la saison des Vendanges y attire aujourd'hui tant de monde

THIBAUT.

Allez, allez, on n'y connoîtra pas à la même ceux qui auront passé la nuit au clair de la Lune.

MARIANE.

Ah ! Thibaut !

THIBAUT.

Je sçavons de vos fredaines, comme vous voiez.

MARIANE.

Je ne me plaignois que de vôtre peu de ménageement, je ne sçavois pas que vôtre indiscretion...

CLITANDRE.

Je n'ai point parlé, belle Mariane...

THIBAUT.

Oh parguenne il ne m'a rien dit ; mais j'ai vû, & quand il seroit un tantinet jaseux, vela une belle affaire.

CLITANDRE.

Aurois-je tort de vouloir le disposer à nous rendre service, & de chercher des moïens de vous voir plus souvent ?

THIBAUT.

Et plus à son aise. Il n'est morgué pas sot, il aï ne ses commoditez, voiez-vous, & il n'a pas tort : il vaut bian mieux faire l'amour de plein pied dans la maison, que de haut en-bas par-dessus la palissade.

CLITANDRE.

Thibaut parle en homme de bon sens.

MARIANE.

Oùï, mais n'avions-nous pas résolu que vous iriez passer les jours à Paris ?

CLITANDRE.

C'est l'amour qui me retient ici.

MARIANE.

Que vous reviendriez toutes les nuits, & que

vous engageriez à force d'argent le maître du Bac à être discret ?

CLITANDRE.

Je n'ai rien épargné pour cela , je vous assure.

THIBAUT.

Oh ! il ne sonnera mot , il est bon homme ; mais pour ce qui est de moi , je fis diablement babillard , je vous en avertis.

MARIANE.

N'étions-nous pas demeurez d'accord que je parlerois à Thibaut de la passion que nous avons l'un pour l'autre ?

CLITANDRE.

Je craignois vôtre timidité , je vous l'avouë , je songeois à vous prévenir.

MARIANE.

N'étions-nous pas convenus aussi qu'il vous laisseroit entrer dans le logis ?

CLITANDRE.

Oùi.

MARIANE.

Qu'il nous recevoit dans sa chambre ?

CLITANDRE.

Vous avez raison.

MARIANE.

Et qu'il ne parleroit de rien à mon pere ?

CLITANDRE.

Il est vrai , nous sommes convenus de toute cela.

THIBAUT.

Oùi , mais morgué de quoi est-ce que je suis convenu moi ?

MARIANE.

De rien encore ; mais il faut bien que tu conviennes des mêmes choses que nous.

THIBAUT.

Non pâlangué , je n'en ferai rien.

CLITANDRE.

Ce sont des mesures que nous avons prises.

THIBAUT

J'entens bien : ma je tis plus mal-aisé à gouverner que le maître du Bac , je vous en avertis.

MARIANE.

Tiens , voila une montre d'or que je te donne.

THIBAUT.

Oh non , tâtiqué je ne veux rien de vous.

MARIANE.

Comment donc ?

THIBAUT.

Quand il y a queuques frais à faire en amour il faut que ce soit le Monsieur qui paie , à moins que la Madame ne soit vieille. Dans les villages d'autour de Paris je sçavons les regles

CLITANDRE.

Je vous dis que Thibaut est un homme d'esprit. Tiens , voila une bourse , il y a dedans vingt pistoles , tu n'as qu'à l'ouvrir , & à prendre tout ce que tu voudras.

THIBAUT.

Oh ! Monsieur.

CLITANDRE.

Comment !

THIBAUT.

Il n'y a point de nécessité de l'ouvrir , je la veux toute.

CLITANDRE.

Tu n'as qu'à la garder , je te la donne.

MARIANE.

Il est homme d'esprit , vous avez raison.

THIBAUT.

Nous vela donc d'accord à présent ; je serons trois têtes dans le même bonnet ; accouitez , vous n'avez pas mal fait d'y mettre la mienne.

MARIANE.

Nous pouvons compter sur ton zèle , & sur ta discrétion ?

THIBAUT.

Oh pour cela oui , la peste m'étouffe , je ne dis jamais rien : vela votre pere qui va se remarier par exemple , il vient de me le dire , est-ce que je vous en ai parlé ?

MARIANE.

Mon pere va se remarier !

THIBAUT.

Que cela ne vous chagrîne point , il vous mariera tout. Il attend ici aujourd'hui son gendre & sa maîtresse.

CLITANDRE.

Que nous dis-tu ?

THIBAUT.

Pargué ce qu'il m'a dit.

MARIANE.

Je vous en avois averti , Clitandre , vous ne m'avez pas voulu croire.

CLITANDRE.

Quelle aparence que votre pere vous fist épouser un homme que vous n'avez jamais vû , qu'il ne connoît pas lui-même ?

MARIANE.

C'est le fi's d'un de ses anciens amis le Bailly de Gisors ; il y a près d'un an qu'il me menace de ce mariage , & voila ses menaces à la veille d'être accomplies.

CLITANDRE.

Il faut en empêcher l'effet.

MARIANE.

Comment s'y prendre , Thibaut ?

THIBAUT.

Il faudroit pour bien faire , que vous épousassiez ici , & que vous n'épousassiez point si-là .

M A R I A N E.

Oùi , justement.

T H I B A U T.

Acoutez , ça est difficile , mais pourtant ça n'est pas impossible.

C L I T A N D R E.

Ne pourrois-tu point nous aider à trouver quelque moien ?...

T H I B A U T.

Oh ! pour ça non , je n'y entens goutte : mais attendez... hé oùi... justement vela vôtre affaire.

M A R I A N E.

Quoi ?

T H I B A U T.

Oh passangué vous êtes plus heureux que sages ; j'ai une cousine dans le village , qui sera bien nôtre fait.

C L I T A N D R E.

Comment ?

T H I B A U T.

C'est une grosse Madame au moins , & ce sont les mariages qui avont fait sa fortune. Alle en a tant fait , & ça sans Curé ni Tabellion : alle n'y cherche point tant de façons , aussi alle a la presse.

M A R I A N E.

Il extravague avec sa cousine.

T H I B A U T.

Non morgué , je n'extravase point : rentré dans la maison seulement , j'allons ensemble chercher la cousine , & mettre les fers au feu , ne vous bouitez pas en peine.

M A R I A N E.

N'épargnez rien , Clitandre , pour détourner le malheur qui nous menace , & songez que mon bonheur dépend entierement du vôtre.



SCENE IV.

THIBAUT , CLITANDRE.

THIBAUT.

T Atigué vela un friand morceau.

CLITANDRE.

Ne perdons point de tems , allons prendre avis de ta cousine.

THIBAUT.

Allons , venez. Eh pargué la vela , c'est queuque bon vent qui nous la soufle envars ici , j'aurons bonne issuë.



SCENE V.

Me DUBUISSON , CLITANDRE , THIBAUT.

CLITANDRE.

C Omment , & c'est Madame Dubuissou ; je pense.

THIBAUT.

Oùi justement , c'est son nom de Paris que stila , & la grosse Catos , c'est son nom de village.

Me DUBUISSON.

Je ne me trompe point , c'est Clitandre ?

CLITANDRE.

Ma cheré Dubuissou , que je te t'embrasse.

THIBAUT.

Cette cousine-là connoît tout le monde.

Me DUBUISSON.

Bon-jour, cousin.

THIBAUT.

Vôtre valet, cousine.

CLITANDRE.

Que je suis heureux de te rencontrer en ce païsci, ma chere enfant!

Me DUBUISSON.

Peut-on vous y rendre quelque service?

THIBAUT.

J'allions vous chercher pour ça, je vous l'ame-
nois, & je ne sçavois pas que vous fusiez si bons
amis.

Me DUBUISSON.

Hé vraiment! c'est le neveu de Madame Desmar-
tins.

THIBAUT.

De cette belle Madame qui a été tout ce Printems
chez vous.

CLITANDRE.

Ma tante a passé le Printems chez toi?

Me DUBUISSON.

Elle y a été quinze jours ou trois semaines à pren-
dre du lait, Monsieur.

THIBAUT.

Bon paffangué du lait, vous vous gaussez de nous,
alle y prenoit bian de bon vin de Champagne, que
de bian gros Monsieur aportiont de Versailles:
à la vérité drés que son mari la venoit voir, al-
le étoit toujours malade; quand il n'y étoit plus,
tâtigué qu'alle se portoit bian. Oh! je ne m'éton-
ne plus que vous soiaï si fort amoureux, vous êtes
de bonne race.

Me DUBUISSON.

C'est un extravagant, ne prenez pas garde à ce
qu'il dit.

CLITANDRE.

Ce sont les affaires de mon oncle; Madam-

136 LES VENDANGES

me Dubuiffon , ce ne font pas les miennes.

T H I B A U T

C'est bian dit , je ne sommes pas ici pour ça , j'y sommes pour nôtre compte.

Me D U B U I S S O N.

Ce ne font pas les Vendanges qui vous attirent à à Surête ; c'est l'amour qui vous y amene aparemment.

C L I T A N D R E.

Oüi , ma chere Madame Dubuiffon , vous voiez le plus amoureux de tous les hommes.

Me D U B U I S S O N.

N'est ce point Mademoiselle Thomasseau à qui vous en voulez ?

T H I B A U T.

C'a n'est pas malaisié à deviner , puisque je sommes ensemble.

C L I T A N D R E.

C'est elle-même que j'adore.

Me D U B U I S S O N.

Vous n'êtes pas seul ici pour elle ; il y a chez moi un de vos rivaux , je vous en avertis.

C L I T A N D R E.

Un de mes rivaux ?

Me D U B U I S S O N.

Et qui vient pour l'épouser même , il en a parole de son pere.

C L I T A N D R E.

C'est l'homme en question , ce gendre qu'il attend.

T H I B A U T.

C'a se pourroit bien , il faut que ce soit ly-même.

C L I T A N D R E.

Ah ! ma chere Dubuiffon , je suis perduë , si nous ne trouvons moien de rompre ce mariage.

Me D U B U I S S O N.

Que faire pour cela ? je le voudrois de tout

mon cœur. J'ai toujours été de vos amies , & je ne connois point ce nigaud-là , c'est un Provincial que la maîtresse des Coches m'a adressé , parce qu'il n'a point voulu d'abord aller chez son beau-pere , il ne l'a jamais vu , non plus que sa maîtresse.

THIBAUT.

Je sçavons tout ça.

CLITANDRE.

Ne pourrions-nous point berner ce saquin-là ?

Me DUBUISSON.

C'est une figure assez bernable.

CLITANDRE.

Le rebuter de son mariage , dégoûter de lui Monsieur Thomasseau , & le renvoyer à Gisors avec les écrivinières !

THIBAUT.

Morgué que ça été bien pensé.

Me DUBUISSON.

L'exécution est difficile. Votre Lolive n'est-il point ici ?

CLITANDRE.

Non , je suis seul , & je n'ai personne.

Me DUBUISSON.

Mort de ma vie nous aurions bon besoin de lui , c'est un joli homme , & nôtre Provincial entre ses mains auroit été bien regalé.

THIBAUT.

Bon , morgué faut-il tant de façons , vous dites que c'est un nigaud , n'est-ce pas ? Il y a aux trois Rois une vingtaine d'égrillards qui ne demandent qu'à se divertir : ils ont des Musiciens , des Menétriers , ce sont de bons enfans qui ont la meine d'aimer à rire : lâchons-les après ce bonêt-là , ils le feront desarter , sur ma parole.

Me DUBUISSON.

Cela n'est pas mal imaginé : mais cela ne suffit pas.

T H I B A U T.

Je m'en vois toujours leux en parler , tout coup vaille : si cela vous duit , je les mettrons en besogne. Et venez-vous-y en , Monsieur , vous en connoîtrez quequ'un peut-être.

CLITANDRE.

Je vais te suivre , tu n'as qu'à m'attendre.



SCENE VI.

Me DUBUISSON , CLITANDRE.

CLITANDRE.

O H ! ça , ma chere Dubuissou , je n'ai rien de caché pour toi. Je ne roule dans le monde depuis quelque temps que par un excès de sçavoir-faire ; les affaires de ma famille sont terriblement dérangées , ce mariage-ci peut les rétablir : J'aime Mariane , elle est riche , l'affaire est serieuse , il ne faut pas la manquer , tu seras contente.

Me DUBUISSON.

Que pouvons-nous mettre en usage pour cela ?

CLITANDRE.

Commençons par écarter le Provincial , & gagnons du temps.

Me DUBUISSON.

Si nous avons quelque habile fourbe qui pût nous aider encore ; je répondrais bien.... Oh ! par ma foi vous êtes née coëffée , en voici un que le hazard nous adresse le plus à propos du monde.



SCENE VII.

CLITANDRE , Me DUBUISSON ,
LORANGE.

CLITANDRE.

HE' comment ? c'est Monsieur de Lorange ,
le plus habile empoisonneur qu'il y ait à
Paris.

LORANGE.

Hé serviteur , Monsieur Clitandre : hé com-
ment vous en va ?

Me DUBUISSON.

Vous connoissez mon compere Lorange ?

CLITANDRE.

C'est un de mes intimes. Hé que diantre viens-
tu faire ici ?

LORANGE.

Voulez-vous que je vous parle franchement ?
je ne le dirois pas à d'autres , mais à ma com-
mere & à vous...

Me DUBUISSON.

Il amène quelque petite Grifette en Vendan-
ge à Surêne , je gage.

LORANGE.

Non par ma foi , je viens faire emplette de bon
vin de Champagne.

CLITANDRE.

Emplette de bon vin de Champagne à Surêne ?

LORANGE.

Oùï parbleu , nous sommes plus de trente à
Paris qui tirons nos vins de Champagne de ce païs-
ci , & nous allons chercher les vins de Bourgogne
par delà Etampes.

140 LES VENDANGES

Me DUBUISSON.

Mon compere Lorange est de bonne foi, comme vous voyez.

CLITANDRE.

Tu es un éfronté marouffe.

LORANGE.

Oh ! ne vous fâchez point, vous ne beuvez point de ces bons vins là vous autres, on n'en donne qu'à ceux qui les paient le mieux, & qui s'y connoissent le moins : A de petits maîtres de Paris, par exemple, à des filles de qualité de leur connoissance, à des enfans de famille qui prennent à credit, à des Abbez qui font porter des soupers en Ville : il faut bien que tout passe.

CLITANDRE.

Tu en as bien fait passer l'année dernière à ce petit homme-là...

LORANGE.

Qui ?

CLITANDRE.

Ce petit homme a grande perûque, cet apprentif Magistrat qui faisoit son cours de Droit chez toi, & qui donne à present des audiences dans l'amphitéâtre de l'Opera.

LORANGE.

Je ne sçai qui vous voulez dire.

Me DUBUISSON

Il y en a tant comme cela dans le monde, que Monsieur de Lorange ne peut pas se souvenir qui c'est.

CLITANDRE.

Et comment gouverne-tu ce grand inutile, qui a l'air si déterminé, qui attend que la paix soit faite pour se mettre dans les Mousquetaires ?

LORANGE.

Il me doit de l'argent, mais il se déniaise.

La peste il soupe quelquefois chez la veuve d'un partisan qui a arrêté ses parties.

Me DUBUISSON.

Cela est heureux, des parties arrêtées.

LORANGE.

Quand il vous plaira, vous qui avez tant d'avantures, vous vous acquiterez de la même manière de huit cens francs que vous me redeviez.

CLITANDRE.

Moi : je ne t'en paierai que la moitié, tu m'as fait boire du vin de Surène

Me DUBUISSON.

Nous avons affaire de lui, ne lui rebattez rien.

LORANGE.

Je me donne au diable, se feroit conscience.

Me DUBUISSON.

Qu'il nous aide à faire réussir votre affaire seulement, vous serez bien-tôt quitte, sur ma parole.

LORANGE.

Parbleu de tout mon cœur, de quoi s'agit-il ?

Me DUBUISSON.

Il s'agit de tromper un pere, & de bernier un sot.

CLITANDRE.

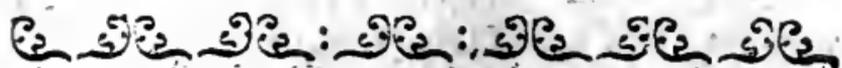
De me faire épouser une fille riche & joïe & d'être païé de ce que je te dois.

LORANGE.

Il n'y a rien que je ne fasse, vous n'avez qu'à dire.

Me DUBUISSON.

Voici votre rival, allez rejoindre Thibaut, vous avez tous trois de l'esprit, vous concerterez ensemble ce qu'il faudra faire ; & pour moi je vous livre votre homme dans quelque panneau que vous puissiez lui tendre.



SCENE VIII.

Me DUBUISSON, VIVIEN,
BASTIEN.

V I V I E N .

Allons Bastien , ne me quittez pas , & marchez bien derriere moi , vous êtes mon laquais au moins.

B A S T I E N .

Aga , vôtre laquais , Monsieur Vivien , je suis vôtre cousin ? ne vous en déplaît , & quoique je sois rouge vêtu.

V I V I E N .

Oùï , vous êtes mon cousin à Gisors , mais à Paris & chez le beau-pere vous serez mon laquais , entendez-vous ?

B A S T I E N .

Oùï , mon cousin.

V I V I E N .

Oùï , mon cousin ; il faut dire oùï , Monsieur , ce benêt-là.

B A S T I E N

Hé ? bien oùï , Monsieur , je le dirai , mon cousin Vivien.

V I V I E N .

Voilà un petit fripon qui me feroit quelque affront , il vaut mieux que j'aïlle sans laquais chez le beau-pere ; rentrez ; ne sortez point que je ne sois revenu.

B A S T I E N .

Non , non , je m'en vais tant seulement panser nos cavales , & je les menerai boire , mon cousin Vivien.



SCENE IX.

Me DUBUISSON , VIVIEN.

Me DUBUISSON.

VRaiment , Monsieur , vous avez-là un petit domestique bien affectionné , & qui a bien soin de vos montures.

V I V I E N.

Ah ! bon-jour , Madame , c'est un petit gueux du país que j'ai amené à Paris par charité pour le déniaiser seulement.

Me DUBUISSON.

Cela est bien louable d'avoir ainsi de la charité pour vos parens.

V I V I E N.

Oh ! il n'est mon parent que de fort loin. C'est le petit-fils de la fille d'un bâtard , qui étoit le fils d'une bâtarde de notre famille.

Me DUBUISSON.

Voilà une belle genealogie.

V I V I E N.

Vous voyez bien qu'il n'est mon cousin que du côté gauche. Nous peuplons beaucoup du côté gauche nous autres.

Me DUBUISSON.

Je vous en felicite.

V I V I E N.

C'est pour m'empêcher de peupler comme ça que mon pere m'envoie à Paris , & qu'il me marie de si bonne heure ; car je n'ai encore que trente-huit ans , afin que vous le sçachiez.

44 LES VENDANGES

Me DUBUISSON.

C'est le bel âge pour se mettre en ménage.

V I V I E N.

Comme il n'y a plus que moi de mâle légitime dans la maison de la Chaponnardière, on veut se dépêcher d'avoir de la race.

Me DUBUISSON.

On a bien raison de ne pas laisser périr une si belle famille.

V I V I E N.

C'est une des bonnes de la Province, voiez-vous; nous avons eu tout de suite quatre Baillifs de Gisors, & autant de Medecins, tous de peres en fils, cela est beau, Madame.

Me DUBUISSON.

Comment beau! je ne sçache rien de plus noble. Monsieur Thomasseau sera bien-heureux d'avoir pour gendre Monsieur Vivien de la Chaponnardière.

V I V I E N.

Sa fille est-elle jolie, Madame? j'aime les jolies filles.

Me DUBUISSON.

Vous en jugerez par vous-même.

V I V I E N.

Elle est sage au moins; car à Paris on dit que les filles sont diablement égrillardes.

Me DUBUISSON.

Mais à Paris, comme dans votre famille on peuple quelquefois du côté gauche.





SCENE X.

Me DUBUISSON, VIVIEN,
LORANGE *en naine.*

LORANGE.

B On jour, Madame Dubuiffon.
VIVIEN.

Voilà une figure assez drôle.

Me DUBUISSON.

C'est Lorange, je pense.

LORANGE.

On m'a dit que mon petit mari de Gisors étoit chez vous, Madame Dubuiffon. Pourquoi ne me vient-il donc pas voir cet animal-là : voilà un plaisant sot. Oh ! que je m'en vais lui apprendre à vivre.

Me DUBUISSON.

Allons, Monsieur, voilà votre maîtresse, saluez-la donc.

VIVIEN.

Comment, Madame !

Me DUBUISSON.

C'est Mademoiselle Thomasseau, que vous venez épouser.

VIVIEN.

Quoi ce l'est-là ?

Me DUBUISSON.

Elle-même, abordez-la donc.

VIVIEN.

Vous vous moquez de moi.

LORANGE.

Qui est cet original-là, Madame Dubuiffon ?

Me DUBUISSON.

C'est votre petit mari de Gisors, Monsieur Vivien de la Chaponnardière, que je vous présente.

LORANGE.

Ah ! le plaisant visage ! il faut donc que j'épouse ce gobin-la ? quel animal , quel brutal ! a-t-il une langue : sçait-il parler , ce pauvre benêt.

VIVIEN.

Elle est folle , Madame , comme elle me traite.

Me DUBUISSON.

Les filles de Paris sont vives , comme vous voyez ; & c'est bien autre chose quand elles sont femmes.

LORANGE.

Hé bien ! me fera-t-il honnêteté ? me fera-t-il compliment ? c'est une buche , je pense , je ne veux point d'un mari comme celui-là , il ne remue non plus qu'une souche.

Me DUBUISSON.

Elle a raison , demenez-vous donc un peu , parlez-lui.

VIVIEN.

Que voulez-vous que je lui dise ? à deux de jeu ; si elle ne veut point de moi , je ne veux point d'elle. Adieu , Mademoiselle Thomasseau. Hola , hé , Bastien , bri. es nos bêtes.

LORANGE.

Non , Monsieur de Gisors , non , vous ne partirez pas comme cela , il faut que vous voyiez mon papa Thomasseau auparavant : votre minè le réjouira ; car elle est fort drôle.

VIVIEN.

Parbleu la vôtre est plus ridicule que la mienne , je n'ai ni surot , ni malandre.

LORANGE.

Vous êtes un peu tortu bossu : mais on vous redressera , ce n'est pas une affaire.

Redressez-vous vous-même le corps & l'esprit
avant que de parler des autres.

LORANGE.

Que je me redresse moi ? moi que je me redresse ?
que veut-il dire cet impertinent-là, Madame Du-
buisson ? je lui pourrais bien donner de mon bâton
sur les oreilles.

Me DUBUISSON.

Hé ! Mademoiselle , ne vous emportez pas ;
c'est un Provincial qui ne sçait ce qu'il dit.

LORANGE.

Patience , patience , qu'il m'épouse , je le fro-
terai bien quand je serai sa femme.

VIVIEN.

Oh ! par ma foi je lui permets de m'assom-
mer si cela arrive.



SCENE XI.

Me DUBUISSON , VIVIEN ,
LORANGE , THIBAUT *boi-
teux , avec un manteau noir , & une em-
plâtre sur l'œil.*

LORANGE.

AH ! vous voila , papa Thomasseau , venez-
vous-en un peu moriginer votre gendre ,
il perd le respect , je vous en avertis.

THIBAUT.

On vient de me dire qu'il est arrivé , & il m'est
avis qu'il dévrait être cheux nous

LORANGE

C'est un petit impoli qui ne sçait pas vivre ,

148 LES VENDANGES

ses grossièretèz me font quitter la place. Votre servante, Madame Dubuissou, jusqu'au revoir, Monsieur de la Chaponnardiere.

THIBAUT.

Alle est un peu mièvre, parce qu'a'le est jeune : mais en grandissant ça changera. Votre valet, nôtre gendre.

VIVIEN.

Monsieur, je suis vôtre serviteur. Quoi Madame, c'est-là Monsieur Thomasseau ? ce l'est-là !

Me DUBUISSON.

Oùï lui-même, vôtre beau-pere.

VIVIEN.

Par ma foi voilà une vilaine famille.

THIBAUT

Hé ! bian qu'est-ce ? à qui en a avez-vous donc : comment se porte le bon homme de pere, est-il toujours aussi libartin, aussi ivrogne que de coutume ?

VIVIEN.

Mon pere ivrogne !

THIBAUT.

Vous ly ressemblez comme deux gouttes d'iau ; & n'an dit que vous ne valez pas mieux que ly : mais ma fille est une diablese qui vous rangera, ne vous boutez pas en peine.

VIVIEN.

Je n'y comprends rien, c'est une espee de Paisan que le beau-pere.

Me DUBUISSON.

Oh ! dame la maison de Thomasseau n'est pas si noble que la vôtre, il y a bien à dire.

VIVIEN.

Ouais.

THIBAUT.

Le gendre n'est morgué pas content d'avoir fait le voiage.

V I V I E N.

Ce n'est point avec ses gens là que mon pere a conclu mon mariage assurément. Il y a quelqu'autre Thomasseau, Madame ?

Me DUBUISSON.

S'il y en a, c'est donc, comme chez vous, du côté gauche : mais les Thomasseau en ligne directe sont de Surène, je n'en connois point d'autres.



SCENE XII.

Me DUBUISSON, CLITANDRE *en*
Ereteur, THIBAUT, VIVIEN,
LORANGE *encore en naine*.

L O R A N G E.

V Oila mon cousin l'Officier que j'amène voir mon prétendu.

CLITANDRE.

Comment tèrebleu, voilà un garçon bien fait & de bonne mine; par la corbleu il a bon dos pour porter le mousquet dans nôtre Compagnie; jarnibleu que vous avez bien choisi, mon oncle. Serviteur, cousin.

V I V I E N.

Cousin . . . Je vous baise les mains, Monsieur. Est-ce encore-là un Thomasseau, Madame ?

Me DUBUISSON.

Comment ! c'est le Chevalier Thomasseau, ce fameux, ce brave, Officier aux Gardes de son métier ? Anspellade de la Colonelle, qui tuè régulièrement deux hommes toutes les semaines.

150 LES VENDANGES

V I V I E N.

Deux hommes toutes les semaines !

Me DUBUISSON.

Où , tout au moins , cela va bien-là l'un portant l'autre.

V I V I E N.

Misericorde : Où mon pere m'a-t-il envoié ?
la vilaine famille !

CLITANDRE.

Parbleu , mon oncle , il faut que j'enivre le
cousin pour faire connoissance.

T H I B A U T.

Où da , il faut bien commencer par quelque
choses.

CLITANDRE.

Allons ventrebleu , cousin , allons boire en-
semble.

V I V I E N.

Monfieur , je vous remercie : mais...

CLITANDRE

Oh ! par la sanbleu vous viendrez , car j'y ai
regardé.

V I V I E N.

Je ne bois jamais , Monfieur.

CLITANDRE.

Mais vous fumez quelquefois du moins ?

V I V I E N.

Oh ! point du tout , je vous assure.

CLITANDRE.

Maigrébleu , voila un sot animal de cousin ,
il ne fçait rien faire.

L O R A N G E.

C'est un nigaut qui est frais émoulu de la Pro-
vince , mais vous me le dégourdirez , cousin.

CLITANDRE.

Ah ! ah ! pafanbleu je vous en répons. Vous ne
prétendez pas faire fi-tôt la nôce , mon oncle !

T H I B A U T

Non palfangué , rian ne presse.

C L I T A N D R E .

Il faut auparavant qu'il fasse trois ou quatre Campagnes dans nôtre Régiment : ne vous mettez pas en peine , je le ferai allommer , où j'en ferai quelque chose

V I V I E N .

Trois ou quatre Campagnes moi ! ma chere Madame.

L O R A N G E .

Voila comme le Chevalier Thomasseau fait des recrûs.

C L I T A N D R E .

Allons , hé , marche à moi , cousin.

V I V I E N .

Au secours ! à moi Bastien , misericorde !

C L I T A N D R E .

Comment , palfanbleu vous faites rebellion ?

V I V I E N .

Ma chere Madame , revanchez-moi.

M^e D U B U I S S O N .

Faites ce qu'il vous dit , ne le mettez point en colere ; il n'a encore tué personne , & voila bien-tôt la fin de la semaine.

V I V I E N .

Ah ! le maudit país , le maudit país !

L O R A N G E .

Donnez-moi la main , mon petit mari , ne vous faites point tirer l'oreille.

M^e D U B U I S S O N à *Clitandre*.

Voila Monsieur Thomasseau , tout est perdu.

C L I T A N D R E .

Ma tante & ma sœur sont avec lui. Qu'est-ce que cela signifie ?

M^e D U B U I S S O N .

Je vous en rendrai compte , allez-vous-en qu'elles ne vous voient point dans cet équipage.



SCENE XIII.

Me DUBUISSON, Me DESMARTINS, ANGELIQUE,
Mr THOMASSEAU.

Me DESMARTINS.

HE ! te voilà , Madame Dubuiffon , j'ai fait mettre mon caroffe chez toi.

Me DUBUISSON.

Apparemment , Madame , Monsieur Thomasseu m'ôte l'avantage de vous y donner un appartement ?

Me DESMARTINS.

Je me partage , Madame Dubuiffon , j'ai passé tout le Printemps chez toi , je viens passer chez Monsieur Thomasseu les Vendanges avec ma nièce , & en équipage de Vendangeuses , comme tu vois.

Mr THOMASSEAU.

C'est bien de l'honneur que vous me faites , Madame , & vous serez toujourns la maîtresse de tout ce qui dépendra de moi.

Me DESMARTINS.

Il faut avouer que Monsieur Thomasseu est la politesse & la galanterie.

Mr THOMASSEAU.

Ah ! Madame.

Me DUBUISSON.

Il a assez vécu pour sçavoir vivre. Mais, Madame , cette jeune personne est donc votre nièce ?

Me DESMARTINS.

Oùi , ma chere. Allons , ma nièce , saluez Mae

dame Dubuiffon , c'est une bonne personne que vous ne serez pas fâchée de connoître dans la suite.

ANGÉLIQUE.

Il suffit qu'elle soit de vos amis , pour me donner bonne opinion de son mérite.

Mr THOMASSEAU.

N'est-ce pas-là une aimable enfant , Madame Dubuiffon ?

Me DUBUISSON.

On ne peut l'être davantage.

Mr THOMASSEAU.

N'est-il pas vrai Oh çà , Mesdames , voila la maison de votre petit serviteur , nous y serons plus commodément qu'ici.

ANGÉLIQUE.

Je meurs d'impatience d'embrasser Mademoiselle votre fille.

Mr THOMASSEAU.

Elle sera ravie d'avoir l'honneur de vous faire la reverence.

Me DESMARTINS.

Nous nous verrons Madame Dubuiffon.

Me DUBUISSON.

Votre servante , Madame.

Mr THOMASSEAU.

Attendez-moi ici , ma voisine , j'ai quelque chose à te dire.



SCENE XIV.

Me DUBUISSON *seul.*

LE pauvre Monsieur Thomasseau est en assez bonne main. Madame Desmartins & sa petite nièce le meneront loin , si il veut les sui-

vre : elles ne s'attendent pas à trouver Clitandre en ce pais ci : mais il est bon Prince. Son rival & son amour l'occupent trop pour lui laisser le tems de songer à troubler la fête. Mais voici déjà le bon homme , quelle confiance m veut-il faire ?



SCENE XV.

Mr THOMASSEAU , Me DUBUISSON.

Mr THOMASSEAU.

O H ça , ma chere voisine , tu connois les Dames qui sont chez moi ?

Me DUBUISSON.

Oùi , Monsieur , Madame Desmartins , c'est là plus vertueuse personne du monde , sage , honnête , douce , complaisante , l'esprit bien fait ; l'humeur enjouée , les manieres engageantes. Je ne sçai pas où vous avez pêché cette connoissance-là : mais vous avez fait-là une bonne trouvaille.

Mr THOMASSEAU.

Je choisiss bien mes gens , dis , n'est-il pas vrai ? & sa petite niece , qu'en dis-tu ?

Me DUBUISSON.

Je ne la connoissois pas : mais j'en ai oùi parler mille fois à sa tante. C'est un petit modèle de perfection , c'est la sagesse en miniature , une fille élevée comme une Princesse , un cœur de Reine , elle possède elle seule assez de talens pour rendre une douzaine de filles des plus accomplies.

Mr THOMASSEAU.

Tu me ravis, Madame Dubuisson, de m'en parler de cette maniere.

Me DUBUISSON.

Comment donc, Monsieur, quel interêt prenez-vous...

Mr THOMASSEAU

Je te prie de la nôce, Madame Dubuisson.

Me DUBUISSON.

Quoi ! vous épousez la petite nièce ?

Mr THOMASSEAU.

Oüi, mon enfant, ne suis-je pas bien-heureux

Me DUBUISSON.

Ah ! que ce parti-là vous convient bien, Monsieur, & que vous allez passer agréablement le reste de vos jours !

Mr THOMASSEAU.

Je t'en réponds. Je me défais de ma fille, & je l'envoie dans le fonds de la Province.

Me DUBUISSON.

Quelle conduite !



SCENE XVI.

Me DUBUISSON, Mr THOMASSEAU, VIVIEN.

VIVIEN *derriere le Théâtre.*

A L'aide ! au secours ! à la force !

Mr THOMASSEAU.

Quel bruit confus est-ce-là ?

Me DUBUISSON.

Ah ! Monsieur de la Chapon ranciere est échappé.

156 LES VENDANGES

pé, nous allons voir de belles affaires.

V I V I E N.

Hé par charité, Monsieur, Madame, aiez pitié de moi.

Mr THOMASSEAU.

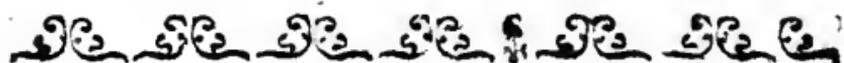
Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur, à qui en avez-vous ?

V I V I E N.

Ah ! je n'en puis plus.

Me DUBUISSON.

Voilà le gendre & le beau pere aux prises ; allons avertir Clitandre des sentimens où Monsieur Thomasseau est pour sa famille.



SCENE XVII.

Mr THOMASSEAU, VIVIEN.

Mr THOMASSEAU.

Q Ue vous a-t-on fait ? qui êtes-vous, Monsieur ?

V I V I E N.

Je suis un honnête homme de Normandie, Monsieur.

Mr THOMASSEAU.

De Normandie !

V I V I E N.

Oùi, Monsieur, & pour mes pechez je suis venu ici dans le dessein d'épouser la fille d'un Monsieur Thomasseau, qui est le plus grand coquin, le plus grand maraut.

Mr THOMASSEAU.

Comment donc, Monsieur ? prenez garde à ce que vous dites.

V I V I E N.

C'est la verité, Monsieur, il a une fille qui est la créature la plus mauffade, & la plus éftrou-
tée.

Mr THOMASSEAU.

Monsieur...

V I V I E N.

Et un coquin de cousin qui est un homme à pen-
dre; c'est bien la plus détestable famille que cette
famille-là.

Mr THOMASSEAU.

Vous êtes un fripon, & un insolent, de parler de
gens d'honneur comme vous faites, & je vous ferai
donner mille coups de bâton, afin que vous le
sçachiez.

V I V I E N.

Qu-la peste m'étouffe, si je ne vous dis vrai. Vous
ne connoîlez point ces gens-là, Monsieur, si vous
les aviez vûs seulement.

Mr THOMASSEAU.

Et sçavez-vous bien que je suis Monsieur Thomaf-
seau, moi qui vous parle ?

V I V I E N.

Non, non, Monsieur, ce n'est pas vous, je
viens de le quitter, il est aux trois Rois avec sa fil-
le & des soldats aux Gardes.

Mr THOMASSEAU.

Voilà un maraut qui a perdu l'esprit, ou qui vient
ici pour m'insulter.

V I V I E N.

Tenez, il est borgne & boiteux Monsieur Tho-
masseau; je viens de le quitter, vous dis-je.

Mr THOMASSEAU.

Il y a ici quelque chose que je ne comprend
point.

V I V I E N.

Et sa fille a le vis ge de travers, elle est bossuë,
naine & boiteuse.

158 LES VENDANGES

Mr THOMASSEAU.

C'est une piece qu'on m'a voulu faire.

VIVIE N.

Vous avez l'air d'un honnête homme , Monsieur ,
je vous demande vôtre protection contre ces ca-
nailles-là.

Mr THOMASSEAU.

Il faut en rire malgré moi. Oui je vous l'accorde,
c'est quelque plaisanterie qu'on vous a faite ; vous
êtes nouveau débarqué en ce pais-ci , quelques é-
grillards ont voulu rire à vos dépens & aux miens.

VIVIE N.

Il y a de méchantes gens. Pour moi , Monsieur ,
je suis sans malice.

Mr THOMASSEAU.

Je le vois bien. Oh ça c'est moi qui suis Monsieur
Thomasseau , encore une fois.

VIVIE N.

Et moi Monsieur Vivien de la Chaponnar-
diere.

Mr THOMASSEAU.

Ma fille est jeune & belle , & n'est ni naine ni
bossuë.

VIVIE N.

En ce cas-là je viens pour être vôtre gendre , &
voilà une lettre de mon pere.

Mr THOMASSEAU.

Je reconnois son seing & son écriture.





SCENE XVIII.

Me DUBUISSON, CLITANDRE,
Mr THOMASSEAU, VIVIEN.

Me DUBUISSON à *Clitandre*.

CEla est comme je vous le dis, entrez dans le logis, vôtre tante & vôtre sœur y sont, & vous ne risquez rien.

CLITANDRE:

Mais si ce gendre malotru. . . .

Me DUBUISSON.

Il ne le sera pas, je vous en répons : le voila encore avec Monsieur Thomasseau; entrez, vous dis-je, & nous laissez faire.



SCENE XIX.

Me DUBUISSON, Mr THOMASSEAU,
VIVIEN.

Me DUBUISSON.

HE ! bien, avez-vous sçu ce qu'avoit cet honnête Monsieur, pour faire tant de bruit ?

Mr THOMASSEAU.

C'est le fils d'un de mes amis, ma voisine, qui vient ici pour être mon gendre.

VIVIEN.

Je vous le disois bien moi, que le Thomasseau

seau de tantôt n'étoit pas le véritable, & qu'il y en avoit quelqu'autre.

Me DUBUISSON.

Je vous félicite de l'avoir trouvé.

VIVIEN.

Si je vous en avois crû pourtant... écoutez, je crois que vous êtes une friponne, Madame.

Mr THOMASSEAU.

Comment, mon gendre ?

VIVIEN.

Elle étoit de complicité avec vos cadets, ces vilains Thomasseaux que je vous ai dit.

Me DUBUISSON.

Votre gendre est un peu fou, Monsieur, il est bon de vous en avertir.



SCENE XX.

Me DUBUISSON, Mr THOMASSEAU, VIVIEN,
THIBAUT.

THIBAUT.

AH vous vela, Monsieur, n'avez-vous point vu par hasard une Madame de Paris qui vous cherche ?

Mr THOMASSEAU.

Une Dame de Paris ! que me veut-elle ?

THIBAUT.

Elle m'a dit de vous dire qu'elle veut vous dire quelque chose, qu'elle dit qui est de conséquence.

Mr THOMASSEAU.

Quand elle viendra nous sçaurons ce que c'est.

THIBAUT *en regardant Vivien.*

Ah ! ah , ah , ah.

VIVIEN *en se tournant pour voir de quoi rit Thibaut.*

Cet homme-là se moque de moi , je pense ?

THIBAUT.

Tatigué que vela un drôle de corps ! ah , ah , ah , ah , ah , ah.

Mr THOMASSEAU.

Te tairas-tu , maraut ? c'est mon gendre.

THIBAUT.

Ah ! ah , ah , ah , comme il se causse , cousine.

Me DUBUISSON.

Il ne se gausse point , c'est la vérité.

THIBAUT.

Quoi ! c'est là ce mari , qu'ons avez fait venir exprés pour Mademoiselle Mariane ?

Mr THOMASSEAU.

Oüi lui-même , qu'en veux-tu dire ?

THIBAUT.

Morgué vôte fille choisit mieux que vous , je me donne au diable , le gars de la petite ruelle vaut trente maris comme stilà ; je vous l'avois bian dit qu'ils se trouverient deux. Je m'en vais vous l'amener , vous varrez vous-même.

Mr THOMASSEAU.

Madame Dubuillon , vous avez un cousin qui devient bien insolent , je le mettrai dehors & cela continué.





SCENE XXI.

Mr THOMASSEAU , VIVIEN ,
Me DUBUISSON.

VIVIEN.

Tenez , beau-pere , j'ai dans la pensée que ce païsan là est le Thomasseau de tantôt , hors qu'il n'est plus borgne.

Mr THOMASSEAU.

Lui ! point du tout , c'est mon Jardinier.



SCENE XXII.

Me DUBUISSON , Mr THOMASSEAU , VIVIEN ,
THIBAUT , LORANGE.

THIBAUT.

PArgué je reviens sur mes pas , & je m'en retourne de même ; vela cette Madame de Paris qui vous demande.

LORANGE *en Demoiselle.*

Monsieur , je suis votre très-humble servante.

Mr THOMASSEAU.

Je suis votre serviteur , Madame.

VIVIEN.

Voila une grande fille qui n'est pas mal faite.

Hé comment , c'est Mademoiselle Duhazard ,
si je ne me trompe :

LORANGE.

Oùï , ma chere Madame Dubuissou ; c'est moi-
même.

Mr THOMASSEAU.

Tu connois cette personne-la , ma cousine ?

ME DUBUISSON.

Vraiment oùï ; c'est une de nos amies , une
fort honnête fille , qui postule pour chanter
gratis à l'Opera , afin de se faire connoître. Hé
qui vous amene en ce pais-ci , Mademoiselle ?

LORANGE.

Trois Officiers de Dragons de mes bons amis
m'ont engagée d'y venir en Vendanges ; & comme
j'ai sçû par occasion que Monsieur Vivien de la
Chaponnardiere y étoit pour épouser la fille de
Monsieur , j'ai crû ne pouvoir me dispenser de
venir mettre empêchement à ce mariage.

VIVIEN.

Mettre empêchement à mon mariage ! & de
quel droit , Madame ?

LORANGE.

Comment , de quel droit , petit perfide ?

Mr THOMASSEAU.

Que veut dire ceci , mon gendre ?

VIVIEN.

Le diable m'emporte si j'en sçai rien , je ne
connois point cette créature-là

LORANGE.

Tu ne me connois point ; traître ? je te dévi-
sagerai si on me laisse faire.

ME DUBUISSON.

Hé ! ne vous emportez pas de la sorte.

LORANGE.

Tu ne me connois pas : n'est-ce pas toi qui
m'a mise dans mes meubles ?

164 LES VENDANGES
VIVIEN.

Moi ?

Mr THOMASSEAU.

Mon gendre :

LORANGE.

Avant que je connusse ce libertin-là , ma réputation faisoit comme baume dans tout le quartier du Palais Royal.

Me DUBUISSON.

Je vous le disois bien , elle a toujours passé pour une fille fort sage.

LORANGE.

Si vous sçaviez , Monsieur , comme il m'a attrapée.

Mr THOMASSEAU.

Cela ne vaut rien , mon gendre , voila de mauvaises manieres.

VIVIEN.

Je vous proteste , Monsieur Thomasseau.

LORANGE.

Tenez , Monsieur , il venoit quelquefois chez une honnête Marquise qui donne à jouer ; il me vit , je lui plûs , je le vis , il me plût.

Me DUBUISSON.

Il vous proposa quelques parties de plaisir ?

LORANGE.

Vraiment nous soupâmes ensemble dès le soir même ; il me fit boire tant de ratafia , & tant manger de truffes. Oh ! pour cela l'argent ne lui coûte rien , il fait bien les choses.

Me DUBUISSON.

Cet homme-là est d'une grande dépense au moins.

Me THOMASSEAU.

Oùj , cela n'accomode point un ménage.

Me DUBUISSON.

Il ne faut vas demander si le lendemain il alla vous rendre visite ?

LORANGE.

Oùï, Madame, & deux jours après il m'envoia une tapisserie de brocatelle, un petit lit de damas feuille morte, avec la petite oie.

Mr THOMASSEAU.

Un lit de damas ! cela est violent.

VIVIE N.

Si j'ai jamais vû cette coquine-là, si je sçai ce que c'est que tout ce qu'elle dit.

LORANGE.

Oh ! tu as beau nez, il faut que tu m'épousses, ou que tu sois pendu.

VIVIE N.

Je vous épouserai moi ?

LORANGE.

Oùï par la ventrebleu tu m'épousseras.

Me DUBUISSON.

Ne vous tourmentez donc point, Mademoiselle, vous vous ferez malade.

LORANGE.

Ah ! je veux que cinq cens diables me tordent le cou, Madame, si...

VIVIE N.

Voilà une effrontée carogne.

Mr THOMASSEAU.

Allez, Monsieur, vous devriez mourir de honte, de faire des presens à des filles qui jurent comme cela.





SCENE XXIII.

Me DUBUISSON , Mr THOMAS-
 SEAU , VIVIEN , THIBAUT ,
 CLITANDRE.

T H I B A U T .

Tenez , Monsieur , vela le mari que vôte
 fille a fait venir de Paris , & vela si que
 vous avez fait venir de campagne. Elle veut sti-
 ci , & ne veut point sti-là , est-ce qu'elle a tort ?
 regardez les bian , qu'eux comparaison !



SCENE DERNIERE.

Me DUBUISSON , Mr THOMAS-
 SEAU , CLITANDRE , MARIANE ,
 THIBAUT , VIVIEN , Me DES-
 MARTINS , ANGELIQUE.

Mr THOMASSEAU.

A Prochez , ma fille , aprochez.

MARIANE.

Souffrez , mon pere , que je me jette à vos
 genoux , pour vous conjurer instamment de ne
 me pas forcer. . .

Mr THOMASSEAU.

Ne me priez de rien , ma fille , l'affaire est
 concludè dans ma tête.

MARIANE.

Ah ! mon pere !

Mr THOMASSEAU.

Votre mariage est déjà rompu avec Monsieur ;
c'est une affaire faite , je ne veux point de dé-
bauché dans ma famille.

VIVIE N.

Quoi ! vous croiez , Monsieur Thomasseau. . .

Mr THOMASSEAU.

Voilà qui est fini , vous dis-je , j'écrirai à vô-
tre pere.

CLITANDRE.

Oserois-je me flâter , Monsieur. . .

Mr THOMASSEAU.

Pour terminer quelque chose avec vous , Mon-
sieur , il faut sçavoir auparavant qui vous êtes.

CLITANDRE.

Il ne sera pas mal aisé de vous en instruire ;
& voila ma tante & ma sœur. . .

Mr THOMASSEAU.

Vous êtes le frere de cette adorable personne ?

Me DESMARTINS.

Si vous êtes toujours dans le dessein d'épouser
ma nièce , il faut consentir au bonheur de mon
neveu , pour le faire consentir au vôtre.

Mr THOMASSEAU.

Sur ce pied-là c'est une affaire faite , & nous
serons bien-tôt d'accord.

VIVIE N.

Hé qu'est-ce donc , me faire venir exprès de
Gisors pour se moquer de moi ?

LORANGE.

Conso'ez-vous , Monsieur , jeune , & nigant
comme vous êtes , vous ne manquerez pas de
bonne fortune.

On entend un bruit de Haut-bois & de Musettes.

168 LES VENDANGES

Mr THOMASSEAU.

Quelle musique est-ce-là ?

Me DUBUISSON.

C'est un petit bal de Campagne que Mademoiselle Duhazard a préparé pour Monsieur Vivien aparemment.

Mr THOMASSEAU.

Comment donc ?

Me DUBUISSON.

Comme fille postulante d'Opera , il faut bien qu'elle donne un plat de son métier à la compagnie.

LORANGE.

Et comme maître de l'Epée de bois , si vous voulez je ferai le festin des deux mariages.

Mr THOMASSEAU.

Mademoiselle Duhazard est un Cabaretier ?

LORANGE.

Fort à votre service.

VIVIEN.

Je vous le disois bien moi qu'on me faisoit pièces.

LORANGE

Sans rancune , Monsieur Vivien , nous vous avons empêché de vous marier , ce n'est pas vous rendre un mauvais office. Allons gai , Messieurs de la simphonie , honneur à Monsieur Vivien , & à nos Vendanges.





DIVERDISSEMENT.

Plusieurs Vendangeurs & Vendangeuses précédés de quelques Hautbois, & d'une Musette, entrent en dansant.

PREMIER VENDANGEUR.

A Mis Vendangeux,
 Ayons le cœur joyeux,
 J'avons les Vendanges nouvelles,
 Qui sont des plus belles,
 Marque du Vin vieux
 Amis Vendangeux,
 Ayons le cœur joyeux.

LE CHOEUR repete.

Amis Vendangeux,
 Ayons le cœur joyeux.

SECOND VENDANGEUR,

Darlu, Rousseau, Fitte & Forelle
 En avont dans l'aile
 Avec leur Vin vieux.
 Amis Vendangeux,
 Ayons le cœur joyeux.

LE CHOEUR repete.

Amis Vendangeux,
 Ayons le cœur joyeux.

PREMIER VENDANGEUR.

Serviteur à Monsieur Vivien
 De la Chaponnardiere

170 LES VENDANGES

Tous les Acteurs & Actrices de la Comédie &
du Divertissement font la révérence à Mon-
sieur Vivien , en répétant ,

*Serviteur à Monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.*

PREMIER VENDANGEUR.

*Qu'il est docile , & qu'il prend bien
Le bon parti dans cette affaire.*

*Serviteur à Monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.*

LE CHOEUR répète.

*Serviteur à Monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.*

Deux Vendangeurs & deux Vendangeuses dan-
sent une Entrée grotesque.

SECOND VENDANGEUR.

*Morgué , morgué , point de mélancolie ,
J'ons bon Vin & femme jolie ,
N'est-ce pas pour vivre contents !
Tout ce qui peut me chagriner l'ame ,
J'ons du Vin nouveau tous les ans :
Mais j'ons toujours la même femme.*

Entrée d'un Sabotier seul.

Me DESMARTINS vêtue en Vendangeuse ,
chante.

*Amans qui venez en Vendange ,
L'Amour ne trouve point étrange
Qu'au Dieu du Vin vous fassiez vôtre cours
Dans une heureuse intelligence
Ces Dieux se servent tour à tour ,
L'Amour aide à Bacchus , & par reconnoissance*

*Bien souvent Bacchus avance
Les affaires de l'Amour.*

Un Païsan danse une Entrée comique avec Angelique, qui est vêtue en Vendangeuse.

SECOND VENDANGEUR.

*Les plus habiles Vendangeuses,
Quoi qu'ordonne le Dieu du Vin,
Ne sont jamais assez soigneuses
Pour bien cueillir tout le raisin.
Mais aux Vendanges de Surène,
Avec les Feux & les Ris,
Le Dieu des amours amene
Des grailleuses de Paris.*

Un grand benêt de Païsan danse seul d'une manière niaise : quand il a fini, Madame Desmartins s'avance au bord du Théâtre, au milieu des deux Vendangeurs. Ils chantent les couplets suivans, que tous les Acteurs & Actrices de la Comedie & du divertissement répètent en chantant.

PREMIER VENDANGEUR,

*Profitez bien, jeunes fillettes,
Des momens faits pour les amours,
Quand on a passé ses beaux jours,
Adieu panners, Vendanges sont faites.*

Me DESMARTINS.

*Cachez bien les faveurs secrettes,
Amans, dont vous êtes comblez;
Si-tôt que vous les revelez,
Adieu panners, Vendanges sont faites.*

SECOND VENDANGEUR.

Il faut sçavoir en amourettes

172 LES VEND. DE SUR ESNE.

*Se saisir des tendres momens :
Pour les trop timides Amans ,
Adieu panniens , Vendanges sont faites.*

PREMIER VENDANGEUR.

*Faites bien vos marchez , Grisettes ,
Avant qu'aimer les grands Seigneurs ;
Si-tôt qu'ils ont de vos faveurs ,
Adieu panniens , Vendanges sont faites.*

Tous les Acteurs & les Actrices rentrent en dansant & en chantant ; & Madame Desmartins qui demeure seule sur le Théâtre , adresse à l'Assemblée ce dernier couplet.

*Désirez-vous de ces coquettes
Qui n'en veulent qu'à vos écus ;
Si-tôt que vous n'en aurez plus ,
Adieu panniens , Vendanges sont faites.*

F I N.

L A

FOIRE
S. GERMAIN ,
COMEDIE.

Representée pour la premiere fois le 19.
Janvier 1696.

Acteurs

ACTEURS.

Mlle MOUSSET ; Marchande de robes de chambre.

LORANGE , Marchand de Caffé , vé-
tu en Armenien.

Mefd. MANON, }
MINI, } Marchandes de la
LOLOTTE, } Foire.

LE CHEVALIER de Castagnac , Gascon.
URBINE , Sœur du Chevalier.

CLITANDRE , Amant d'Angelique.

LE BRETON , Valet de Clitandre.

ANGELIQUE , Maîtresse de Clitandre.

Me ISAAC , Gouvernante d'Angelique.

JASMIN , Laquais d'Angelique.

Mr FARFADEL , Financier.

Me DE KERMONIN , Sœur du Breton.

MAROTTE , petite Grisette.

Me BARDOUX , Mere d'Angelique.

Plusieurs Acteurs du cercle qui compo-
sent le Divertissement.

*La Scene est dans un des Carrefours de la
Foire Saint Germain.*



LA
FOIRE
S. GERMAIN,
COMEDIE.

*Le Théâtre représente un des Carre-
fours de la Foire.*

SCENE PREMIERE.

Mlle MOUSSET, LORANGE ;
Mefd. M A N O N , M I M I ,
LOLOTTE *dans leurs Boutiques.*

Mlle MOUSSET.



E belles robes de chambre , Mes-
sieurs ; des étoffes de la Chine , des
bonnets à la Beneficiere , des desha-
billez à bonne fortune : Voiez ici
Mesdames.

M I M I.

Des rubans d'or ; des tabliers ; des fichus ; de bel-
les écharpes , Messieurs.

Des tabatieres , des cannes , des cordons de chapeau , des nœuds d'épée , Mesdames.

M A N O N *en Turque.*

Marchandises du Levant , Messieurs ; eaux de senteur de Constantinople ; Baume de Perse ; mastic pour les trous de petite verolle ; ciment pour recrépir les visages ? nous avons ce qu'il vous faut , Mesdames.

G A R Ç O N L I M O N A D I E R .

Caffé , Thé , Chocolat ; Vin de Saint Laurent ; Vin de Laciota ; Vin de Canarie.



S C E N E II.

L E C H E V A L I E R , U R B I N E .

U R B I N E .

V Enir de tant de bonne heure à la Foire saint Germain , vous n'y portez pas attention , Chevalier.

L E C H E V A L I E R .

A toutes les heures du jour , gens de chez nous , ma sœur , pensent à leurs affaires , & font très-bien. Nous sommes d'une Noblesse tellement ancienne , que tous nos biens en sont usez , nous n'avons vous & moi d'autre patrimoine que le sçavoir faire : mais qu'importe ? les sots doivent tribut aux gens d'esprit , & il y a dans cette Foire saint Germain quantité de Bureaux où je me fais paier mes rentes.

U R B I N E .

Hé , donc , en venez-vous toucher qu'une aujourd'hui ?

LE CHEVALIER.

Cadedis , ma chere sœur , je suis sans cesse à l'affus de la fortune , je lui ai donné la chasse à la Cour , j'ai crû la tenir par le toupet , la coquine s'est trouvée chauve. A la guerre je l'ai poursuivie , & je lui ai fait peur apparemment , elle s'est tenuë close & couverte pour me faire piece , on ne l'a point vûë pendant la campagne : mais graces au Ciel je la retrouve en quartier d'hyver , & pour ne l'effaroucher pas , en attendant que l'amour m'en fasse absolument raison , je la mine tout doucement ici , & je l'attrape par les menus.

U R B I N E.

Vous seriez amoureux , mon frere ?

LE CHEVALIER.

Amoureux moi ! de richesses ouï , de femmes non , je vous proteste. Hola hé , Mademoiselle Mouffet , serviteur , un mot ici , je vous en conjure.



S C E N E III.

Mlle MOUSSET , LE CHEVALIER ,
U R B I N E.

Mlle MOUSSET.

C'Est déjà vous , Monsieur le Chevalier ; on ne sera ici que dans une heure.

LE CHEVALIER.

Mais y sera t-on ; car je n'ai point de tems à perdre , je ne veux pas qu'on m'amuse.

Mlle MOUSSET.

On m'a bien promis de s'y rendre.

LA FOIRE
LE CHEVALIER.

As-tu touché la grosse corde, & peut-on apuier ferme dessus sans la rompre ?

Mlle MOUSSET.

Toutes choses sont bien disposées, & vous en aurez bonne issuë. Ne voulez-vous pas entrer ?

LE CHEVALIER.

Non, mon enfant, ta boutique est plus incommode que ce carrefour, elle est toujours pleine de cent personnes à qui tu crois vendre des robes de chambre, & qui n'ont pas de quoi paier un bonnet.

Mlle MOUSSET.

Cette Dame est de votre compagnie apparemment ?

LE CHEVALIER.

C'est ma sœur Urbine de Castagnac, ma chère Mademoiselle-Moussset.

URBINE.

Cette marchande paroît bien de vos amis, mon frere, je lui suis tant & plus acquise.

Mlle MOUSSET.

Je suis vôtre très-humble servante, Madame.

LE CHEVALIER.

Envisagez bien cette femme-là, ma sœur, c'est une illustre de Paris au moins.

URBINE.

Tant nouvelle je suis à la Ville, que je n'en connois pas encore les merveilles.

Mlle MOUSSET.

Vous en allez faire un des plus beaux ornemens, Madame.

URBINE.

Helas, Madame, j'ai confusion d'être sortie de la Province, mais je m'y recache dans le moment que j'aurai mis quelque fin à mes affaires.

Mlle M O U S S E T .

- Vous avez des affaires en ce pais-ci ?

L E C H E V A L I E R .

Bon des affaires , c'est moins que rien. Tu connois cet homme peut-être ?

Mlle M O U S S E T .

Quel homme , Monsieur :

L E C H E V A L I E R .

Un certain Monsieur Farfadel de par le monde.

Mlle M O U S S E T .

Ce vieillard si riche & si fou , qui en conte à toute la terre.

L E C H E V A L I E R .

Justement , ce grand époufeur en paroles , ce fameux honniffeur de filles.

Mlle M O U S S E T .

Il en a fait accroire depuis six mois à plus de quatre de ma connoiffance.

L E C H E V A L I E R .

Voilà l'homme : il y a quelques mois qu'il vint en Province , il vit ma fœur Urbine , il prit du goût pour elle ; il lui fit une promesse de mariage par maniere de conversation , dit-il , & parce que je méprise de l'affommer , ma fœur Urbine par maniere d'acquit le va faire pendre : cela fera bien-tôt vuïdé.

Mlle M O U S S E T .

Et vous apellez cela moins que rien ?

L E C H E V A L I E R .

Oùï , mon enfant , la Comteffe de Meripillions , nôtre parente , tient toute la Robe dans la manche ; je vais accompagner ma fœur chez elle pour son affaire , & je reviens dans l'inftant ici pour la nôtre.



SCENE IV.

Mlle MOUSSET.

LA sœur Urbine est une trop aimable personne pour la Province, il faut trouver moyen de la fixer à Paris.



SCENE V.

Mlle MOUSSET, LORANGE *en*
Armenien.

LORANGE.

JE donne le bon jour à mon agréable voisine.

Mlle MOUSSET.

Ah, ah! vous vous en avisez, Monsieur l'Armenien, depuis huit jours que la Foire est ouverte, à peine m'avez-vous fait l'honneur de me saluer. Quel heureux caprice vous porte à chercher à faire aujourd'hui connoissance?

LORANGE.

Parbleu je ne cherche point à la faire, je cherche à la renouveler, ma voisine.

Mlle MOUSSET.

A la renouveler! nous nous sommes donc connus, à votre compte?

LORANGE.

Quelquefois un peu par-ci par-là: mais cependant je vous l'avoué, j'ai eu toutes les pei-

nes du monde à vous remettre , parce que je ne pouvois me figurer que Madame la Marquise de la Papelardiere du Marais fût devenuë marchande de robes de chambre à la Foire.

Mlle MOUSSET.

Les fortunes du Marais ne sont pas solides , comme vous voiez.

LORANGE.

J'en fais l'experience par moi-même. Je n'ai pas toujours vendu du Caffé , & je n'ai d'Armenien que la barbe. *Il ôte sa barbe.*

Mlle MOUSSET.

Ah , juste Ciel ! quelle surprise , c'est le Chevalier de Gourdivilliers , la Coqueluche de la rue sainte Avoie.

LORANGE.

C'est lui-même , ma chere Marquise , toujours fidele , toujours amoureux de vos charmes.

Il veut l'embrasser.

Mlle MOUSSET.

Hé qu'as tu donc fait de ta Chevalerie , mon pauvre Lorange :

LORANGE.

Elle est allée tenir compagnie à ton Marquisat , ma chere Mariton.

Mlle MOUSSET.

Tu as fait de grands voyages , à ce que l'on m'a dit , depuis que nous ne nous sommes vûs ?

LORANGE.

Comment morbleu de grands voyages ! j'ai pensé faire celui de l'autre monde.

Mlle MOUSSET.

Tu as pensé mourir ?

LORANGE.

Où vraiment , il y a eu des ordres exprès pour cela , & ils ont été affichez même : mais je n'ai pas voulu les suivre , j'aime à vivre moi , comme tu sçais.

Tu as raison , mais ne risques-tu rien ici ?

LORANGE.

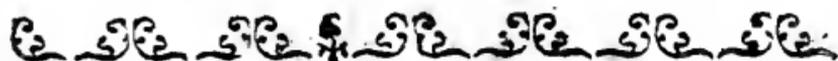
La chose est problématique ; comme enfant de Paris , Ecuier Sieur de Lorange , & Chevalier de Gourdivilliers , les ordres sont précis : mais comme Armenien naturalisé depuis trois semaines , il n'y a rien à craindre ; c'est pourquoi , mon enfant , supprime , s'il te plaît , le nom de Lorange , & ne me nomme que l'Armenien.

Mlle MOUSSET.

Très-volontiers , tu n'as qu'à dire. Mais toi ne m'appelle point Marton , je te prie.

LORANGE.

J'entens bien , il y a aussi quelques ordres expédiés sous ce nom-là , n'est-ce pas ? c'est la même étoile qui nous domine , nous finirons ensemble de manière ou d'autre.



SCENE VI.

CLITANDRE , Mlle MOUSSET ,
LORANGE.

CLITANDRE.

Les valets sont bien nez pour nous impatienter ; à quoi diantre ce maraut-là s'amuse-t-il ?

Mlle MOUSSET.

Hé qu'avez vous aujourd'hui , Monsieur ? vous voilà bien sombre.

CLITANDRE.

Mon coquin de Breton se moque de moi , ma

chere Mademoiselle Mouset: je lui ai dit de me venir rendre réponse; il y a deux heures que je l'attens, je suis sur des épines.

L O R A N G E.

Si vous vouliez, Monsieur, rafraîchir votre impatience de quelque petit verre de liqueurs, j'en ai des meilleures de la Foire.

C L I T A N D R E.

Non, mon enfant, je vous remercie.



SCENE VII.

C L I T A N D R E, L E B R E T O N,
Mlle MOUSSET, LORANGE.

C L I T A N D R E.

A H! te voilà, bourreau?

L E B R E T O N.

Oùi, Monsieur, c'est moi-même, qui ne veux plus me mêler de vos affaires, & qui viens vous demander mon congé.

C L I T A N D R E.

Comment misérable!

Mlle M O U S S E T.

Hé! Monsieur!

C L I T A N D R E.

Et quelles nouvelles m'apportes-tu encore? ça voitons.

L E B R E T O N.

Je ne vous en apporte aucune; il n'y a rien à faire, il faut nous séparer, & vous n'avez qu'à chercher fortune.

C L I T A N D R E veut se jeter sur lui.

Quoi pendart!

Hé point d'emportement.

LE BRETON.

Ne le lâchez pas au moins, il devient fou, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Je te ferai mourir sous le bâton.

LE BRETON.

Il ne s'en aperçoit pas lui : mais cela ne laisse pas d'être.

CLITANDRE.

Ah ! je n'en puis plus : oui je perds l'esprit, je l'avouë ; mais c'est ce malheureux qui me fait tourner la cervelle.

Mlle MOUSSET.

Lui, Monsieur ?

LORANGE.

Comment donc ?

LE BRETON.

Il ne sçait ce qu'il dit, comme vous voiez.

CLITANDRE.

Je vous en fais juge vous-mêmes. Depuis un mois je suis amoureux de la plus aimable personne du monde.

LE BRETON.

Vous voiez bien que ce n'est pas moi qui lui gâte l'esprit, que diable.

CLITANDRE.

Monsieur le Breton, ce charmant Monsieur le Breton que vous voiez, connoît tout l'excès de mon amour, il est témoin de tous les tourmens que me fait souffrir l'impossibilité d'avoir accès chez cette belle.

LE BRETON.

Où je vois de belles choses assurément !

CLITANDRE.

Et le belitre a la constance & la malice de ne pas imaginer aucune chose pour me rendre le moindre service.

LE BRETON.

Monsieur l'Armenien ?

LORANGE.

Où ! vous avez tort , Monsieur le Breton , il faut passer condamnation , cela n'est pas bien.

LE BRETON.

Mademoiselle Mousset !

Mlle MOUSSET.

Je suis contre vous aussi. Vous n'êtes point un valet zélé.

LE BRETON.

Je me donne au diable , vous y serez bien empêchez vous autres ; & pourtant les Marchands Forains ne sont pas les moins habiles pour ces affaires-là.

LORANGE.

Je gage en deux jours d'emporter l'affaire quelque difficile qu'elle puisse être.

Mlle MOUSSET.

Je parie d'y réussir en vingt quatre heures.

CLITANDRE.

Tu vois , infâme.

LE BRETON.

Je ne suis point jaloux , Monsieur , je cede l'entreprise , & je leur servirai de croupiere même en cas de besoin.

CLITANDRE.

Ah ! mes amis , de grace unitez-vous tous trois pour me rendre service. Si vous pouvez y réussir , vous pouvez aussi compter sur une parfaite reconnoissance.

Mlle MOUSSET.

Il faut commencer par sçavoir les personnes à qui nous avons affaire.

LORANGE.

Cela est de conséquence.

LE BRETON.

Je m'en vais vous en informer. Premièrement

la fille est une jeune personne.

CLITANDRE.

Toute charmante , toute adorable.

LE BRETON.

Oui toute adorable , d'une phisonomie très-vive & très-coquette.

LORANGE.

Cela promet quelque chose.

LE BRETON.

La mere est une veuve entre deux âges , un exemple de régularité , femme très-prude , & très-rebarbarative de son métier.

Mlle MOUSSET.

Cet article-là rend l'affaire épineuse.

LE BRETON.

La suivante est un monstre de laideur , & un dragon de vertu , plus affreuse que le diable , & par conséquent plus méchante.

LORANGE.

Cet animal-là sera difficile à apprivoiser.

LE BRETON.

Avec cela il y a dans la maison une espee d'Abbé qui sert d'Intendant , un valet de chambre qui a les gouttes , un cuisinier manchot , un cocher borgne , & trois vieux laquais qui n'ont jamais bû de vin ; le moien de faire connoissance avec ces gens-là ?

Mlle MOUSSET.

Voila un agréable petit domestique.

LE BRETON.

Ils sont tous zelez pour la mere , & gardent tous la fille à vûë. Les entrepreneurs n'ont qu'à tablez là-dessus , & à faire leurs diligences.

Mlle MOUSSET.

Monfieur l'Armenien ?

LORANGE.

Mademoiselle Mouffet ?

Mlle MOUSSET.

Il faut plus de deux jours pour cette affaire-là.

LORANGE.

Vous n'en sortirez pas en vingt-quatre heures.

LE BRETON.

Bon, il y a près d'un mois que j'y travaille, & je n'ai pû l'entâmer encore.

CLITANDRE.

Hé ! mes chers enfans, ne m'abandonnez pas, je vous en conjure.

Mlle MOUSSET.

Mort de ma vie nous sommes trois, il ne faut pas en avoir le démenti.

LORANGE.

Non assurément.

LE BRETON.

Ah ! Monsieur, voila Mademoiselle Angelique ; je pense, elle vient de ce côté-ci même.

CLITANDRE.

Ah ! mon cher Breton, je n'en puis plus, tous mes sens sont interdits : par où commencer ? comment l'aborder ? que lui dirai-je ?

LE BRETON.

Vous ne lui direz rien, s'il vous plaît. Ce sera bien assez de la regarder ; la maudite suivante & le maître laquais sont avec elle.

CLITANDRE.

Ah ! juste Ciel !





SCENE VIII.

CLITANDRE , Mlle MOUSSET ,
LORANGE , LE BRETON ,
ANGELIQUE , Me ISAAC.

LORANGE à *Clitandre*.

E Loignez-vous , & me laissez faire , je vous
débarrasserai des incommodes.

CLITANDRE.

Seroit-il possible ?

LORANGE.

Eloignez-vous , vous dis-je. Elle vient par ici ;
n'est-ce pas ?

LE BRETON.

Elle va passer , la voila presque au milieu de la rue.

LORANGE.

Vous avez de l'esprit , secoudez-moi bien seu-
lement.

LE BRETON.

Il nous quitte & rentre chez lui , que diantre
va-t-il faire ?

Mlle MOUSSET.

Je ne puis le deviner : mais il n'est pas bête.

LE BRETON.

Angelique & sa suite aprochent , nous les man-
querons.

LORANGE *derriere le Théâtre*.

Gare l'eau.



SCÈNE IX.

ANGELIQUE, Me ISAAC,
Mlle MOUSSET LE BRETON.

ANGELIQUE.

AH ! juste Ciel ! qu'est-ce que cela ?
Me ISAAC.

Comment donc ? quels insolens ! quelle canaille ! en pleine Foire venir des immondices par les fenêtres ! un procez verbal, des temoias, un honnête Commissaire !

Mlle MOUSSET.

A qui en ont elles donc ?

LE BRETON.

A qui ? Monsieur l'Armenien vient de lui'eter une chocolatiere sur le corps de la surveillante.

ANGELIQUE.

Voila des choses qui ne sont pas permises.

Me ISAAC.

Eh ! la , la , c'est bien employé , Mademoiselle ? si vous aviez été au Palais , comme Madame votre mere vous l'avoit dit , & non pas a la Foire... hom , hom , voila comme le Ciel punit vos extravagances.

ANGELIQUE.

Moi ! je ne me plains point , je n'ai rien eu : mais vous qui êtes une personne si sage , & si raisonnable , Madame Isaac , qu'est-ce que le Ciel punit en vous , je vous prie ?

Me ISAAC.

L'impertinence que j'ai eue d'adherer à vos sottises : mais cela ne m'arrive pas souvent.



S C E N E X.

ANGELIQUE , Me ISAAC ,
Mlle MOUSSET , LE BRETON ,
LORANGE , JASMIN.

L O R A N G E .

JE viens vous demander mille pardons , Madame , du petit accident de la chocolatiere.

ANGELIQUE.

Ce n'est point moi , Monsieur l'Armenien à qui vous devez...

Me I S A A C .

Oh ! vous me paierez mes hardes , si elles sont gâtées.

LORANGE *se retourne brusquement , & donne un coup de tête dans l'estomack de Madame Isaac , & la jette à la renverse.*

Je suis bien fâché , Madame...

Me I S A A C tombée.

Mais voiez ce brutal avec ses excuses.

LE BRETON *lui marche sur la jambe en feignant de la relever.*

La Fortune m'est bien favorable , Madame , de m'offrir l'occasion de vous rendre un petit service.

Me I S A A C .

Hé ! misericorde , vous me cassez les jambes , vous marchez dessus.

Mlle MOUSSET *lui tourne le bras en la relevant.*

He bon Dieu , Madame , n'êtes-vous point blessée ?

Me ISAAC.

Ah ! juste Ciel ! vous me déboîtez l'épaule ,
Madame.

LE BRETON.

Vraiment voila une vicille Demoiselle qui est
bien délicate !

LORANGE.

Nous sommes bien mal-adroits tous tant que
nous sommes.

Me ISAAC.

Allons , Mademoiselle , retournons au logis ;
s'il vous plaît.

ANGELIQUE.

Que je m'en retourne moi , Madame !

Me ISAAC.

Affurément. Voulez-vous que je demeure à la
Foire dans certe équipage-là ?

LORANGE.

Je ne vous le conseille pas , il n'y a pas d'ap-
parence.

LE BRETON.

On vous prendroit pour quelque bonne fortune
de la ruë de la Lingerie.

Me ISAAC.

Oh ! je n'y resterai pas , je vous en répons.

Mlle MOUSSET.

Vous ferez fort bien , assurément.

ANGELIQUE.

Vous êtes la maîtresse , Madame : pour moi
qui n'ai point à changer de hardes , & qui ai
des emplettes à faire , vous trouverez bon que
j'y demeure.

Mlle MOUSSET.

Si vous voulez prendre un siège en attendant...

ANGELIQUE.

Je vous suis obligée , Madame.

Me ISAAC.

Je vous laisserois ici toute seule ?

LA FOIRE
ANGELIQUE.

Ah ! que vous êtes ridicule avec vos manières : allez , Madame , il suffit de moi pour me garder , & d'un laquais pour vous rendre compte de mes actions & de mes paroles.

Me I S A A C.

Ah , ha ! vous le prenez sur ce ton-là ? Oh bien , bien , je ne reviendrai pas moi , mais je vous vais envoyer compagnie.

ANGELIQUE.

Vous me ferez plaisir , je n'en sçais pas de plus désagréable que la vôtre.

Me I S A A C à *Jasmin*.

Je te la recommande , ne la quitte pas de vûe.

J A S M I N.

J'ai de bons yeux , ne vous mettez pas en peine.



SCENE XI.

ANGELIQUE , Mlle MOUSSET ,
LORANGE , LE BRETON ,
J A S M I N.

LORANGE.

B On , voila déjà un de nos espions de parti.

LE BRETON.

Je m'en vais bien-tôt faire décamper l'autre.

ANGELIQUE.

Ah ! que je suis fatiguée de l'esclavage où l'on me fait vivre , n'en sortirai-je que pour passer dans un autre encore plus rude ?

Mlle MOUSSET.

Mlle MOUSSET.

Il ne tiendra qu'à vous d'être heureuse , j'ose vous en répondre.

ANGELIQUE.

Quoi , Madame !

LE BRETON à *Jasmin*.

Comment coquin , tu fouilles dans ma poche ?

JASMIN.

Moi , Monsieur ?

LE BRETON.

Où , toi-même.

ANGELIQUE.

C'est mon laquais , Monsieur.

LE BRETON.

C'est un coupeur de bourses , Madame , je l'ai pris sur le fait.

LORANGE.

A qui en avez-vous ? que vous fait-on , Monsieur ?

LE BRETON.

On vole , on pille auprès de votre boutique , & vous souffrez cela , Monsieur l'Armenien ?

JASMIN.

Messieurs. . .

LORANGE *en donnant un coup de pied à Jasmin*.

Hé ! c'est mon fripon de l'autre jour , je le reconnois.

JASMIN.

Je suis honnête garçon , ne me frapez pas.

ANGELIQUE

Doucement , Messieurs , c'est mon laquais , je vous assure.

Mlle MOUSSET.

Lui ! je le connois pour un voleur , Madame.

ANGELIQUE.

Vous n'y songez pas.

Mlle MOUSSET.

Il prit encore hier au soir dans la poche d'une

vieille Marquise de ma connoissance le portrait d'un jeune Abbé , qu'elle venoit de retirer de chez la Frenaye.

ANGELIQUE.

Jasmin.

JASMIN.

En vérité , Mademoiselle , cela n'est pas vrai , je vous assure.

LORANGE.

Il a coupé il n'y a que trois jours à une fort honnête Procureuse de la rue Galaude , une Croix de diamans de près de dix pistoles , que deux jeunes Académistes lui avoient donnée.

LE BRETON.

Voilà des preuves convaincantes , allons , marchons chez le Commissaire.

JASMIN.

Au secours , à la force.

LORANGE.

Oh tu as beau crier , tu iras en ga'ere.

ANGELIQUE.

Mais vraiment ces violences-là ne se font point , qu'on prenne garde à ce qu'on fait , c'est mon laquais encore une fois.

Mlle MOUSSET.

Hé ! laissez-le emmener , on a quelque chose à vous dire qu'on ne veut pas qu'il sçache.

::***:***:***:***:***:***:***:***

SCENE XII.

Mlle MOUSSET , ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

E xpliquez-moi ce mystère , Madame.

Mlle MOUSSET.

Ne le comprenez-vous pas ? vous êtes toute

aimable , & l'on écarte les surveillans pour vous découvrir sans contrainte les sentimens que vous faites naître.

ANGELIQUE.

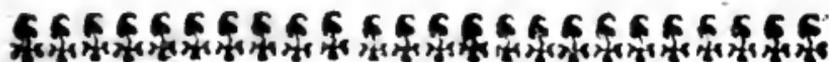
Comment , Madame ?

Mlle MOUSSET.

Ne craignez rien.

ANGELIQUE *voyant Clitandre.*

C'est lui , c'est Clitandre ! je suis perduë.



SCENE XIII.

CLITANDRE, ANGELIQUE,
Mlle MOUSSET.

CLITANDRE.

Pardonnez , charmante personne , à la violence de mon amour , les artifices innocens dont on se sert pour me faciliter les moyens de vous entretenir : Depuis long-temps je vous adore , je n'ai pû vous parler que des yeux , & je n'ai rien lû dans les vôtres qui m'ait flâté du moindre espoir. Enfin j'ose , en tremblant , vous consulter ici moi-même sur ma destinée : mon cœur est tout à vous , avez vous disposé du vôtre ? que faut-il faire pour l'obtenir ? si vous le destinez au plus tendre , au plus fidèle , au plus passionné de tous les amans , aucun autre que moi n'a droit d'y prétendre.

Mlle MOUSSET.

Cela est bien écrit au moins , ne faites-vous point de réponse.

CLITANDRE.

Vous hésitez à vous déclarer ! que je suis à plaindre ?

— Quand je vous aurai dit l'état où je suis ; vous vous trouverez bien plus malheureux encore.

CLITANDRE.

Vous avez un engagement , Madame ?

ANGÉLIQUE.

Dans quatre jours on me marie.

CLITANDRE.

Ah ! je suis mort !

Mlle MOUSSET.

Mort de ma vie , voilà un homme que vous poignardez , Mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez-moi , Monsieur. Vous me dites que vous m'aimez , vos regards m'en ont assuré , & leur langage s'est fait entendre dès le moment qu'ils m'ont parlé. La liberté de mon procédé va vous étonner peut-être : mais la situation où je me trouve suffit de reste pour le justifier. On prétend me faire épouser un vieux mari que je déteste. Ma mère est riche , je suis jeune , tout le monde me trouve belle , consultez bien encore votre cœur & vos yeux ? je vous aime , ne me trompez point , si vous m'aimez véritablement , n'épargnez rien pour faire changer les sentimens de ma mère , & trouver les moyens d'assurer ensemble votre bonheur , & mon repos.

CLITANDRE.

Ah ! divine Angélique , à quel excès de joie...

Mlle MOUSSET.

Doucement , s'il vous plaît , Monsieur , un peu moins de transport , & plus de réflexions ; nous ne sommes pas ici en place d'avoir de longues conversations : venons au fait. Qui est cet heureux vieillard qu'on veut vous donner , & que vous aimez tant , Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Monsieur Farfadel.

Mlle MOUSSET.

Monsieur Farfadel ?

ANGELIQUE.

Lui-même : Le connoissez-vous ?

Mlle MOUSSET.

Et très-fort même : il vient ici presque tous les jours. Je sçai de ses fredaines , & vôtre affaire n'est pas encore si bien conclüe qu'on ne la puisse rompre.

CLITANDRE.

Sçais-tu des moiens pour cela ?

ANGELIQUE.

Seroit-il possible ?

Mlle MOUSSET.

S'il ne s'agit que de détromper Madame vôtre mere nous en viendrons aisément à bout : mais pour y parvenir il est bon qu'on ne nous voie point ensemble , & que je ne paroisse pas me mêler de vos affaires même.

ANGELIQUE.

Elle a raison , séparons-nous. Je vais dans la boutique de Laigu , envoie-y mon laquais & ma vieille surveillante , en cas qu'elle vienne.

CLITANDRE.

Je n'ose vous accompagner , Madame ; mais mon cœur & mon esprit ne vous quittent pas un seul moment , je vous jure.





SCENE XIV.

CLITANDRE, Mlle MOUSSET.

Mlle MOUSSET.

JE vous pardonne d'être si fort amoureux , la petite Personne en vaut bien la peine.

CLITANDRE.

Puisque tu approuves mon amour , songe donc à me rendre heureux , je te prie.

Mlle MOUSSET.

Ne vous mettez pas en peine , je connois la mere de vôtre maitresse , c'est déjà quelque chose.

CLITANDRE.

Quoi prude cômme elle est , tu as des liaisons avec elle ?

Mlle MOUSSET.

C'est une de mes meilleures pratiques. Nous en aurons raison. Faites-moi chercher l'Armenien & vôtre Breton , qu'ils lâchent le filou prétendu , & qu'ils se dépêchent de venir ici.

CLITANDRE.

Je vais te les envoyer , & revenir ensuite chez Laigu , pour y regarder du moins Angelique , s'il ne m'est pas permis de lui parler.





SCENE XV.

Mlle MOUSSET *seule.*

O Que les amans sont foux ? je suis bien-heureuse que l'expérience m'ait corrigée de ces foiblesses. Mais voici Monsieur Farfadel.



SCENE XVI.

M^r FARFADEL , Mlle MOUSSET.M^r FARFADEL.

H E' Laquais , qu'on ne me suive point.
Mlle MOUSSET.

C'est lui-même.

M^r FARFADEL.

Et que mon carosse aille m'attendre à la petite porte de la rue des Cannettes.

Mlle MOUSSET.

Voilà des ordres qui sentent furieusement la bonne fortune.

M^r FARFADEL.

Bon jour, mon enfant. Je ne suis jamais sans cela , comme tu sçais.

Mlle MOUSSET.

Vous êtes le mortel le plus coureur , & le plus couru que je connoisse.

M FARFADEL.

Et avec tout cela je n'aime point les femmes , elles sont toutes folles de moi. Je suis un peu

coquet de mon naturel : je les laisse se flâter ; je dis que je veux épouser l'une , je promets de faire la fortune de l'autre ; je donne des régals , des cadeaux , des promenades ; somme totale , je les amuse , & je ne conclus rien. Oh ! cela me donne un grand relief dans le monde.

Mlle MOUSSET.

Vous avez raison.

Mr FARFADEL.

Quand quelque petite personne me donne dans la viûe , je donne d'abord de l'emploi à ses freres , ou à ses cousins. Quand j'ai soupé trois ou quatre fois avec elle , je les révoque.

Mlle MOUSSET.

Chacun se distingue à sa maniere.

Mr FARFADEL.

J'ai choisi la bonne , moi. La maniere de se distinguer à la guerre est dangereuse ; celle de la robe est trop sérieuse , & trop pénible , il n'est rien tel que de briller dans la Finance.

Mlle MOUSSET.

Assurément cela est bien plus sûr , & bien plus commode.

Mr FARFADEL.

Je n'ai que du plaisir , je ne cours point de risque , & je suis pourtant un homme considerable au moins.

Mlle MOUSSET.

Et considéré même. Je gage qu'il n'y a point de mere qui ne soit ravie de vous voir faire les doux yeux à sa fille.

Mr FARFADEL.

Oh ! pour cela oüi , je t'en répons. Je suis à la veille d'en épouser une toute des plus jolies.

Mlle MOUSSET.

Quoi ! vous voulez vous marier sérieusement ?

Mr FARFADEL.

Oüi , mon enfant , j'ai mes raisons. Cette fille

est riche , & ce qui fait que je viens ici *incognito* aujourd'hui , c'est que la mere est une prude qu'il faut ménager ; je ne veux pas manquer cette affaire , elle est sérieuse : mais quand la dupe sera une fois embarquée , je ne suis pas d'humeur à me contraindre , & je me rejeterai dans la bagatelle.

Mlle M O U S S E T.

Vous n'en sortez pas trop , à ce qu'il me semble ; & quel rendez-vous vous attire à la Foire , s'il vous plaît ?

Mr. F A R F A D E L.

J'y en ai deux , Mademoiselle Mouffet , un chez toi avec une petite Grifette.

Mlle M O U S S E T.

Je n'ai encore vû personne.

Mr. F A R F A D E L.

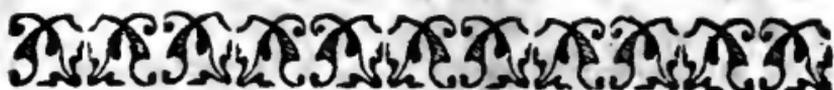
On viendra , les petites Grifettes sont exactes , elles n'ont pas tant d'affaires que les femmes de qualité ; en attendant je m'en vais chez Laigu , où se doit trouver une petite Bretonne de ta connoissance. Je ne te dis pas adieu , Mademoiselle Mouffet.



S C E N E X V I I .

Mlle M O U S S E T.

JUSqu'au revoir , Monsieur. L'agréable chose qu'un petit libertin sexagénaire , il trouvera compagnie chez Laigu : mais ce ne sera pas celle qu'il cherche. Consultons maintenant avec nos deux associez ce que nous pourrons faire pour . . .



SCENE XVIII.

Mlle. MOUSSET, LORANGE,
LE BRETON.

LE BRETON.

HE' bien., nos amans font-ils contens l'un de l'autre ? se font-ils abouchez ?

LORANGE.

Nous leur avons donné tout le tems & toute la commodité de le faire.

Mlle MOUSSET.

Est-ce que vous n'avez point vû Clitandre ? il vous cherche.

LE BRETON.

A quelle intention ?

Mlle MOUSSET.

Pour vous dire de venir ici, & de laisser aller ce pauvre diable.

LORANGE.

On a prévenu ses ordres, l'espion pris en a été quitte pour quelques soufflets, quelques coups de pied dans le ventre, quelques croquignoles, le tout pour lui aprendre à écouter aux portes.

LE BRETON.

Comment s'est passée l'entrevûë ?

Mlle MOUSSET.

Le mieux du monde. Angelique est presque aussi amoureuse de ton maître, que ton maître est amoureux d'elle.

LE BRETON.

Est-il possible ?

Mlle MOUSSET.

Oùi, te dis-je, il n'y a qu'une petite difficulté.

L O R A N G E.

Hé qu'elle ?

Mlle MOUSSET.

Son mariage est conclu avec un autre.

L O R A N G E.

Quoi ce n'est que cela, voilà une belle bagatelle !

L E B R E T O N.

Cela n'est rien, mon enfant, mon maître n'est pas scrupuleux, il l'épousera en secondes nœces avant qu'elle soit veuve.

Mlle MOUSSET.

Tu as raison, voilà un accommodement : mais il est bien-aise d'épouser en premier.

L O R A N G E.

Il a tort, les mariages en second sont les moins embarrassans, & les moins dangereux pour les suites.

Mlle MOUSSET.

Laissons-là la plaisanterie, & parlons sérieusement, il faut rompre cette affaire, & assurer la nôtre.

L E B R E T O N.

Comment s'y prendre ?

Mlle MOUSSET.

Le rival de ton maître est à la Foire.

L O R A N G E.

Où ?

Mlle MOUSSET.

Il est allé chez Laigu, où il trouvera Angélique.

L E B R E T O N.

Quel homme est-ce ?

Mlle MOUSSET.

Un soupirant banal, un petit maître de soixante ans,

L O R A N G E.

De robe, d'épée, ou de finance ?

Mlle MOUSSET.

Selon le goût de ses maîtresses ; il n'est rien ; & il est tout : c'est un petit cameleon d'amour, un animal amphibie en qui la finance domine.

LE BRETON.

Voilà un bon sujet, Monsieur l'Armenien.

LORANGE.

Où cela doit bien rendre.

LE BRETON.

Il va donner apparemment à son épouse prétendue quelques-uns des divertissemens de la Foire, le Cercle, le petit Opéra, les Danseurs de corde : ne pourrions-nous point nous servir de cette occasion ?

Mlle MOUSSET.

Où cela pourroit-il nous mener ? à ridiculiser le personnage tout au plus.

LE BRETON.

Il n'importe, commençons par là, c'est toujours quelque chose.

LORANGE.

Le garçon qui montre le Cercle est de mes intimes.

LE BRETON.

L'entrepreneur du petit opera est le bâtard d'une de mes rantes, & la petite danseuse de corde est la maîtresse de mon neveu. Nous sommes en pais de connoissance.

Mlle MOUSSET.

Qu'est-ce que cela fait ? que prétens-tu faire ?

LE BRETON.

Ne vous mettez pas en peine, je vais toujours en me divertissant préparer un petit régale de Foire, qui finira peut-être agréablement notre intrigue. Songez au dénouement vous autres.

LORANGE.

Mais il faudroit...

Mais, mais, je vous laisse le soin de l'utile & du nécessaire, & je ne me charge que de l'agréable : je fais bien les choses, comme vous voyez.

::***:***:***

SCENE XIX.

Mlle MOUSSET, LORANGE.

Mlle MOUSSET.

Que diantre va-t-il faire ? & de quoi nous peut servir son petit opera ?

LORANGE.

Ce garçon-là donne furieusement dans la bagatelle, il ne s'attache point au solide, je ne m'étonne pas qu'il ait été si long-temps à entamer l'intrigue de son maître.

Mlle MOUSSET.

Et toi qui es plus essentiel & plus habile, dis-moi un peu de quelle manière. . .

::***:***:***

SCENE XX.

Mlle DE KERMONIN, LORANGE,
Mlle MOUSSET.

Mlle DE KERMONIN.

AH ! ma chère Mademoiselle Mouffet, tu vois une fille outrée de desespoir, ma chère enfant.

Mlle MOUSSET.

Hé ! c'est Mademoiselle de Kermonin, la petite.

Bretonne de Monsieur Farfadel aparemment.
Mlle DE KERMONIN.

La rage me surmonte , je ne sçauois parler...
Elle se laisse tomber entre les bras de Lorange.

L O R A N G E.

Ce sont des vapeurs : mais je ne les haïs pas
les vapeurs, cela a ses commoditez ; allons, Ma-
demoiselle, allons, revenez à vous.

Mlle DE KERMONIN.

Ne me quittez pas, Monsieur, ne me quittez
pas.

L O R A N G E.

Diantre soit des vapeurs, elle m'étrangle.

Mlle DE KERMONIN.

Je creve, je me meurs, je ne sçauois parler,
je ne sçauois parler.

Mlle M O U S S E T.

Cela n'est pas naturel, hé à qui en avez-vous,
Mademoiselle ?

Mlle DE KERMONIN.

Hé ! ma chere Mademoiselle Moussier, secou-
rez-moi.

Mlle M O U S S E T.

Voilà des vapeurs extraordinaires.

L O R A N G E.

Je me donne au diable si ce sont des vapeurs,
c'est une fille qui va devenir mère, ne vous y
trompez pas.

Mlle DE KERMONIN *revenant.*

Ah, ah, ah.

Me M O U S S E T.

Hé la, la, remettez-vous.

L O R A N G E.

Tâchez de reporter cela jusques chez-vous,
Mademoiselle, allons, courage.

Mlle DE KERMONIN.

Quelle trahison ! que je suis malheureuse !
quelle perfidie !

Mlle MOUSSET.

Que vous est-il arrivé qui puisse vous causer un tel déplaisir ?

Mlle DE KERMONIN *pleurant.*

J'en mourrai , Mademoiselle , je ne survivrai point à cet affront-là , a , a , a , a .

L O R A N G E .

Ecoutez , il est fâcheux que cela arrive en pleine Foire , la chose ne sera pas secrète , vous avez raison : mais au bout du compte . . .

Mlle DE KERMONIN *riant.*

Ah , ah , ah , ah , ah .

Mlle MOUSSET.

Ce sont des vapeurs assurément.

L O R A N G E .

Oùi , elle est folle sans contredit , elle a les yeux bagards .

Mlle DE KERMONIN *donne un soufflet à Lorange,*

Ah , ah , ah , ah , ah .

L O R A N G E .

Mangrebleu de la masque avec sa folie .

Mlle MOUSSET.

Je ne sçai qu'en croire .

Mlle DE KERMONIN *revenant à elle.*

Où suis-je ? qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ? ah que j'ai souffert !

Mlle MOUSSET.

Je le crois bien . Vous êtes à la Foire , Mademoiselle .

Mlle DE KERMONIN.

Oùi , je m'en souviens , je sors de chez Laigu .

L O R A N G E .

Et vous m'avez donné un soufflet .

Mlle DE KERMONIN.

Je vous en demande pardon , je suis si troublée . Si tu sçavois Mademoiselle Mouffet , l'indignité que ce vieux singe de Farfadel vient de me faire .

Mlle M O U S S E T.

Vous n'étiez pas seule pour lui chez Laigu, il y avoit un autre rendez-vous que le vôtre.

Mlle D E K E R M O N I N.

Je l'y attendois depuis une heure ; il y est venu , j'ai été au-devant de lui , il n'a pas fait semblant de me voir , Mademoiselle Mouffet ; & il est allé faire mille caresses en ma présence à une guénon , qui ne le regardoit presque pas seulement.

L O R A N G E.

Il falloit lui donner le soufflet que j'ai eu ; cela eût été dans l'ordre.

Mlle D E K E R M O N I N.

Si je n'avois appréhendé l'éclat...

Mlle M O U S S E T.

Mademoiselle de Kermonin est une personne fort prudente.

L O R A N G E.

Et fort vaporeuse , de par tous les diables.

Mlle D E K E R M O N I N.

Il faut qu'il ait perdu l'esprit , car cette personne-là n'est rien moins que jolie.

Mlle M O U S S E T.

C'est une fille qu'il va épouser , je vous en avertis.

Mlle D E K E R M O N I N.

Qu'il va épouser ! oh ! je l'en déteste , je le tuërai , je le mangerai , je l'assommerai , je le poignarderai , je le dévisagerai , je l'étranglerai. Ah ! je n'en puis plus , je ne sçaurois parler.

L O R A N G E.

Il ne fait pas , bon ici.

Mlle M O U S S E T.

Ne me quittez pas , Monsieur l'Arménien , il faut bien finir nôtre affaire.

Mlle D E K E R M O N I N.

Il en épouserait une autre que moi ?

Mlle MOUSSET

Est-ce que vous avez ensemble quelques engagements qui l'en empêchent.

Mlle DE KERMONIN

Si nous en avons, Mademoiselle Mouffet ? il y a six semaines qu'il me rend visite ? il a mon portrait en miniature, & j'ai le sien en cire dans ma chambre.

LORANGE.

Un portrait en cire ? ce ne sont pas-là des bagatelles.

Mlle DE KERMONIN.

Il faut que tu m'aides à rompre son mariage.

Mlle MOUSSET.

De tout mon cœur, que pourrions-nous faire ?



SCENE XXI.

Mlle MOUSSET, Mlle DE KERMONIN,
MAROTTE, LORANGE.

MAROTTE.

B On jour, Mademoiselle Mouffet.

Mlle MOUSSET.

Vôtre servante, Mademoiselle Marotte.

MAROTTE.

N'avez-vous point vû Monsieur Farfadel aujourd'hui.

Mlle DE KERMONIN.

Monsieur Farfadel ! que lui veut-elle ?

Mlle MOUSSET.

C'est encore quelqu'une de vos rivales, sur ma parole.

LORANGE.

Parbleu la Foire sera bonne, les Marchandes s'amassent.

Il avoit gagé une discretion contre moi , qu'il seroit ici le premier ; il a perdu , comme vous voiez.

Mlle DE KERMONIN.

Fais jaser cette petite créature-là , Mademoiselle Mouffet :

Mlle MOUSSET.

Cela ne sera pas bien difficile.

MAROTTE.

Il perd exprès pour me donner ma Foire , il fait les choses de bonne grace.

Mlle MOUSSET.

Vous avez d'étroites liaisons avec lui apparemment ?

MAROTTE.

Oh tant ! il y a près d'un mois que nous nous connoissons. Il donne une pension à ma tante , une commission à mon oncle ? il a mis mon frere au Collège , & nous espérons qu'il m'épousera.

LORANGE à Mademoiselle de Kermonin

C'est un terrible époufeur que cet homme-là.

Mlle DE KERMONIN.

Le sélérat ? oh ! j'en serai vangée.

Mlle MOUSSET.

Il vous rend de fréquentes visites sans doute ?

MAROTTE.

Pas si fréquentes qu'il voudroit.

Mlle MOUSSET.

Qui peut l'en empêcher ? il fait tant de bien à la famille.

MAROTTE

Il garde des mesures à cause d'une certaine femme qu'il ne veut pas tout-à-fait desespérer , & qu'il quitte pour moi. Oh ! Monsieur Farfafel a beaucoup de conduite au moins , c'est un fort honnête homme.

LORANGE.

Il en a de toutes les façons.

Mlle DE KERMONIN.

C'est un monstre qu'il faut étouffer ; je suis dans une colère. . .

LORANGE.

Prenez garde d'étouffer vous-même.

Mlle MOUSSET.

Et qui est cette personne qu'il vous sacrifie ?

MAROTTE.

Une petite folle , une petite Bretonne , qui a des vapeurs à chaque bout de champ.

Mlle DE KERMONIN.

Comment ?

MAROTTE.

Il dit qu'elle est si ridicule , si ridicule , il ne peut plus la souffrir depuis qu'il m'a vûë.

Mlle DE KERMONIN.

Quelle petite impertinente est-ce-là ?

LORANGE.

Gare les vapeurs.

Mlle DE KERMONIN.

De qui parlez-vous , s'il vous plaît , ma mie ?

MAROTTE.

Hélas ! c'est peut-être de vous , Madame , je ne connois pas la petite Bretonne : mais vous prenez feu d'une manière. . .

Mlle MOUSSET.

C'est elle-même , vous ne songez point à ce que vous dites.

Mlle DE KERMONIN.

Vous êtes une insolente.

LORANGE.

Hé ! Mademoiselle.

MAROTTE.

Je vous le disois bien qu'elle étoit folle.

Mlle MOUSSET.

Hé paix.

LA FOIRE

Mlle DE KERMONIN.

Ah ! je vous apprendrai à parler.

LORANGE.

Hé la , la , la , en pleine Foire ?

MAROTTE.

Et moi , je vous montrerai à vous taire.

Mlle DE KERMONIN.

Vous me ferez taire moi , moi ? vous me ferez taire ? ho , je vous en défie.

Mlle MOUSSET.

Ne prenez pas garde à ce qu'elle dit.

Mlle DE KERMONIN.

Une petite Bourgeoise de Paris.

LORANGE.

Doucement.

MAROTTE.

Une petite Grifette de Bretagne.

Mlle DE KERMONIN.

Comment , Grifette ? ah quel outrage !



SCENE XXII.

LE BRETON , Mlle MOUSSET ,
Mlle DE KERMONIN ,
MAROTTE , LORANGE.

LE BRETON.

NOstre petit opera est disposé à faire merveille. Je viens maintenant sçavoir...

Mlle DE KERMONIN.

Des Grifettes dans la maison de Kermonin ! je ne sçai qui me tient...

Mlle MOUSSET.

Hé , Mademoiselle , de grace.

LE BRETON regardant Mlle de Kermonin

Je ne me trompe point , c'est elle-même. Ah carogne , comme te voila brave !

Mlle DE KERMONIN.

Ah ! juste Ciel , quelle rencontre !

Mlle MOUSSET.

Comment donc , qu'est-ce que cela signifie ?

LORANGE.

Des carognes dans la maison de Kermonin ? vous n'y songez pas , Monsieur le Breton.

LE BRETON.

Que diable voulez - vous dire avec votre Kermonin ? c'est ma sœur Nicole , qu'il y a quatre ans que je n'ai vûë.

Mlle MOUSSET.

Sa sœur Nicole ?

Mlle DE KERMONIN.

Vous me perdez , mon frere.

LE BRETON.

Bon je te perds , je te retrouve au contraire , & en bon état même , j'en suis bien aise ; & comment diable as-tu fait fortune ?

MAROTTE.

Les petites Bourgeoises de Paris valent bien certaines personnes de qualité , Mademoiselle Nicole.

Mlle MOUSSET.

Oh ! point d'invectives , Mademoiselle Marotte , vous deviendrez aussi fille de qualité quelque jour , l'Amour donne des lettres de Noblesse.

LE BRETON.

Ces Dames ont que'que dispute ensemble ?

LORANGE

Elles n'en étoient encore qu'aux injures , elles s'alloient mettre aux soufflets quand tu es arrivé.

LE BRETON.

Que je ne trouble point votre conversation ,

Mesdames , je ne prétens point vous déranger en aucune maniere.

Mlle MOUSSET.

Non , s'il vous plaît , que les querelles finissent ; elles sont rivales , c'est ce qui les brouille , mais on les trahit l'une & l'autre ; il faut que la ressemblance de leur destinée les réconcilie.

MAROTTE.

Monsieur Farfadel me tromperoit aussi ?

Mlle MOUSSET.

Il en trompe bien d'autres.

MAROTTE.

Ah ! le vieux coquin ?

LE BRETON.

Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur Farfadel ?

Mlle MOUSSET.

C'est nôtre animal amphibie.

LE BRETON.

Je viens de le rencontrer en venant ici ? il se promène dans l'autre allée avec Angelique , mon maître les suit pas à pas , & ne les perd pas de vûe.



SCENE XXIII.

LE CHEVALIER , URBINE ,
Mlle MOUSSET , LE BRETON ,
Mlle DE KERMONIN , MA-
ROTTTE , LORANGE.

URBINE.

JE reviens vous trouver , Madame , vous me paroissez une personne tant gracieuse.

LE CHEVALIER.

Nous voilà retournés de chez la Comtesse.

à Lorange.

Ton valet, Mademoiselle Mouffet. Salut, Monsieur
au Breton.

Monsieur l'Armenien. Dieu te gard, Breton, où est
à Marotte. *à Mlle de Kermonin*

ton maître ? Bon jour, la belle enfant. Votre très-humble serviteur, ma Reine. En gros & en détail, je baise les mains à la compagnie.

Mlle MOUSSET.

La compagnie est bien votre servante, Monsieur.

LE CHEVALIER.

La voilà bonne, qui la ressemble ? est-ce l'estime, l'amitié, l'intérêt, le plaisir, les affaires, la conversation, ou le hazard seul qui s'en mêle ? hé donc ?

LORANGE.

Oh ! parbleu le hazard y a plus de part que le reste : & voilà Mademoiselle Nicole, qui est la sœur de Monsieur le Breton, par exemple.

LE CHEVALIER.

Comment la sœur ?

LE BRETON.

Oùi, Monsieur, je l'ai rencontrée par hazard ? elle a fait fortune par aventure, il se trouve par accident que ces deux Princeses ont le même adorateur de leurs charmes. Ce galant homme par cas fortuit est d'autre part rival de mon maître, nous voudrions bien le berner de dessein formé ; & comme le hazard vous conduit ici, vous serez, si vous voulez, de la partie.

LE CHEVALIER.

Sandis très plus que volontiers, nous en prendrons le plaisir. Quel est l'objet du bernement ?

LORANGE.

Un vieux Seigneur du quartier saint Roch,

qu'on appelle Monsieur Farfadel dans le monde.

LE CHEVALIER.

Vôtre Farfadel , ma sœur!

URBINE.

Le sélérat ! il est sans distinction comme sans bonne foi.

Mlle MOUSSET.

Ce ne sont pas encore-là toutes vos rivales , j'en connois bien d'autres.

LE CHEVALIER.

Oh cadedis , vous la danserez tout du long , Monsieur de la Farfadeliere.

LE BRETON.

Vous connoissez ce Gentil-homme-là , Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Et ma sœur Urbine aussi , par tous les diables. Donnez les mains , Mesdames , augmentation de rivalitez , surcroît de consolation ou de colère ; quoi vous en soupirez ? allons ferme , point de foiblesse , force d'esprit , résolution , vos causes sont pareilles , en attendant qu'on le pende en pleine Grève , il faut le berner en pleine Foire.

URBINE.

Il ne sera rien que je ne fasse pour être vengée de ce miserable.

Mlle DE KERMONIN.

Et pour moi je l'étranglerai bien toute seule , il n'y a qu'à me laisser faire.

LE CHEVALIER.

La sœur Nicole est vive , Monsieur le Breton. Et la petite personne qu'en pense t-elle ?

MAROTTE.

Ma tante n'aura plus de pension , elie sera bien fâchée ; mais il n'importe.

Mlle MOUSSET.

De quelle maniere nous y prendrons-nous ?

LORANGE

LORANGE.

Veut-on me donner la conduite de l'affaire ?

LE CHEVALIER.

Monfieur l'Arménien paroît-entendu. Déférez à
fes confeils, Mesdames.

Mlle DE KERMONIN.

Je m'y foudrets entierement , qu'il parle.

URBINE.

Je lui donne la carte blanche , qu'il faffe,

MAROTTE.

Il n'a qu'à dire , je ferai ce qu'il voudra.

LORANGE.

Je réglerai vos rôles , ne vous mettez pas en
peine , vous nous aiderez d'un petit opéra de votre
façon , Monfieur le Breton.

LE BRETON.

Tout eft difpofé pour cela , Monfieur l'Armé-
nien.

LORANGE.

Cela fera le mieux du monde , & j'y joindrai
moi de mon côté une efpece de cercle de mon ima-
gination. . . ouï . . . juftement. . . Il n'eft rien tel
que de mêler les divertiffemens de la Foire.

LE BRETON.

Affurément. Je vais achever de préparer le
mien. Quand vous ferez prêt vous , vous aurez
foin . . .

LORANGE.

J'aurai bien-tôt fait , dépêchez. Vous ne demeu-
rez pas foin d'ici , Mademoifelle Nicole :

Mlle DE KERMONIN.

A vingt pas , dans la ruë de Tournon.

LORANGE.

Dans la ruë de Tournon ? voilà qui eft à mer-
veilles. Allons chez vous nous concerter feule-
ment.

URBINE.

Mais il feroit befoin. . .

Allons, vous dis-je, & me laissez faire, je ne gênerai rien, sur ma parole.

Mlle MOUSSET.

Vous êtes en bonne main, laissez-vous conduire.



SCENE XXIV.

LE CHEVALIER, Mlle MOUSSET.

LE CHEVALIER.

Allez & revenez, je vous attens, Mesdames. Cet Armenien me semble allerte & de bon esprit, il devoit être de chez nous.

Mlle MOUSSET.

Où l'esprit & le sçavoir faire, sont l'appanage des Gascons, vous avez raison.

LE CHEVALIER.

N'est-il pas vrai? Oh ça, ma chere enfant, pendant que l'Armenien va concerter avec ces Dames pour leurs affaires, concertons-nous un peu pour la nôtre. Elle est lente à venir cette Dame que nous attendons, & l'amour ne la point pas assez, à ce qu'il me semble.

Mlle MOUSSET.

Elle ne sçauroit tarder beaucoup encore.

LE CHEVALIER.

Je me suis sous main informé d'elle, & je n'ai rien appris qui me flâte. Elle est riche, d'accord: mais très peu donnante, mauvaise qualité, ma chere, & que nous n'aimons pas nous autres. Vive la libéralité, tandis c'est la folie de la Nation.

Mlle MOUSSET.

Il faut se voir & convenir de ses faits avant toutes choses.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas fort époufeur moi de mon naturel ; & sur le pied que font aujourd'hui la plupart des femmes , la qualité de mari me semble la moins honorante de toutes ; Ecuier , Genti-homme , Intendant , Oeconome , le bon uni de la maison , avec de bons apointemens & quelques gratifications , cela vaut mieux. Faisons en sorte que je lui sois sur ce pied-là , Mademoiselle Mousset.

Mlle MOUSSET.

Vous vous expliquerez ensemble : elle vous aime , & la précaution qu'elle prend de marier sa fille , fait assez voir qu'elle a dessein . . .

LE CHEVALIER.

Elle marie sa fille Angélique :

Mlle MOUSSET.

Et à Monsieur Farfadel même , c'est elle dont vôtre ami Clirandre est amoureux.

LE CHEVALIER.

A Monsieur Farfadel ! quoi Farfadel ici , Farfadel là , Farfadel par tout : quel diable d'homme ! il époufera tout Paris , si la Police ne s'en mêle.

Mlle MOUSSET.

Voici la Dame.





S C E N E X X V.

Me BARDOUX, LE CHEVALIER,
Mlle MOUSSET.

Me BARDOUX.

Bon jour, Mademoiselle Mouffet.

Mlle MOUSSET.

Votre servante, Madame.

Me BARDOUX.

Je vous ai fait attendre, Monsieur le Chevalier : mais j'ai mes heures marquées, & je me suis fait une règle de vie, que la raison & la bienséance ne me permettent pas de déranger.

LE CHEVALIER.

Je me donne au diable, Madame, si je sçai rien de plus louable que cette régularité dont vous faites profession. Pudeur sur le visage, sages discours sur les lèvres, politique dans la conduite, déguisement dans l'amour propre, simplicité dans la coëffure, modestie dans l'ajustement, vous êtes un modèle accompli de perfections morales, ou la peste m'étouffe.

Me BARDOUX.

Je tâche de me conserver la réputation que les premières années de mon veuvage m'ont acquise.

LE CHEVALIER.

Et vous êtes femme d'esprit, il ne faut pas perdre en un jour le fruit de dix ans de contrainte.

Me BARDOUX.

La démarche que je fais aujourd'hui pourtant de vous donner un rendez-vous à la Foire. . .

LE CHEVALIER.

Cadédis que vous l'entendez , la Foire est bien choisie , Madame , vous n'êtes pas connuë des personnes qui la fréquentent , on ne vous soupçonne point d'y venir ; & tel vous y verroit en face , qui se donneroit au diable que ce n'ést pas vous.

Mlle M O U S S E T ;

Monfieur le Chevalier a raifon , Madame , vous hafardez moins à la Foire qu'en lieu du monde.

Me B A R D O U X.

J'ai dit chez moi que j'allois viliter les prifonniers de l'Abbaïe.

Mlle M O U S S E T.

Cela est fort prudent , & fupposé même qu'on vous vit ici , ne pourriez-vous pas y être venue faire provifion de confitures pour les malades ;

LE CHEVALIER.

Femme de jugement , autre raiifource , excellent prétexte , Madame.

Me B A R D O U X.

Et avec toutes ces précautions , Monfieur le Chevalier , fi l'on me voit avec vous , je hafarde étrangement ma réputation.

LE CHEVALIER.

Comment vôtre réputation ! hé donc , est-ce que dans le tems où nous fommes un joli homme deshonore les femmes , quelques régulières qu'elles paroiffent ? presque toutes font des coquettes , on en convient on leur pardonne comme défaut de temperament , & ce n'est que leur bon ou leur mauvais choix qui fait qu'on les méprife ou qu'on les estime.

Me B A R D O U X.

Qu'il a d'efprit , Mademoifelle Mouffet , qu'il a d'efprit , & qu'il s'énonce bien ! ah ! le joli homme !

Mlle MOUSSET.

Il n'y a point de régularité qui puisse tenir la contre, n'est-il pas vrai?

LE CHEVALIER.

Or sus venons au fait, & ne barguignons point, Madame, vous avez du goût pour moi, l'on me l'a dit.

Me BARDOUX.

La vertu la plus austere, Monsieur le Chevalier, n'est point à l'épreuve de certains mérites triomphans, & je veux bien vous avouer que le vôtre a fait sur mon cœur. . .

LE CHEVALIER.

Oùi; j'en ai, j'en conviens, passons. . .

Mlle MOUSSET.

Voilà un Gentilhomme qui se connoît, Madame.

Me BARDOUX.

Et trop peut-être.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc du goût pour moi, Madame, & j'en ai pour vous, Dieu me damne, tout ce qu'on en sçauroit avoir; mais sur quel pied nous aimons-nous? épouserons-nous, ou non? décidez, vous n'avez qu'à parler.

Me BARDOUX.

Je ne crois pas, Monsieur, que vous pensiez que je puisse avoir d'autres vûes que celles. . .

LE CHEVALIER.

Je m'explique, Madame, entendons-nous de grace. Pour épouser il faut connoître, & nous ne nous connoissons pas encore. En attendant le contrat de mariage, ne peut-on pas faire un bail de cœur à certaines clauses?

Me BARDOUX.

Une personne comme moi ne devoit pas être exposée à entendre des discours si peu respectueux. . .

Peu respectueux ! vous vous cabrez , vous prenez mal la chose , vertueuse , & régulière comme vous êtes ; je veux donner le tems à votre pudeur de se résoudre à convoler en secondes nocces , & par excès de régularité vous voulez précipiter les événemens. Hé ! bien soit , parlons de mariage , & supprimons le bail de cœur ; c'est une espece de contrat qui est pourtant bien à la mode.

Me BARDOUX :

Si vous avez pour moi les sentimens que je souhaite , vous pouvez compter , Monsieur. . .



SCENE XXVI.

CLITANDRE , LE CHEVALIER ,
Me BARDOUX , Mlle MOUSSET.

CLITANDRE.

AH ! ma chere Mademoiselle Mouffet , je me meurs d'amour , de rage , & de jalousie. Un indigne rival. . .

LE CHEVALIER.

Serviteur à l'agonisant ; je veux te ressusciter , mon ami

CLITANDRE.

Ah ! mon pauvre Chevalier , tu auras bien de la peine.

LE CHEVALIER.

Regarde cette Dame , ce sera un antidote admirable pour toi , sur ma parole.

CLITANDRE à Mademoiselle Mouffet.

La mere d'Angélique à la Foire ! par quelle aventure. . .

Tout se terminera bien , je vais avertir nos gens.
donnez - vous patience.



S C E N E X X V I I .

CLITANDRE , LE CHEVALIER ,
Me BARDOUX.

Me BARDOUX.

Qui est ce Gentil - homme , Monsieur le Che-
valier ?

LE CHEVALIER.

C'est un de mes amis , Madame , qui voudroit
bien être votre gendre.

CLITANDRE.

Si j'osois espérer , Madame...

Me BARDOUX.

Mon gendre , Monsieur ! cela ne se peut pas.

CLITANDRE.

Ah ! juste Ciel !

LE CHEVALIER.

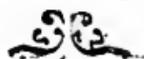
Je rendrai la chose possible.

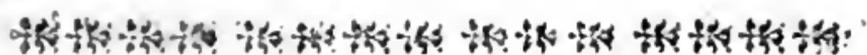
Me BARDOUX.

Jè suis engagé de parole avec un autre , & le
contrat doit être signé demain.

LE CHEVALIER.

Monsieur Farfadel , je le sçai , il ne me con-
noît pas ; mais je le connois , & je vous le ferai
connoître.





SCENE XXVIII.

CLITANDRE , LE CHEVALIER ;
 Me BARDOUX , ANGELIQUE ,
 Mr FARFADEL.

Mr FARFADEL.

Q'Joi dans les termes où nous en sommes vous pouvez vous défendre. . .

ANGELIQUE.

Non , Monsieur , ni present , ni régal , je ne recevrai rien de vous , s'il vous plaît

LE CHEVALIER.

Hé ! le voilà ce galant homme.

Me BARDOUX.

Mon gendre & ma fille sont ici ?

ANGELIQUE.

Ah juste Ciel ! ma mere.

Mr FARFADEL.

Vous nous surprenez dans une espece de tête-à-tête que vôtre aveu rend permis , Madame.

Me BARDOUX.

Je vous croiois au Palais , ma fille ; par quel hasard. . .

ANGELIQUE.

Vous deviez aller aux prisonniers , Madame , par quelle aventure. . .

Me BARDOUX.

Oùi , mais j'ai eu mes raisons pour. . .

ANGELIQUE.

Nous avons changé de sentiment l'une & l'autre , Madame , il n'y a rien de plus naturel , & vous ne devez point blâmer en moi ce que vous avez fait vous-même.

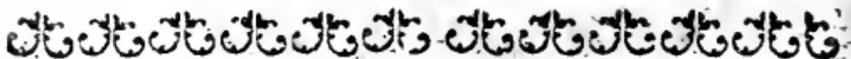
Il y a ici quelque chose que je n'entends bien.

LE CHEVALIER.

Ce Monsieur Farfadel est dangereux, Madame, je vous le garantis; couru des belles, & elles l'attraperont à la fin.

CLITANDRE.

Que deviendra tout ceci ?



S C E N E X X I X.

CLITANDRE, LE CHEVALIER,
Me BARDOUX, ANGELIQUE,
Mr FARFADEL, LORANGE,
LE BRETON.

LE BRETON *déguisé en Chanteur d'Opera.*

Messieurs, le grand Opera de la Foire S. Germain ? C'est ici, Messieurs; entrez vite, Mesdames.

CLITANDRE.

C'est Breton, c'est lui-même.

LE CHEVALIER.

Ne dites mot, & laissez faire.

LORANGE.

Voiez ici, Messieurs, le cercle nouveau des figures parlantes, aussi hautes que le naturel; voiez ici, Messieurs.

LE BRETON.

Le Triomphe de Vulcain, Messieurs, le voilà qui va commencer; entrez vite.

LE CHEVALIER.

Le Triomphe de Vulcain ! cadedis, il faut.

donner ce régal aux Dames, Monsieur Farfadel ;
le Triomphe de Vulcain , c'est un prélude pour
vôs nôces.

Mr FARFADEL.

Je ne demande pas mieux que de faire les hon-
neurs de la Foire.

LE CHEVALIER.

Vous les ferez , & très-bien même , j'en donne
parole ; allons , Mesdames.

CLITANDRE.

Où tout cela nous mènera-t-il ?

LE CHEVALIER.

Silence.

Me BARDOUX.

Je ne suis pas femme de spectacle ; mais la Foi-
re , & la compagnie. . .

LE CHEVALIER.

De la complaisance , Madame , qu'on ne nous
fasse pas attendre.

LE BRETON.

C'est moi qui chante le Prologue. Allons , Mes-
sieurs de l'Orchestre , un petit prélude.

LE BRETON *chante.*

*O que la Foire S. Germain
Grossit la Cour de Vulcain.*





SCENE DERNIERE.

CLITANDRE, ANGELIQUE,
LE CHEVALIER, Me. BARDOUX,
Mr. FARFADEL, LORANGE,
LE BRETON, Mlle MOUSSET.

Mlle MOUSSET.

HE! à quoi songez-vous donc, Monsieur du Prologue, de commencer ainsi sans avertir vos camarades.

LE BRETON.

Qu'est-ce qu'il y a pour faire tant de bruit? à qui tient-il qu'on ne continué?

Mlle MOUSSET:

Et le moi en Mademoiselle Madelon est enfermée dans sa loge avec ce Tresorier de la Djuane, la servante a emporté la chef; je m'en vais chercher un Serrurier pour leur faire ouvrir.

LE BRETON.

Maugrébleu de ces Tresoriers, ils font toujours faire quelque impertinence à nos filles d'Opera. Nous vous demandons bien pardon, Messieurs...

LORANGE.

Si ces Messieurs veulent en attendant, pour ne point perdre de tems, on montrera e Cercle.

Mr FARFADEL.

Le Cercle? oiii, voions ce Cercle, c'est ma folie à moi que les Cercles.

Vous serez surpris de celui-ci , je vous en réponds.

On ouvre la boutique du fonds du Théâtre, & l'on voit en perspective le portrait de Monsieur Farfadel, environné d'Urbine, de Mademoiselle de Kermonin, de Marotte, & d'autres figures.

Mr FARFADEL.

Comment, c'est moi, je pense!

ANGELIQUE.

La figure de Monsieur Farfadel!

LE CHEVALIER.

Oùï par la-fandis, c'est lui-même.

Me BARDOUX.

Que veut dire ceci?

LE CHEVALIER.

Vous avez un gendre de distinction, Madame; il brille à la Foire.

Mr FARFADEL.

Monsieur le montreur de Cerele, je vous apprendrai.

L O R A N G E.

Je ne suis que le garçon, Monsieur, c'est une petite Bretonne qui est l'entrepreneuse.

Mr FARFADEL.

Une petite Bretonne?

L O R A N G E.

Oùï, Mademoiselle de Kermonin, vous connoissez cela.

Mr FARFADEL.

On se moque de moi, je pense; écoutez, je prendrai mon sérieux.

Mlle DE KERMONIN.

Tu croiois donc me jouer impunément, vieux singe?

Mr FARFADEL.

Quel contre-tems!

230 LA FOIRE
URBINE.

Tu ne t'échapperas pas de moi , scelerat.

Mr FARFADEL.

Encore ? ah je suis perdu !

MAROTTE.

Oh ! je te dévisagerai moi , je suis aussi méchante
que les autres.

Mr FARFADEL.

A l'aide ! elles ont le diable au corps , il en pleut ,
je pense.

LORANGE.

Ce sont des figures parlantes que celles-là.

Mlle MOUSSET.

Et agissantes même. Voilà un beau Cercle.

Me BARDOUX.

Cela passe la raillerie , Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point raillerie , ce sont réalitez , Ma-
dame.

Me BARDOUX.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Allons , chantez , Monsieur de Farsadel , vous
êtes pris , chantez ; vous dis-je , où je vous fais
mener au Châtelet par cette escoüade de femmes.

Me BARDOUX.

Expliquez-moi donc ce mystere ?

LE CHEVALIER.

Voilà ma sœur Urbine , Madame , à qui ce fa-
quin a fait une promesse de mariage.

Mr. FARFADEL.

Hé je suis tout prêt à l'épouser , tirez-moi d'af-
faires.

LE CHEVALIER.

Je te prens sous ma protection ; voilà qui est
fini.

Mlle DE KERMONIN , & MAROTTE.

Comment , Monsieur ?

S. GERMAIN. 231

LE CHEVALIER.

Point de bruit, Nicole; doucement, Grifette, il nous revient un petit Opera qu'il ne faut pas perdre; mais reglons auparavant nos petites affaires. Donnez votre sœur Nicole à l'Armenien, Breton; Clitandre aura soin de leur fortune. Vous épouserez la Grifette vous, le beaufrere Farfadel continuera la pension de la tante, & il vous fera sous-Fermier au premier jour.

LE BRETON.

Oùi, mais sans conséquence au moins.

Mr. FARFADEL.

Ils s'entendoient tous comme larrons en Foire.

LE CHEVALIER.

De vous à moi, nous sommes à peu près d'accord, Madame; donnez Angelique à mon ami, vous m'en trouverez plus traitable.

Mlle MOUSSET.

Et moi qui ne me marie point, je dresserai les articles.

Me BARDOUX.

Et moi, Monsieur le Chevalier, je ferai tout ce que vous me conseillerez de faire.

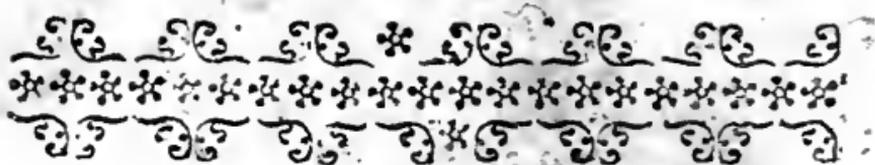
CLITANDRE.

Ah! Madame.

LE CHEVALIER.

Hé trêve de remerciemens. Chose ennuyeuse, la Foire S. Germain est aujourd'hui pour nous la Foire aux mariages. Voions le petit Opera, & nous irons tous souper ensemble.





DIVERTEMENT.

LE BRETON chante.

O Que la Foire saint Germain
Grossit la Cour de Vulcain !
L'Amour y met en étalage
Ce que son art a de plus fin.
Les presens y sont en usage ;
Et telle femme y vient fort sage,
Qui l'est bien moins le lendemain.

O ! que la Foire saint Germain, &c.

Tous les Acteurs & Actrices répètent en chantant les deux derniers Vers, après quoi huit petites figures du Cercle dansent un Passe-pied : quand il est fini, l'Acteur qui montre le Cercle chante la chanson suivante.

Amans sans délicatesse,
Qui changez soir & matin,
Venez prendre des maîtresses
A la Foire S. Germain.
Mille beautés peu rigresses
Font ici commerce de tendresse.
En amour
Les marchez n'y durent qu'un jour.

Les mêmes figures du Cercle qui ont dansé le Passé-pied, dansent une-espece de Bourrée, qui est suivie de cette chanson.

*Chaque saison a sa Divinité.
L'Hyver est soumis à Borée,
Au Printemps Flore est adorée,
Cérés domine sur l'Esté,
Et Bacchus en Automne est le Dieu respecté.
Dans l'empire de l'hyménées
Vulcain regne toute l'année.*

LE BRETON chante..

*Le soir aux chandelles.
Tout brille en ces lieux.
Souvent les moins belles
Y charment les yeux.
Un cœur prompt à se rendre
Peut s'y laisser prendre :
Mais si-tôt qu'il est jour,
Adieu le charme & l'amour.*

Deux des petites figures du Cercle dansent une Gigue, le Breton & l'Acteur qui montre le Cercle chantent ensemble.

*Vive l'amour, vive la bonne chere,
Est il rien qui soit plus doux ?
Bannissons tous
Ces vieux hiboux,
Ces loups garoux,
Ils sont jaloux
De nous voir faire
Ce qu'ils faisoient avant nous.
Avec Bacchus & l'Amour & sa mere,
Il est un temps pour être foux.
Vive l'amour, &c.,*

ENTRÉE D'UN GILLE.

LE BRETON chante les couplets suivans,
que tous les Acteurs répètent.

L'Amour est un Dieu commode
Qui s'est fait ici Marchand Forain,
La marchandise à la mode
Se prend dans son magasin;
Et si l'on ne s'en accomode,
On peut la changer le lendemain.

Quand l'Amour donne en partage
Des attraits, des graces à foison,
On en fait un doux usage
Par plaisir & par raison:
Mais qui vend au Printemps de l'âge,
Achete dans l'arrière-saison.

Que l'emplette est bonne & belle
D'une aimable fille de quinze ans,
Mais si l'on la veut fidelle,
Il faut la chercher long-tems.
Marchandise de ce modèle
Ne se trouve pas chez nos Marchands:

Boutique la mieux garnie,
N'est pas celle où vont le plus de gens.
Pour attirer compagnie,
Il faut de certains talens.
Marchande coquette & jolie
N'a jamais eu faute de chalans:

Au seul bonheur de vous plaire
Nous bornons nos vœux & nos talens:
A cette importante affaire
Nous donnons tous nos momens,
Si nous pouvions encor mieux faire,
Nous serions heureux, & vous contents.

E I N.

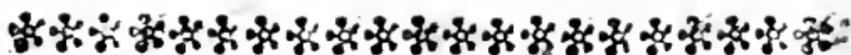
LE MOULIN

D E

JAVELLE,

COMEDIE,

Représentée pour la première fois le 7.
Juillet 1696.



ACTEURS.

Mr BERTRAND, *Maitre de Facelle.*

Me BERTRAND, *Femme de Mr Bertrand.*

MAROTTE, *Niece de Me Bertrand.*

LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

FINETTE, *Suivante de la Comtesse.*

LOLIVE, *Valet du Chevalier.*

Mr SIMONNEAU, *Procureur.*

Me SIMONNEAU.

Mr DU ROLLET, *Procureur.*

Me DU ROLLET.

Mr GRIMAUDIN, *Ami de Me du Rollet.*

DORANTE, *Ami de Me Simonneau.*

NICOLAS, *Garçon de Cabaret.*

JASMIN, *Laquais de la Comtesse.*

LA FLEUR, *Laquais de Mr Grimaudin.*

UN COCHER *yvre.*

La Scene est au Moulin de Facelle.



LE MOULIN

D E

JAVELLE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, FINETTE,
JASMIN.

LA COMTESSE.

E', Jasmin, laquais, petit laquais?

JASMIN.

Plait-il, Madame?

LA COMTESSE.

*Que ce cocher se range à cent pas de la maison ; là, sur le bord de l'eau, & qu'il nous attende.



SCENE II.

LA COMTESSE, LE COCHER,
FINETTE.

LE COCHER *yvre.*

Q'U'est-ce à dire que je vous attends ? Je me donne au diable si je vous attends, à moins que je ne sois payé, je vous en avertis.

FINETTE.

Et si on lui donne de l'argent, il s'en ira, Madame.

LE COCHER.

C'a se pourra bien. Quand je serai payé je n'aurai que faire ici.

LA COMTESSE.

Et comment veux-tu qu'on s'en retourne ?

LE COCHER.

Bon, qu'on s'en retourne ! est-ce que ça vous embarrasse : vous êtes jolte, je vous amène au Moulin de Javelle, vous y trouverez fortune, ne vous mettez pas en peine.

FINETTE.

Ah quel discours, Madame ! quel insolent !

LA COMTESSE.

C'est un maraut à qui il faut donner les écrivies.

LE COCHER.

Où ! les écrivies ? Oh ! écoutez donc, point tant de fierté, je vous ai prises dans la rue de Seine, je vous deshonorai, prenez y garde.

FINETTE.

Par ma foi, Madame, cela n'est point joli, un coquin de fiacre parler de la sorte.

DE JAVELLE. 239
LE COCHER.

Fiacre ? oh ! fiacre vous-même ; point tant de bruit , vous dis-je , & de l'argent : autrement...

LA COMTESSE.

Ecoute , nous voici près de la maison ; si j'appelle quelqu'un , tu seras rossé.

LE COCHER.

Oh pafsanbleu apellez , nous sommes faits à cela ; je serai rossé : mais je serai païé , ou je ferai beau bruit : Je n'ai pas la langue morte , non , quoique je l'aie un peu embrassée.

FINETTE.

Je m'en vais renvoyer ce gueux-là , Madame , il faut le paier : mais je le reconnoîtrai , sur ma parole.

LE COCHER.

Bon , tant mieux , je vous reconnoîtrai aussi moi , vous autres , & nous autres nous ne sçaurions nous passer les uns des autres.

LA COMTESSE.

Quand ces misérables-là ont affaire à des femmes...

LE COCHER.

Nous connoissons un peu nôtre monde , n'est-il pas vrai ?

FINETTE.

Tiens , voilà un écu : mais je t'assure...

LE COCHER.

Ah ! ma Princesse , vous ne voudriez pas ; une personne de qualité comme vous , un écu ! fy donc.

LA COMTESSE.

Si tu veux nous attendre , & nous remener , on t'en donnera encore autant.

LE COCHER.

Oh ! vrai comme voilà le jour qui nous éclaire , ma Reine , cela ne se peut pas ; j'ai une fiacree de Bourgeois de village à voiturer , un

Jendemain de nôces : est-ce que vous voudriez que je perdisse cela ? si vous couchez ici encore...

FINETTE.

Coucher ici, Madame ? coucher ici !

LA COMTESSE.

Pour qui ce marouffe là nous prend-il donc ?

LE COCHER.

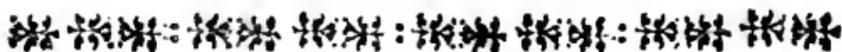
Je vous demande pardon , je sçai bien qu'il n'y a point de lits au Moulin de Javelle , on n'y loge pas ; mais cela n'empêche point qu'on n'y couche.

FINETTE.

Que veut-il donc dire ?

LE COCHER.

Oh ! par la morbleu , je sçai bien ce que je dis , je suis grec là-dessus : Oh ça , il n'y a donc rien pour boire à vôtre santé je n'en suis mordié pas moins vôtre serviteur , & je vous souhaite toutes sortes de prosperitez : Jusqu'au revoir , mes adorables.



SCENE III.

LA COMTESSE , FINETTE.

FINETTE.

Voilà une jolie partie de plaisir ! venir ainsi vous & moi , tête à tête , au Moulin de Javelle dans un mauvais fiacre ! par ma foi , Madame il faut être aussi bonne que je le suis , pour vous passer toutes vos folies.

LA COMTESSE.

J'ai toujours eu tant de complaisance pour les tiennes.

FINETTE.

Moi, Madame, je n'ai encore eu que des folies de bon sens, j'ai aimé quelquefois : mais de jolis gens, des gens de mérite, & graces au Ciel aucun magot ne m'a jamais fait courir les rues.

LA COMTESSE.

Je suis donc de bien mauvais goût, à ton compte ?

FINETTE.

Oh ! pour cela oïi, Madame. Monsieur Georges Ganivet ! le plus bourgeois, & le plus ridicule de tous les habitans de la bonne ville de Paris, sans contredire.

LA COMTESSE.

Hé bien d'accord, c'est un Bourgeois : mais il a de quoi vivre en homme de qualité ; il est fort riche, & je n'ai point de bien ; il est très-ridicule, j'en conviens : mais enfin...

FINETTE.

Mais, mais, vous l'aimez tel qu'il est, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE.

Je l'aime moi, moi je l'aime ? Au contraire je veux l'épouser ; il est trop fat pour un amant, je prétens en faire un mari. Que trouve-tu-là d'incompatible ?

FINETTE.

Rien du tout vraiment, au contraire, & sur ce pied-là vous pourriez bien avoir moins de tort que je ne pense. Mais le Chevalier que deviendra-il-? vous l'aimiez, il vous aime aussi.

LA COMTESSE.

Point Finette, nous avons crû d'abord que nous nous aimions : mais nous ne voulions que nous tromper tous deux, je t'assure.

FINETTE.

Quoi ! Madame...

Oùi , te dis-je , nous en sommes venus aux éclairciffemens , nous ne nous estimons presque pas même.

FINETTE.

Et vous êtes de si bonne intelligence ? Sçait-il les vûes que vous avez pour Monsieur Ganivet ?

LA COMTESSE.

S'il les sçait , il a besoin d'argent pour faire sa campagne , j'ai besoin de mari moi pour passer l'Été , Monsieur Ganivet fera nôtre affaire à l'un & à l'autre.

FINETTE.

Cela fera bien commode.

LA COMTESSE.

Il me donne ce soir à souper ici , le Chevalier s'y trouvera , & nous prendrons ensemble des mesures.

FINETTE.

Voici la maîtresse de la maison.

LA COMTESSE.

Hé , bon jour , ma bonne Madame Bertrand.



SCENE IV.

Me BERTRAND , LA COMTESSE ,
FINETTE.

Me BERTRAND.

Mesdames , vôtre très-humble servante. Hé c'est un petit miracle de vous voir. Vous nous avez bien abandonnez , d'où vient donc cela ?

LA COMTESSE.

Tout le monde est à l'armée , ma chere en-

fant ; les parties de plaisir sont supprimées, ce ne sont presque plus que des parties d'ennui que celles qu'on fait à présent.

Me BERTRAND.

Est-ce que vous vous êtes mise dans l'Epée ? je vous ai vûë si fort dans la Robe.

FINETTE.

Bon dans l'Epée ! nous sommes baissées d'un cran , Madame Bertrand , nous donnons dans le bas Bourgeois. A l'heure qu'il est , on se prend où l'on peut , en Eté c'est une saison morte.

LA COMTESSE.

Tais-toi donc , folle.

Me BERTRAND.

Hé ! allez , allez , Madame , nous sçavons cela mieux que personne , & je ne sçai combien de Dames qui sont ici tout l'hyver avec des Ducs & des Marquis , n'y viennent presque l'Eté qu'avec des Procureurs & des petits-Maîtres du quartier S. Honoré : encore ne sont-ce pas les plus mal partagées.

LA COMTESSE.

As-tu aujourd'hui beaucoup de ces compagnies-là chez toi , Madame Bertrand ?

Me BERTRAND.

Il n'y a pas encore grand monde : mais nous attendons un lendemain de nôces.

LA COMTESSE.

Un lendemain de nôces ?

Me BERTRAND.

Oùi , Madame , un Bourgeois de Vaugirad qui marie sa fille au garçon du Boulanger de Meudon , ils ont envoïé retenir nôtre grande chambre.

FINETTE.

Un lendemain de nôces au Moulin de Javelle ! cela est d'un mauvais pronostic pour les suites du mariage.

Me BERTRAND.

Vous attendez compagnie aparamment, & vous ne voulez pas entrer encore ?

LA COMTESSE.

Nous ferons un tour dans ton jardin. Si le Chevalier vient, dis-lui que nous y sommes.

Me BERTRAND.

Je vous l'envoyerai si-tôt qu'il sera venu, ne vous mettez pas en peine.

LA COMTESSE.

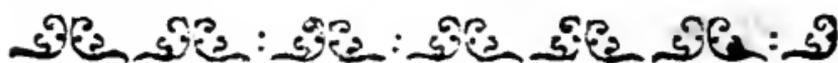
Allons, viens, Finette.

FINETTE

Allons, Madame.

Me BERTRAND *seule.*

L'aimable Dame que voila ! Ce que c'est que d'avoir de l'esprit & du bonheur ! ce n'est que la fille d'une blanchisseuse de la Grenouillere, & cependant la voila Comtesse. Oh ! il n'y a que Paris où on fasse de ces fortunes-là. Hola, hé, Nicolas ?



SCENE V.

Me BERTRAND, NICOLAS.

NICOLAS.

Qu'est-ce qu'il y a, Maîtresse ?

Me BERTRAND.

As-tu porté du vin & de la glace à ces deux Messieurs qui ont demandé une matelotte & des écrevilles ?

NICOLAS.

Où, maîtresse.

Me BERTRAND.

Voila qui est bien, fais-moi venir Marotte.

NICOLAS.

C'à maîtresse. Hé, Marotte, Marotte?

Me BERTRAND.

Le gros butor! Est-ce que je n'appellerois pas aussi-bien que toi, si je voulois apeller?

NICOLAS.

Pargué vous n'appelleriez pas mieux du moins, car la vela venue.



SCENE VI.

Me BERTRAND, MAROTTE.

MAROTTE.

E St-ce que vous me voulez quelque chose, ma tante?

Me BERTRAND.

Oüi. Tenez, allez dire à la grosse Thomasse qu'elle vous donne un demi cent d'écrevisses.

MAROTTE.

Oüi, ma tante.

Me BERTRAND.

Choisissez les plus petites au moins.

MAROTTE.

J'entens & bien, c'est pour quelque Bourgeois, pour quelque Procureur, n'est-ce pas?

Me BERTRAND.

Oüi. Ecoutez, petite fille, c'est Monsieur Simonneau qui est là-haut, au moins.

MAROTTE.

Le mari de cette belle Madame qui m'a fait tant de caresses?

Me BERTRAND.

Justement. S'il vous questionnoit tantôt par hazard, ne vous avisez pas d'aller dire que sa

femme soupa hier ici avec ce jeune Conseiller ,
& ce vieux Musicien.

M A R O T T E.

Oh ! que je ne suis pas si mal aprise ! Pour-
quoi me dites-vous cela ? est-ce que vous me
prenez pour une jaseuse ?

Me B E R T R A N D.

Non , mais...

M A R O T T E.

Et quand vous me menez à Paris avec vous cher-
cher de la provision , & que nous déjeunons avec
ce grand Clerc , ou avec ce gros Suisse , est-ce que
j'en dis quelque chose à mon oncle ?

Me B E R T R A N D.

Je ne me plains pas de cela , tu es bonne fille.

M A R O T T E.

Si on ne sçavoit un peu se taire dans une maison
comme celle-ci , ce seroit belle pitié ; nous met-
trions toute la Ville en désordre.

Me B E R T R A N D.

Qui , il est de conséquence de ne pas parler.

M A R O T T E.

Oh ! toute petite que je suis , je vois bien cela :
Tenez : ma tante , tous ces Messieurs qui viennent
ici avec des femmes , ne voudroient pas que leurs
femmes y vinssent avec ses Messieurs , non.

Me B E R T R A N D.

Cela est vrai.

M A R O T T E.

Oh ! que ce vieux Médecin étoit fâché l'autre
jour , quand il trouva là-haut sa femme qui
mangeoit une matelotte avec ce garçon Apoti-
quaire.

Me B E R T R A N D.

Et cependant il étoit avec une petite Lingere
du Palais lui.

M A R O T T E.

Je n'ai jamais tant oui jurer pour un Médecin ,

Il a bien dit qu'il se vangeroit ; & le garçon Apocriquaire ne sera jamais maître.



SCENE VII.

Me BERTRAND, NICOLAS,
MAROTTE.

NICOLAS *pleurant.*

O H ! paffangué , maîtresse je m'en vais cette fois-ci.

Me BERTRAND.

Tu t'en vas ?

NICOLAS.

Où morgué je m'en irai.

MAROTTE.

A qui en a-t-il donc ?

Me BERTRAND.

Va vite où je t'envoie , Marotte , & reviens de même.



SCENE VIII.

Me BERTRAND, NICOLAS,

NICOLAS.

J'annonce.

Me BERTRAND.

Mais parle donc , garçon , quelle mouche te pique ? es-tu devenu fou ?

NICOLAS.

Jarnigué , vela encore ces Madames qui

m'avont fait dernièrement tant de niches.

Me B E R T R A N D.

Quelles Madames ?

N I C O L A S

Eh ! ces Madames de qualité qui fefont comme si elles n'en étiant pas. Alles se promènont le long du bord de l'eau , & alles viendront ici , je gage.

Me B E R T R A N D.

Hé ! bien , laisse-les-venir : qu'est-ce que ça te fait ?

N I C O L A S.

Hé ! ventregué , maîtresse , alles me voulont débaucher. Vous ne sçavez pas stila peut-être.

Me B E R T R A N D.

Comment te débaucher ?

N I C O L A S.

Alles me voulont mettre à mal , vous dis je : mais tâtigué , je m'enfuirai plutôt , je suis honnête garçon , & vous le sçavez bian.

Me B E R T R A N D.

Tu es un sot , va , va-t'en à la maison.

N I C O L A S.

Aga donc , comme vous me chassez à cause que vela vôtre mari : mais. . .

Me B E R T R A N D.

Ote-toi de-là , te dis-je.



S C E N E IX.

Me B E R T R A N D , B E R T R A N D.

B E R T R A N D.

P Alfanguoy , Jeanne , t'es toujourns à l'entour de ces garçons ; j'ai bian les prendre tortus,

bossus, borgnes & boiteux, ça n'y fait rien Dame, écoute donc, je ne suis pas jaloux : mais si je m'y bête, je sçai bien comme je les prendrai pour empêcher ça.

Me BERTRAND.

Plâit-il ? hem ; quoi ? qu'est-ce ? que voulez-vous dire avec vos contes ?

BERTRAND.

Oh ! ne te fâche donc pas, Jeanne, je sçai bien d'où ça vient, & c'est ce qui fait que je te le pardonne. Parce que tu vois ici des Madames qui courent après des Monseux, tu t'imagines qu'il faut faire de même ; raye ça de tes papiers. Elles sont de Paris ces Madames-là, c'est à elles à faire, & quoique je soions dans la banlieue, je prétens qu'il y ait de la différence.

Me BERTRAND.

Vous mériteriez bien. . .

BERTRAND.

Hé morgué doucement, t'es toujours en colère. C'à parlons un peu de nos petites affaires. Ce Monsieur Simonneau le Procureur est là-haut avec un autre homme de Justice.

Me BERTRAND.

Je le sçai bien, je viens de leur envoyer chercher par Marotte, des écrevisses qu'ils ont demandées.

BERTRAND.

Oùï, mais j'ai dans la pensée qu'ils ne venent pas ici pour des écrevisses, & qu'il y a quelque anguille sous roche.

Me BERTRAND.

Comment donc ?

BERTRAND.

Sa femme soupait hier ici, à Monsieur Simonneau

Me BERTRAND.

Hé bien ?

Hé bien ils parlent de mauvaise conduite , de faire enfermer quelqu'un ; j'ai opinion qu'ils la veulent mettre à saint Lazare.

Me B E R T R A N D.

Une femme à saint Lazare !

B E R T R A N D.

Oùi, m'est avis que j'ai entendu ce mot-là ; & ils m'ont bien enchargé de ne pas dire qu'ils sont ici , ils y demeureront peut-être jusqu'à demain. Si elle vient ce soir , comment ferons-je ?

Me B E R T R A N D.

Si elle vient, elle viendra, ce sont ses affaires.



SCENE X.

Me B E R T R A N D , B E R T R A N D ,
L O L I V E .

L O L I V E .

Serviteur , Monsieur Bertrand.

B E R T R A N D.

Ah ! votre valet , Monsieur de Lolive.

L O L I V E .

Je baise les mains à Madame Bertrand ; comment se porte-t-elle ?

Me B E R T R A N D.

Fort bien , si vous m'apportez de l'argent.

L O L I V E .

De l'argent , Madame Bertrand ! vous allez d'abord aux invectives. Monsieur Bertrand est plus poli que vous , &...

BERTRAND.

Moi ? point du tout. Est-ce que votre maître se moque de moi . on va dix fois chez lui pour un méchant repas de trois pistoles , on lui reporte sa tabatiere. . .

LOLIVE.

Hé ! paix , Monsieur Bertrand , vous me faites rougir.

BERTRAND.

Ecoutez , si vous ne vous payez , votre maître & vous. . .

LOLIVE.

Sans colere , Monsieur Bertrand , je ne viens ici que pour cela , & pour quelque autre petite chose.

BERTRAND.

Oh bien commençons toujours par-là , & je finirons par l'autre petite chose.

LOLIVE.

Cela est trop juste. Tenez voilà déjà les trois louis d'or de la tabatiere , & en voilà un pour mon compte ; nous reprendrons ce soir nos nipes.

BERTRAND.

Ah ! quand il vous plaira , tout est à votre service ; Monsieur de Lolive.

LOLIVE.

Cela est bien honnête ! Oh ça il me reste encore dix pistoles , dont mon maître m'a dit de faire present à Madame Bertrand , si elle veut lui rendre un petit service.

Me BERTRAND.

Où da , volontiers. Quel service ? de quoi est-il question ?

LOLIVE.

Il m'avoit commande de ne vous en pas parler devant votre mari : mais. . .

BERTRAND.

Oh ! ne craignez rien , je ne suis point babillard.

M e B E R T R A N D.

Oh ? pour ça non ; Bertrand est bon homme : dite vite.

L O L I V E.

Mon maître est amoureux , Madame Bertrand.

B E R T R A N D.

De ma femme ? oh ! écoute , Jeanne , je ne sais pas si bon que tu penses au moins.

M e B E R T R A N D.

Hon ! que vous êtes nigaut , Monsieur Bertrand !

L O L I V E.

Vous rêvez , je pense , mon maître est amoureux de votre femme.

B E R T R A N D.

Pourquoi non ; il y a bien eu de grosses Madames qui m'en ont voulu conter à moi. Oh ! dame , Jeanne & moi je sommes des biautez de caprice , & les parsonnes de qualité ont par fois des fantaisies.

L O L I V E.

Oh ! le caprice de mon maître ne va point jusques-là , ne vous inquietez point. C'est une petite bourgeoise de Vaugirard qui lui donne dans la vûë ? & si Madame Bertrand vouloit. . .

M e B E R T R A N D.

Oh ! pour cela non , nous ne nous mêlons point de ces choses-là , nous sommes gens de bien , Monsieur de Lolive.

L O L I V E.

Mais il s'agit seulement. . .

M e B E R T R A N D.

Tenez , quand des personnes sont d'accord , & que leurs amitez sont une fois commencées , on vient quelquefois chez nous mettre ces amitez-là dans leur perfection : on ne peut pas empêcher cela , on s'en doute , & on n'y prend pas garde , ce sont leurs affaires : mais pour ce qui est d'en-

ver là-dedans , nous n'en faisons rien , nous a-
vous trop l'honneur en recommandation.

B E R T R A N D.

Je sis pis qu'un satan là-dessus moi.

L O L I V E.

Quoi , vous vous feriez un scrupule de rendre
seulement un billet à une jeune fille ?

Me B E R T R A N D.

Un billet seulement , Bertrand.

B E R T R A N D.

Acoute , dix pistoles sont bonnes à gagner ;
Jeanne.

L O L I V E.

Trouveriez-vous qu'il y eut grand mal à lui di-
re que mon Maître l'attend ici ; & que comme
nous n'oserions aller à Vaugirard , par ménage-
ment pourelle , elle court moins de risque à nous
venir trouver ?

Me B E R T R A N D.

Qu'en dis-tu , Bertrand ?

B E R T R A N D.

Mais il m'est avis qu'en bonne conscience il
n'y a pas de mal à ça ; si tu ne le fais pas un au-
tre le fera : la petite fille ne viendra pas moins , &
tu n'auras pas les dix pistoles.

L O L I V E.

Monsieur Bertrand est homme de bon sens & de
bon conseil.

B E R T R A N D.

N'est-il pas vrai ?

Me B E R T R A N D.

Et qui est la petite fille ? comment se nomme-
t-elle ?

L O L I V E.

Angelique.

Me B E R T R A N D.

Angelique , dites-vous ?

Où , elle demeure à l'entrée du village , là à main gauche.

Me B E R T R A N D.

Oh ! je sçai bien où elle demeure : mais il n'y a rien à faire ; cette fille-là est devenuë femme , Monsieur de Lolive.

B E R T R A N D.

Oh palsanguenne oùi , elle fut hier mariée , & je faisons aujourd'hui son lendemain de nôces.

L O L I V E.

Quoi tout de bon ?

B E R T R A N D.

Oùi , la peste m'étouffe.

L O L I V E.

Cela fâchera mon maître.

Me B E R T R A N D.

Si vous voulez pourtant , on lui rendra toujours votre billet , tout coup vaillè.

L O L I V E.

Oh diable non , c'est un billet pour fille , il en faut un pour femme à present , je vais porter cette nouvelle à mon maître , & cela ne vous empêchera pas de danser à la nôce.

::***:***

SCENE XI.

Me B E R T R A N D , B E R T R A N D.

Me B E R T R A N D.

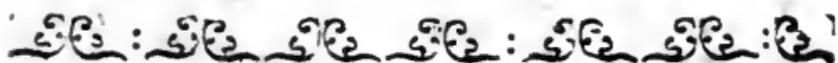
LE Mitron a bien fait de hâter son mariage , Bertrand , on lui auroit soufflé sa maîtresse.

B E R T R A N D.

Hé morgué on lui soufflera sa femme peut-être , ce sera bien pis encore.

Me B E R T R A N D.

A qui en veut ce laquais ?



SCENE XII.

Me B E R T R A N D., B E R T R A N D.,
L A F L E U R.

Me B E R T R A N D.

Demandez-vous quelque chose, mon enfant ?
L A F L E U R.C'est Monsieur Grimaudin, Madame, qui envoie
sçavoir s'il n'y a ici personne de sa connoissance, &
s'il y peut venir souper avec deux Dames de ses pa-
rentes ?

Me B E R T R A N D.

Oùï, qu'il vienne : mais qu'il se dépêche.

B E R T R A N D.

Tatigué, Jeanne, c'est une bonne pratique que
de Monsieur Grimaudin, on ne diroit pas qu'il y
touche devant le monde : mais je le voions pour-
tant bien souvent chez nous, à ce qu'il me semble.

Me B E R T R A N D.

Oh ! c'est un fort honnête homme, bien réglé,
d'une bonne conduite.

B E R T R A N D.

Et d'une grande famille, n'est-ce pas ? Morgué
toutes les jolies femmes de Paris sont ses cousines à
filà.

Me B E R T R A N D.

Paix, tais-toi, les voilà, je pense.

B E R T R A N D.

Pargué, Madame Simonneau est avec ly, elle
est itou sa cousine, je gage.



SCENE XIII.

Me BERTRAND, BERTRAND,
Mr GRIMAUDIN, DORANTE,
Mr SIMONNEAU, Me DU
ROLLET.

Me SIMONNEAU.

JE ne bouge de chez toi, Madame Bertrand, j'y soupois encore hier au soir, j'y reviens aujourd'hui, je prendrai quelque jour le parti d'y faire apporter des meubles.

Me BERTRAND.

Je ne vous conseillerois pas de vous emmener aujourd'hui. Votre mari est là-haut, je vous en avertis.

Me SIMONNEAU.

Mon mari ?

Mr GRIMAUDIN.

Que nous dis-tu là ?

BERTRAND.

Alle vous dit vrai.

Me DU ROLLET.

Le fâcheux contretemps! nous nous étions tant préposées de nous bien réjouir!

DORANTE.

Allons, Mesdames évitons l'éclat, remontons en carosse.

Me SIMONNEAU.

Mais tu te trompes, Madame Bertrand, cela n'est pas possible.

Me BERTRAND.

Cela est comme je vous le dis, je ne me trompe point.

chez vous : il y a une heure que nous avons demandé une matelotte & des écrevilles.

Me SIMONEAU.

Oui, Monsieur mon mari ! une matelotte & des écrevilles ! c'est donc ainsi que vous venez manger votre bien au cabaret ?

Mr SIMONEAU.

Ma femme au Moulin de Javelle ! qu'est-ce que cela veut dire ?

Me SIMONEAU.

Tu ne m'y attendois pas, yvrogne. Ah ! je savois bien que je t'y attraperois ; il y a long-tems que je te guette.

BERTRAND.

Il est bon sur ce ton là : morgué l'habile femme.

Mr SIMONEAU.

Ecoutez, Madame Simonneau, je ne sçai pas comment vous l'entendez ; mais pour moi sérieusement...

Me BERTRAND.

Nous n'avons pas dit que vous étiez là-haut, Monsieur, si vous n'étiez pas descendu vous-même.

Me SIMONEAU.

Il n'est pas question de cela, Madame Bertrand, je n'ai point à rendre compte.

BERTRAND.

Il y a morgué du tems qu'elle vous garde ça ; car elle vient ici trois ou quatre fois la semaine.

Me SIMONEAU.

Je suis bien malheureuse de voir ainsi dissiper le bien que mes parens...

DORANTE.

Il faut mettre ordre à vos affaires, Madame ; une bonne séparation...

Mr GRIMAUDIN.

Oui. N'avez-vous pas les voies de la Justice pour empêcher...

Mr SIMONNEAU.

Messieurs, Madame Simonneau, encore une fois je n'entens point de raillerie.

Me DUROLLET.

Allez, Monsieur, vous devriez mourir ne honte de passer ainsi votre vie dans la débauche, pendant qu'une pauvre petite femme...

Mr SIMONNEAU.

Madame, du Rollet, ce ne sont point ici vos affaires, mêlez-vous, je vous prie...

Me SIMONNEAU.

Il vous battra, Madame, il vous bartera; il est déjà yvre.

Me DUROLLET.

Où, il put le vin: que cela est horrible!

Mr SIMONNEAU.

Madame Bertrand, vous sçavez bien que

Me BERTRAND.

Ce sont des femmes, Monsieur, ne prenez pas garde à cela, laissez-les dire.

Mr SIMONNEAU.

Comment que je n'y prenne pas garde!

BERTRAND.

Où faites-ly excuse, elle est bonne personne, elle vous pardonnera pour cette fois-ci peut-être.

Mr SIMONNEAU.

Quais, mais voici qui est admirable: oh je lui ferai bien voir.....

Me SIMONNEAU.

Il me menace, Messieurs, il me menace, remarquez bien cela, je vous prie.

DORANTE & Mr GRIMAUDIN.

Où, Madame.

Mr SIMONNEAU.

Comment, carogne?

Me SIMONNEAU.

Quelle infamie! vous entendez comme il me traite?

Hé morgué , Monsieur Simonneau , vous n'y songez pas.

Mr SIMONNEAU.

C'est une coquine qui ne croioit pas me trouver ici.

Me SIMONNEAU.

Oùï , une coquine , fort bien ah ! je n'y puis plus tenir , je creve : qu'on me remene au plus vite à Paris , je veux faire mes plaintes , & vous me servirez de témoins , Messieurs , s'il vous plaît.

Mr SIMONNEAU.

Comment donc des plaintes ? Je vous le conseille ! (à Mr Grimaudin.) Au moins , Monsieur , vous voyez bien.. .

Mr GRIMAUDIN.

Vous avez tort , Monsieur , je dirai ce que j'ai vû , je ne puis m'en défendre. Mettre la main sur une femme !

Mr SIMONNEAU.

J'ai mis la main sur elle , moi ? (à Dorante.) Vous êtes honnête homme vous , Monsieur , je vous demande en grace

DORANTE.

Oh pour moi je suis vôtre serviteur : mais je déposerai aussi contre vous , Monsieur Simonneau , je vous en avertis.

Me BERTRAND.

Voilà un pauvre diable de mari en bonne main !

Me DUROLLET.

Hom , que j'en dirai de belles aussi moi , je vous en répons.





SCENE XV.

Mr SIMONNEAU, Me BERTRAND,
BERTRAND.

Mr SIMONNEAU.

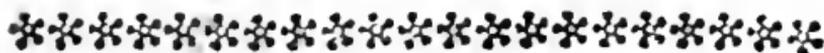
AH! Madame Bertrand, je n'en puis plus, je tombe des nuës, je n'ai pas la force de me remuer seulement. Par ma foi c'est un méchant animal qu'une femme.

Me BERTRAND.

Vous avez tort, dans le fond; pourquoi Jaquereller?

BERTRAND.

Morgué si vous aviais voulu, ça se seroit passé tout doucement.



SCENE XVI.

Mr SIMONNEAU, Mr DUROLLET,
BERTRAND, Me BERTRAND.

Mr DUROLLET.

ET à quoi vous amusez-vous donc? vous me laissez là-haut tout seul à croquer le marmot.

Mr SIMONNEAU.

Ah! mon pauvre ami, je suis au desespoir.

Mr DUROLLET.

Comment donc? qu'est-il arrivé?

Mr SIMONNEAU.

Je ne viens ici, comme vous sçavez, que pour

y attraper en quelque débauche mon coquin de neveu, qui est un vagabond, qui mange tout son fait.

Mr D U R O L L E T.

Hé bien ?

Mr S I M O N N E A U.

Et j'y trouve ma femme est partie quarrée.

Mr D U R O L L E T *riant.*

Vôtre femme en partie quarrée ? Ah ! ah ! ah ! cela est trop drôle ; & avec qui donc, s'il vous plaît ?

Mr S I M O N N E A U.

Oùi, cela est fort plaisant ? avec la vôtre, Monsieur du Rollet, avec la vôtre.

Mr D U R O L L E T.

Avec la mienne ?

Me B E R T R A N D.

Vous êtes bien-heureux vraiment de n'être pas descendu le premier, il n'y aura pas de plainte contre vous.

Mr D U R O L L E T.

Comment de plainte contre moi ? qu'est-ce que cela signifie ?

B E R T R A N D.

Vous ne comprenez pas ? elles viennent pour souper ici, elles trouvent la place prise, elles vont s'en plaindre : mais je ne pouvons pas mais de ça nous autres.

Me B E R T R A N D.

Bertrand a raison, ce n'est pas nôtre faute.

Mr D U R O L L E T.

Mais cela est fort joli vraiment ! Et qui est avec elles !

Me B E R T R A N D.

Deux Messieurs, qui les remencent à Paris.

Mr D U R O L L E T.

Il faut suivre cette affaire-là, Monsieur Simonneau.

Mr SIMONNEAU.

Vous avez raison? si cela se sçait on se moquera de nous encore. Allons, nos perruques, nos chapeaux, nos cannes.

BERTRAND.

Je m'en vais querir toutes vos affaires.



SCENE XVII.

Me BERTRAND, Mr SIMONNEAU,
Mr DU ROLLET.

Me BERTRAND.

Est-ce que vous ne voulez pas qu'on vous serve vos écrevilles & vôtre matelotte, Messieurs?

Mr SIMONNEAU.

Maugrebleu des matelottes! si j'en viens manger de ma vie...

Mr DU ROLLET.

Nous meritons bien cela, Monsieur Simonneau: des maris de bon sens ne doivent jamais aller, où ils peuvent rencontrer leurs femmes.



SCENE XVIII.

Mr SIMONNEAU, Mr DU ROLLET,
BERTRAND, Me BERTRAND.

BERTRAND.

Tenez, Messieurs, vela tout vôtre attirail. Je suis tâché que vous soiez fâchez: mais....

Mr SIMONNEAU.

Cela n'est rien. Qu'est-ce qu'il vous faut ?

BERTRAND.

Tout ce qu'il vous plaira, Messieurs. Qu'est-ce qu'il y a, Jeanne ?

Me BERTRAND.

Helas ! presque rien. Six francs de matelotte ; cent sols d'écrevisses , & quatre francs pour le reste , ce sont quinze livres.

Mr DUROLLET.

Mais votre matelotte , & vos écrevisses que l'on ne nous a pas seulement servies. . .

BERTRAND.

C'a n'y fait rien ; vous les avez commandées. Je ne sommes pas cause que vos femmes sont venues.

Mr SIMONNEAU.

Où ! , mais. . .

BERTRAND.

Tenez , point de mais avec nous , Monsieur Simonneau , ou bien je déposerai contre vous , choisissez.

Mr DUROLLET.

Eh ! donnons-leur ce qu'ils demandent , & allons-nous-en ; je suis sur des épines.

Mr SIMONNEAU.

Voilà mon demi louis d'or , donnez le vôtre.

Mr DUROLLET.

Le voilà , vous n'en aurez pas davantage.

BERTRAND.

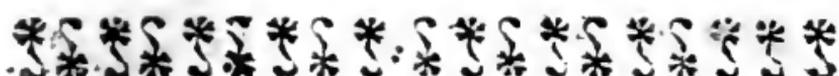
Il faut bien se contenter de ça , je ne rançons personne , une autre fois je gagnerons davantage.

Mr DUROLLET.

Hom ! si l'on me retient ici. . .

Mr BERTRAND.

Jusqu'au revoir , Messieurs , bon voyage.



S C E N E X I X.

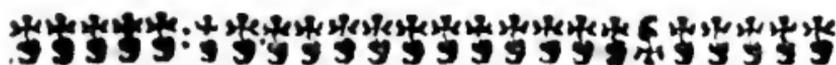
Me BERTRAND, BERTRAND.

BERTRAND.

T Atigué vèla deux bourgeois qui se sont bien divertis pour leur argent, n'est-il pas vrai, Jeanne ?

Me BERTRAND.

C'est bien employé. Est-ce à des magots comme cela, qui ont de jolies femmes, à se trouver sur leurs brisées ; ne doivent-ils pas sçavoir qu'il y a des endroits autour de Paris qui ne sont pas faits pour eux ?



S C E N E X X.

Me BERTRAND, BERTRAND,
NICOLAS.

N I C O L A S.

O H ! dame, maîtresse, venez donc à la maison parler à ces gens-là.

Me BERTRAND.

Comment, quelles gens ?

N I C O L A S.

Et les Menétriers de cette nôce qui sont venus devant ; ils juront comme tout, parce qu'ils n'ont pas encore de vin.

Me BERTRAND.

Ils sont bien pressés, qu'ils attendent leur monde.

Voirement ouï, qu'ils attendent; ils disent comme ça que par faute de boire leur musique deviendra enragée, & que ça fera tantôt enrager tout le monde. Acoutez, il se faut bailler de garde de ça, je vous en avartis, ils demandont le maître ou la maîtresse.

Me BERTRAND.

. Je m'en vais leur parler.

BERTRAND.

Eh! palfangué baille-leur du vin, Jeanne, je ferons bian paiez de tout ça, ne te boute pas en peine.

SCENE XXI

BERTRAND.

T Atigué il faut que ce soit un métier bien échauffant que celui de Menétrier, car c'est une engeance bian alterée.

SCENE XXII.

BERTRAND, Me SIMONNEAU,
Me DU ROLLET.

BERTRAND.

Comment morgué, vous revela, mes Dames! je vous croiois effarouchées pour plus de huit jours.

Me SIMONNEAU.

Je ne m'effarouche pas si aisément, & nous

ferons ce soir ici mieux qu'en lieu du monde. Monsieur mon mari ne nous soupçonnera pas d'y être si-tôt revenus. Est-il allé rejoindre sa compagnie ?

B E R T R A N D.

Oùi , Monsieur du Rollet & ly , tous deux ensemble , ils avont. . .

M E D U R O L L E T.

Mon mari est avec le tien ? ah ! je suis au desespoir.

M e S I M O N N E A U.

Comment donc ?

M e D U R O L L E T.

S'il sçait que je suis venuë ici avec Monsieur Grimaudin , je suis perduë , te dis-je.

M e S I M O N N E A U.

Bon , perduë ! es-tu folle ? & t'embarasses-tu si fort d'un mari ?

M e D U R O L L E T.

Si je m'en embarasse ? le mien est la plus méchante langue que je connoisse.

B E R T R A N D.

Oh ! morguene oùi il ne l'a pas bonne. C'est ly qui a mis le feu sous le ventre à l'autre , & ils s'en allent tous deux tout bellement vous chercher à Paris , pour vous quereller plus à leur aise.

M e S I M O N N E A U.

Et leur matelotte , & leurs écrevilles ?

B E R T R A N D

Ils n'avons pargué pas eu le tems de les manger , mais elles sont payées.

M e S I M O N N E A U.

A la bonne heure qu'on nous les serve. Voilà des maris qui font bien les choses ! venir eux-mêmes au Moulin de Javelle faire aprêter le souper de leurs femmes ! ils sont bonnes gens , cela est fort honnête.

Me DU ROLLET.

Nous allons avoir une furieuse querelle à soutenir en arrivant chez nous.

Me SIMONNEAU.

Il n'y faut arriver que demain.

Me DU ROLLET.

Que demain; tu n'y songes pas.

Me SIMONNEAU.

Les affaires criminelles s'abouissent en vieillissant; nous n'avons qu'à nous tranquiliser ici pendant que leur premier mouvement passera, plus l'aventure sera forte, & plus il craindront qu'elle éclate. Les maris sont devenus prudents depuis quelques années.

Me DU ROLLET.

Je ferai tout ce que tu voudras, je le veux bien. Au hazard d'un fâcheux avenir, profitons du tems present, puisque nous y sommes. La Fleur, va dire à ces Messieurs qu'ils viennent, les ennemis sont décampez, nous sommes maîtresses du champ de bataille.

B E R T R A N D.

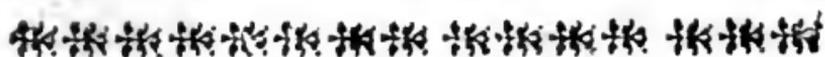
Morgué se peut-il que ce ne soit-là que des bourgeois? elles ont les manieres bian de qualité.

Me SIMONNEAU.

Mon pauvre Monsieur Bertrand, force bougies, grande chere, & de la glace, nous ne te demandons pas autre chose.

B E R T R A N D.

Vous serez contentes, entrez toujours, n'y a qu'à dire à Jeanne. Tâtigué que vela des femmes de bonne himeur, elles n'engendront point de mélancolie, ça ne gronde jamais que leurs maris, dà; ça ne fait point, la meine. Oh j'avons ça de bon, nous autres, je ne voions morgué point de rechigneuses.



SCENE XXIII.

BERTRAND, LOLIVE.

LOLIVE.

M On maître n'est point encore venu, Monsieur Bertrand :

BERTRAND.

Jè ne l'ai point vû, Monsieur de Lolive, est-ce que vous ne l'avez pas trouvé, pour lui faire écrire ce billet pour femme :

LOLIVE.

Cela ne presse pas encore. Puisqu'elle est mariée, tant-pis pour elle; nous allons avoir d'autres affaires.

BERTRAND.

Morgué c'est un grand libartin que vôtre maître, Monsieur de Lolive. Des vieilles, des jeunes, des Bourgeoises, des Marquises; il en aime de toutes les façons, & il n'en épouse pas une.

LOLIVE.

Qu'est-ce à dire il n'en épouse pas une: il n'y en a presque point qu'il n'épouse: mais comme nous autres jeunes gens nous ne faisons pas les choses dans toutes les règles, il manque toujours quelque formalité à nos mariages, & c'est ce qui fait qu'on les casse.

BERTRAND.

C'a est bien heureux! oh il est né coëffé cet homme là; il n'a point d'argent, il n'en gagne point, & il en dépense, comment fait-il? je n'y comprends rien, la peste m'étouffe.

LOLIVE.

Oh! diable je le crois bien, cela vous passe,

nous avons de grandes ressources aux parties casuelles.

B E R T R A N D.

Aux parties casuelles.

L O L I V E.

Nous jouissons de plus de vingt mille livres de rente en fonds d'esprit & de sçavoir-faire. Nous avons des droits sur tous les Provinciaux qui viennent débarquer à Paris, sur les enfans de famille qui entrent de trop bonne heure dans le monde, sur les Bourgeois qui veulent contrefaire les gens de qualité, sur les successions qui tombent en mains mineures; que diable sçai-je? nôtre domaine est d'une grande étendue, & si je n'y comprends pas les vieilles coquettes.

B E R T R A N D.

Tâtigué que vous devez être riche! Mais vela votre maître qui vous fait signe, il est peut-être tombé quelques nouveaux droits dans son domaine.

L O L I V E.

Sans adieu, Monsieur Bertrand.



SCENE XXIV.

LE CHEVALIER, LOLIVE,
BERTRAND.

LE CHEVALIER.

HE' bien, Lolive?

BERTRAND *s'en allant.*

Hom! que vela deux bonnes bêtes ensemble!

LE CHEVALIER.

Madame Bertrand s'est-elle chargée de mon

billet? l'a-t-elle rendu? le rendra-t-elle?

LOLIVÉ.

Non, Monsieur, il n'y a rien à faire, la petite fille est mariée.

LE CHEVALIER.

Elle est mariée? tu te moques, je pense.

LOLIVÉ.

Jé ne me moque point & vous allez voir ici son lendemain de nocés.

LE CHEVALIER.

Ah! je la verrai du moins, je lui parlerai, je lui ferai connoître...

LOLIVÉ

Gardez-vous bien de lui faire la moindre mine seulement, vous gâteriez toutes vos affaires.

LE CHEVALIER.

Comment donc?

LOLIVÉ.

De nouvelles mariées sont encore toutes fortes de leurs maris, réservons cela pour le quartier d'hiver, au retour de la campagne.

LE CHEVALIER.

Et comment la faire cette campagne; je n'ai pas vingt pistoles.

LOLIVÉ.

Il en faut trouver. A quoi diable vous sert votre badaut de Monsieur Ganivet, si ce n'est pour...

LE CHEVALIER.

Il a sur lui un billet de quatre cens louis d'or, payable au porteur.

LOLIVÉ.

Que diable fait-il de cela dans sa poche cet animal-là? voilà un billet inutile... je veux le mettre en œuvre moi, Monsieur; laissez-moi faire.

LE CHEVALIER.

Où! mais, Lolive...

Qu'est-ce à dire, mais ? Monsieur Georges Gagnivet est le fils d'un Procureur qui a ruiné votre famille ; le pere est mort , le fils a herité , c'est à lui à faire restitution , à ce qu'il me semble.

LE CHEVALIER.

J'en demeure d'accord : mais cependant. . .

L O L I V E.

Cependant il a encore eu depuis quinze jours la succession d'une vieille tante qui nous a quelquefois prêté de l'argent au denier un : allez , Monsieur , point de scrupule , nous avons de grandes hypoteques sur tous ces héritages-là , comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Je vois bien à peu près quel est ton dessein.

L O L I V E.

Et vous avez bien de la peine à ne pas l'approuver , je gage ?

LE CHEVALIER.

Mais de quelle maniere le faire réussir ?

L O L I V E.

De quelle maniere ? Attendez. . . Ne pourrions-nous point trouver quelque femme d'esprit , là. . .

LE CHEVALIER.

Pourquoi faire ?

L O L I V E.

Ah ! Monsieur , si feuë ma pauvre cousine n'avoit pas été penduë l'année passée. . .

LE CHEVALIER.

Que diantre avons-nous affaire de sa cousine ? que veux-tu dire ?

L O L I V E.

C'est qu'il nous faudroit une personne de mérite , voyez-vous. Hom que c'est bien dommage que ma tante & ma soeur soient encore au Châtelet.

LE CHEVALIER.

Et qu'a de commun toute ta malheureuse famille?

• LOLIVE.

J'ai tort, & vous raison; Monsieur. Vous avez ici rendez-vous avec Madame la Comtesse, elle vaut bien ces honnêtes personnes là.

LE CHEVALIER.

Oüi vraiment.

LOLIVE.

Monsieur Ganivet y doit venir aussi.

LE CHEVALIER.

Il m'en a donné parole.

LOLIVE.

Attendez-les & moi aussi, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Que prétens-tu faire?

LOLIVE.

Ne vous mettez pas en peine, la Comtesse & de l'esprit, elle entrera d'abord dans ma pensée; attendez-là, vous dis-je, nous aurons de l'argent pour faire la campagne.

LE CHEVALIER.

Mais que je sçache....

LOLIVE.

Mais, mais demeurez ici seulement, & ne vous embarrassez pas du reste.



SCENE XXV.

LE CHEVALIER *seul.*

J'E ne puis deviner quel est son projet: mais il a du monde & de l'esprit, & il sort fort bien de ce qu'il entreprend, il faut le laisser faire.

M s



SCÈNE XXVI.

LE CHEVALIER, MAROTTE.

LE CHEVALIER.

HE' bon-jour, belle Marotte, où allez-vous si vite, ma chere enfant?

MAROTTE.

Oh! ça, Monsieur, ne m'amusez point, s'il vous plaît, ma tante me gronderoit, laissez-moi lui porter ses écrevisses, & puis je reviendrai causer avec vous tant que vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Quoi belle Marotte, on vous envoie chercher des écrevisses? on vous occupe à des emplois si bas; ah! si, c'est se moquer que...

MAROTTE.

Bon qu'est-ce que cela fait, Monsieur? je ne suis qu'une petite fille à cette heure: mais cela ne sera pas toujours de même. Hom que j'ai bien envie de devenir grande!

LE CHEVALIER.

Et pourquoi? vous êtes si jolie comme cela.

MAROTTE.

Pour ne plus aller chercher des écrevisses. Vous dites vous-même que cela est si vilain.

LE CHEVALIER.

Il n'y faut point aller, toute petite que vous êtes.

MAROTTE.

Il n'y faut point aller? ah! ah! & ma tante?

LE CHEVALIER.

Vôtre tante est une bonne femme qui...

M A R O T T E.

Oùï vous la trouvez bonne femme , parce que vous n'êtes pas sa petite niece : mais moi qui la suis , je ne la trouve pas de même. Si vous l'entendiez quand elle prend son ton , & qu'elle se met à quereller..

L E C H E V A L I E R.

Comment elle vous querelle ?

M A R O T T E.

Pas si fort depuis quelque tems que je sçai de ses petites fredaines , elle a peur que je n'en parle à mon oncle.

L E C H E V A L I E R.

Oùï ; vôtre tante a de petites fredaines pardevers elle ?

M A R O T T E.

Vraiment il faut bien qu'elle en ait , vous dis-je ; car elle est devenuë bien meilleure qu'elle n'étoit depuis qu'elle se doute que je m'en doute.

L E C H E V A L I E R.

Et sur quoi vous en doutez-vous ?

M A R O T T E.

Je m'en vais vous le dire : mais n'en parlez pas au moins.

L E C H E V A L I E R.

Non , ne craignez rien.

M A R O T T E.

C'est elle qui reçoit l'argent du monde qui vient ici , & c'est mon oncle qui le ferre.

L E C H E V A L I E R.

Hé bien ?

M A R O T T E.

Hé bien elle ne donne pas tout à mon oncle : non , elle garde toujours quelque chose , & puis elle achete tantôt des gans , tantôt un chapeau , des cravattes à dentelle , une canne quelquefois , & tout cela ce n'est pas pour elle , comme vous le voiez.

Non ; pour qui donc ?

MAROTTE.

Pour un grand garçon qui demeure à Paris , qu'elle appelle son neveu , & qui ne l'est pas pourtant ; car je le sçai bien.

LE CHEVALIER.

Et comment le sçavez-vous ? ah ! que vous êtes déjà méchante , Marotte !

MAROTTE.

Il n'est pas mon cousin à moi , personne ne le connoît , c'est ma tante toute seule qui le met comme ça dans nôtre famille.

LE CHEVALIER.

Cela est admirable , Madame Bertrand qui se donne au li des parens de contrebande. A ce que je puis voir , tout le monde s'en mêle. Mais la voici , vôtre tante , je m'en vais lui dire tout ce que vous m'avez dit.

MAROTTE.

Et moi , si vous lui dites quelque chose , je conterai toutes vos friponneries à vos....là , laissez-moi faire.



SCENE XXVII.

Me BERTRAND, LE CHEVALIER,
MAROTTE.

Me BERTRAND.

Où faites-vous donc-là , petite fille ?

MAROTTE.

Rien , ma tante , c'est ce Monsieur-là qui me fait des questions , & qui me veut faire dire ce que je ne sçai pas : mais je ne suis pas cause-

se moi, vous le sçavez bien.

Me B E R T R A N D.

Allez, allez porter ces écrevisses à la cuisine; & que vôtre oncle se dépêche de les faire cuire.

M A R O T T E *au Chevalier.*

Si vous me trahissez, je vous le revaudai, (*à Madame Bertrand.*) je m'y en vais, ma tante.

SCENE XXVIII.

LE CHEVALIER, Me BERTRAND.

LE CHEVALIER.

Vous avez-là une petite niece, Madame Bertrand....

Me B E R T R A N D.

C'est une fine mouche, défiez-vous d'elle.

LE CHEVALIER.

Ne vous y fiez pas trop vous-même.

Me B E R T R A N D.

Je la connois, je sçai dequoy elle est capable. Mais, Monsieur, y- at-il long-temps que vous êtes ici?

LE CHEVALIER.

Je ne fais que d'arriver, ma chère Madame Bertrand.

Me B E R T R A N D.

Il y a une heure que Madame la Comtesse vous attend.

LE CHEVALIER.

Elle est ici?

Me B E R T R A N D.

Vraiment oui. Et tenez la voila, qui commence à s'impacienter, je pense. Vous avez apparemment quelque affaire ensemble? si je vous

suis nécessaire à quelque chose, vous n'aurez qu'à dire, vous sçavez bien que je suis toute à votre service.



SCENE XXIX.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE,
FINETTE.

FINETTE.

Cest une personne bien honnête & bien serviable, que cette Dame Bertrand.

LA COMTESSE.

Hé bien, Monsieur le Chevalier, que devenons-nous ? partirez-vous pour l'armée ? me marierai-je ? aurons-nous à ce soir votre bon ami Monsieur George Ganivet ?

LE CHEVALIER.

Oùi Madame, & ce sera le sort que nous lui ferons qui reglera votre destinée & la mienne.

FINETTE.

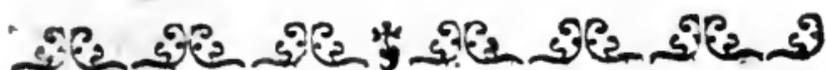
Je ne sçai pas ce que vous lui préparez : mais si jamais un nigaut comme lui me donnoit rendez-vous au Moulin de Javelle, le cadeau lui coûteroit cher, sur ma parole.

LE CHEVALIER.

Monsieur de Lolive a dans la tête une petite idée qu'il va mettre en œuvre, à ce qu'il m'a dit ; nous n'avons qu'à l'attendre, & nous verrons.

FINETTE.

Monsieur de Lolive travaille pour vous ? vous êtes en bonne main ? ce garçon-là fait de bonne besogne.



SCENE XXX.

BERTRAND, LA COMTESSE,
LE CHEVALIER, FINETTE.

B E R T R A N D.

O H! palfangüé, Monsieur le Chevalier, ve-
la un Monsieur qui vous charche, qui vient
de faire une belle culbute.

L E C H E V A L I E R.

Comment donc ?

B E R T R A N D.

Ils étoient deux, une Madame & ly, dans une
petite cariole qui ne tiant qu'un.

L A C O M T E S S E.

C'est Monsieur Ganivet, sans doute.

B E R T R A N D.

Tout justement, vela comme on l'appelle;

L E C H E V A L I E R.

Hé bien ?

B E R T R A N D.

Hé bien, ils avont varsé dans la riviere.

L A C O M T E S S E.

Dans la riviere !

F I N E T T E.

Voila le mariage & la campagne à vau-leau;
quel dommage !

B E R T R A N D.

Ils sont morgué bian heureux que les eaux sont
basses en cet endroit-là, & qu'ils ne sont tombez
que sur un tas de pierres.

L E C H E V A L I E R.

Sur un tas de pierres ! sont-ils blesséz !

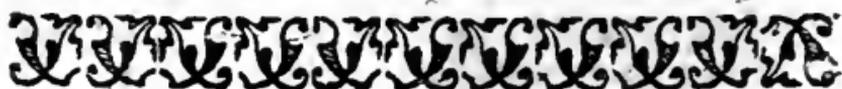
Non, ils n'avoient rien. La Madame pourtant crie de toute sa force ; elle dit qu'elle a la tête cassée : mais ça n'est pas vrai, ça ne se peut pas,

FINETTE.

Cela ne se peut pas ?

BERTRAND.

Hé morgué non ; le Monsieur n'a rien ly ; & la tête d'une femme, comme vous sçavez, est bien plus dure à casser que non pas celle d'un homme.



SCENE XXXI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
GANIVET, BERTRAND,
FINETTE.

GANIVET.

Parbleu je n'y sçaurois que faire, elle a versé, n'ai-je pas versé aussi moi ?

BERTRAND.

Palsangué, tenez, vela le tabrioleux.

GANIVET.

Si toutes les filles & les femmes qui versent faisoient autant de bruit que celle-là. . . .

NICOLAS.

Elle dit qu'elle est toute mouluë, Monsieur, & qu'elle ne sçauroit remuer.

GANIVET.

Hé bien ! qu'on la mette dans une chambre, & mon cheval dans une écurie ? je n'ai jamais vû de fille si délicate.

Mais tâtué vela un visage qui ne m'est pas inconnu.

LE CHEVALIER.

Qu'est ce qu'il y a donc ? que t'est-il arrivé ?

GANIVET.

Cette grande virago de Chanteuse , Mademoiselle Michelle , dont je me suis forttement embarrassé.

LA COMTESSE.

Vous donnez dans les beautez musciennes ; Monsieur le Baron de Ganivet.

GANIVET.

Bon ! on voit cela quelquefois par conversation seulement pour la petite débauche de table ; mais du reste...

FINETTE.

Il vous l'amenoit ce soir pour chanter quelque air à votre souper , je gage.

GANIVET.

Juttement. Je l'ai trouvée toute seule aux Thuilleries. Un petit Seigneur de robe , qui l'avoit priée ce soir à souper , lui a manqué de parole , je l'ai ramassée par grace , je l'ai mise dans ma petite chaise de deuil ; cette masque-là me l'a toute cassée , elle se plaint encore.

LE CHEVALIER.

Ces sortes de personnes-là sont si polies , & sçavent si peu vivre.. .

GANIVET.

N'est-il pas vrai ?

BERTRAND.

Morgué plus j'envisage , & plus c'est ly-même.

GANIVET.

Tenez , parce qu'en arrivant je l'ai versée sur un tas de pierres , qu'elle a peut-être la hanche meurtrie , les coudes écorchez , & quelque boisse

à la tête, & qu'en me relevant je lui'ai appuyé mon talon un peu ferme sur le visage, à ce qu'elle dit, elle m'appelle mal adroit, cheval de carosse : ô dame je l'ai plantée-là, je n'aime pas qu'on me rudoye moi.

LA COMTESSE.

Monsieur le Baron a raison.

FINETTE.

Et beaucoup de politesse, Madame.

BERTRAND.

Je me donne au diable, si ce n'est le neveu de Monsieur Simonneau notre Procureur.

GANIVET.

Oh ça, ça, si elle est malade qu'elle se couche, nous souperons bien nous autres. Que nous donnera t-on ? n'est-ce pas ici qu'on mange des matelottes ?

FINETTE.

Oùi, des matelottes, c'est le mets favori du moulin de Javelle.

GANIVET.

Je n'y étois encore jamais venu. Oh je ne suis guères débauché moi, Madame.

LA COMTESSE.

On vous fuirait si vous l'étiez.

GANIVET.

Allonc donc, Monsieur de Javelle, une bonne matelotte ; tenez voila quatre louis d'or, faites de vôtre mieux, grande chere sur tout, & que mon cheval & mes laquais ne manquent de rien.

LE CHEVALIER.

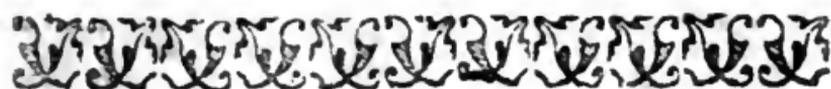
Voilà de belles manieres, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Ah ! que les gens de qualité sçavent bien faire les choses !

BERTRAND *s'en allant.*

Morgué les gens de qualité ne font pas comme ça, c'est un badaut, je ne m'y trompe guères.



SCENE XXXII.

LA COMTESSE , LE CHEVALIER ,
GANIVET.

Ganivet se promene en se donnant des airs

LE CHEVALIER.

Avez-vous jamais vû de Seigneur à la Cour
mieux fait que ce jeune Gentil-homme-là ,
Madame ?

GANIVET.

Oh pour cela , Monsieur le Chevalier , vous avez des bontez.. ..

LA COMTESSE.

Je n'en connois aucun qui ait ce air-là.

GANIVET.

Ah ! quel conte , Madame.

LE CHEVALIER.

Ne lui trouves-tu pas une phisionomie toute-à-fait agreable , Finette ?

GANIVET.

Oh taisez-vous donc , vous me faites rougir.

FINETTE.

Elle est des plus insinuanes , & des plus naturelles qui se portent.

GANIVET.

Hé fy donc , morbleu quel conte , vous dis-je.

LA COMTESSE.

Et vous ne parlez pas de son esprit qui est du plus fin , du plus vif , du plus.....

GANIVET.

Eh ! mais morbleu , Madame , quel peste de conte tel

284. LE MOULIN
FINETTE.

Quand quelques voïages à la Cour auront passé
là-dessus, Madame... La Cour fait bien les gens
de qualité.

GANIVET.

Vous m'avez promis de m'y mener, Monsieur
le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je n'ai garde d'y manquer.

GANIVET.

J'y ferai bonne figure, je suis riche d'à, Ma-
dame.

LA COMTESSE.

N'est-ce pas votre dessein d'acheter une Char-
ge, & de vous y établir ?

GANIVET.

Vraiment oui, que faire à Paris ? oh je veux
devenir Courtisan, j'épouserai quelque Courtisane,
belle & de qualité, c'est le moien de parve-
nir, n'est-ce pas ? & tenez, ma mere me l'a
tôûjours dit que je ferois fortune par les fem-
mes.

FINETTE.

Lès meres prédisent justé quelquefois.

GANIVET.

Oh! diable la mienne n'étoit pas une sottre, el-
le avoit fait fortune par les hommes elle.

LE CHEVALIER.

Oüi.

GANIVET.

Ah si mon pere l'avoit laissée faire, je serois
encore bien plus de qualité que je ne suis : mais
c'étoit un jaloux, un bizarre, un homme incom-
mode.

FINETTE.

Le ridicule ! ne vouloir pas que sa femme lui fit
des enfans de qualité.

G A N I V E T .

Il avoit cette folie-là , & ne m'a-t'il pas toujours élevée comme un je ne sçai qui moi , comme un sot.

L E C H E V A L I E R .

Est-il possible ?

G A N I V E T .

Bon , si je n'avois eu un beau naturel , je serois le plus grand benêt qu'il y eût au monde.

L A C O M T E S S E .

Cela n'est pas croiable.

G A N I V E T .

Je me donne au diable , si cela ne seroit comme je le dis : mais il avoit beau me tenir la bride haute , je prenois le mors aux dents quelquefois.

F I N E T T E .

Et vous faisiez de belles galopades , je pense.

G A N I V E T .

Oh ! je vous en répons , à Charenton , à saint Clou , à Vincennes , à Charonne , & toujours avec des femmes de qualité , & en carosse dà , & je m'enivrois à ces parties-là , je m'enivrois . Oh cela forme bien l'esprit d'un jeune homme !

L A C O M T E S S E .

Vous ne devez votre éducation qu'à vous-même . Et depuis la mort de Monsieur votre pere.....

G A N I V E T .

Ma tante & lui ont été troussés en moins de trois semaines , & j'herite de tout cela . Ne suis-je pas bienheureux ?

F I N E T T E .

Oh ! pour cela oui , vous avez été décaillé en bien peu de temps.

G A N I V E T .

Il y a encore un homme à Paris qui dit qu'il est mon oncle , parcequ'il est le frere de mon pe-

re : mais à moins que ce ne soit pour hériter, j'en reconnois point cette famille-là.

LE CHEVALIER.

Et il fait bien.

GANIVET.

J'étois hier priée d'une nôce de quelque espede de cousin comme ça ; mais je n'y ai pas voulu aller.

LA COMTESSE.

Quand on s'est une fois mis dans le grand monde...

FINETTE.

Et qu'on y est aussi avant lui sur tout.....
Vous ne sçauriez croire toutes les bonnes fortunes qu'a ce petit homme-là, Madame.

GANIVET.

Et toutes femmes de qualité, au moins ; je n'en connois point d'autres.

LA COMTESSE.

Je le crois bien. Mais ne craignez-vous point les affaires qui peuvent arriver....

GANIVET.

Bon, les affaires ! oh, Dieu merci, j'entens les affaires aussi-bien qu'un autre.



SCENE ~~XV~~XXXIII

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
GANIVET, FINETTE,
LOLIVE *en Officier.*

LOLIVE.

Que vois-je ? ah Ciel l'heureuse rencontre !
c'est toi, mon pauvre Chevalier ? & par quel hazard te trouvais-je ici ?

LE CHEVALIER.

C'est Lolive, si je ne me trompe.

LOLIVE.

Il semble que tu ayes peine à me reconnoître ?
tu ne te remets pas le Vicomte de la Jugulardiere,
ton meilleur ami ?

GANIVET.

La Jugulardiere, Madame !

LOLIVE.

Est-ce que le coup de canon que j'ai reçu
dans le visage m'auroit assez changé les traits
pour ...

LE CHEVALIER.

Non, je rappelle mes idées, je te demande
pardon si d'abord...

LOLIVE.

Nous ne nous étions point vûs depuis cette der-
niere affaire qui nous arriva, je pense...

LE CHEVALIER.

Quelle affaire ?

LOLIVE.

Hé là, quand je tuai ces deux hommes, que je
jettai ce grand laquais dans le puits, cette femme
de chambre par la fenêtrre, & le tout par méprise
encore.

GANIVET.

Monsieur le Chevalier a de vilaines connoissan-
ces.

LE CHEVALIER.

Ah ! je m'en souviens, je m'en souviens.

LOLIVE.

Tu n'es pas seul au Moulin de Javelle ? mais...
non... si fait... point du tout... pardonnez-moi...
que j'ai de joye de te trouver ici, ma chere, ma
charmante, mon incomparable Comtesse.

LA COMTESSE.

Je croiois que vous m'aviez tout-à-fait oubliée,
mon oncle.

Son oncle !

LOLIVE.

T'avoir oubliée moi ! Et voilà aussi mes anciennes amours, cette pauvre Finette ! Je suis bienheureux que ma chaise de poste ait rompu si près d'ici. Hé bon jour, coquine.

FINETTE.

Je suis bien votre servante, Monsieur le Vicomte.

LOLIVE.

Et ce jeune Gentilhomme-là, qui est si bien fait, & de si bonne mine ?

GANIVET.

Monsieur je suis votre serviteur.

LOLIVE ;

Il est de ta compagnie, Comtesse ; tu es une coquette.

LA COMTESSE.

C'est lui qui nous donne à souper ce soir, mon oncle.

LOLIVE.

A souper au Moulin de Javelle ! allons, allons, tu es amoureuse de lui, je te le pardonne. La peste voilà un joli homme !

GANIVET *au Chevalier.*

Cet oncle-là sçait assez bien son monde.

LE CHEVALIER.

C'est un homme de qualité.

LOLIVE.

Comment s'appelle-t-il ? qui est-il, Finette ?

FINETTE.

C'est Monsieur le Baron de Ganivet, vous devez connoître cela vous, Monsieur le Vicomte.

LOLIVE.

Comment Ganivet ! hé que je vous embrasse, mon cher Monsieur le Baron de Ganivet, je ne connois autres les Ganivets, ils sont de Toulouse.

GANI-

GANIVET.

Non, Monsieur, nous sommes de Paris, diantre. Oh ! je ne suis pas un Provincial moi.

LOLIVÈ.

Hé oui, vous êtes de Paris vous, cela saute aux yeux d'abord ; on ne vous le dispute point, mais originairement, votre famille...

FINETTE.

Elle est originale votre famille ?

GANIVET.

Et elle vient de bien loin. Tenez, du vivant de mon père & de ma mère il nous venoit toujours de tems en tems des cousins de campagne qui étoient bien las quand ils arrivoient.

LOLIVÈ.

Justement, ce sont les Ganivets dont je vous parle : Noblesse presque aussi bonne que la nôtre, ma nièce.

GANIVET.

C'est un fort honnête Seigneur que Monsieur le Vicomte.

LE CHEVALIER.

Et d'un grand crédit, cet homme-là peut tout à la Cour je t'en avertis.

GANIVET.

Voilà une bonne rencontre, si Madame la Comtesse pouvoit devenir amoureuse de moi.

LA COMTESSE.

Nous vous demandons votre protection pour Monsieur le Baron de Ganivet, mon oncle, qu'il vous en souviennè

LOLIVÈ.

Si je m'en souviendrai ! il jaura dans quatre jours un Regiment, laissez-moi faire.

GANIVET.

Oh ! non, non, point de Charge où on tuè, quelque Charge où on vive, là quelque Charge

à boire ou à manger ; j'aime à boire & à manger, c'est-là ma folie.

FINETTE.

Voilà des inclinations bien nobles, & de bon sens, Monsieur le Vicomte.

LOLIVE.

Les Ganivets sont comme cela, tous gens d'esprit & de mérite.

LA COMTESSE.

Ne pourriez-vous point, en cas qu'il m'épouse, mon oncle, lui ménager...

LOLIVE.

Oùï, je lui ferai avoir la Charge de premier Poilou suivant la Cour, cela est fait pour lui.

FINETTE.

Premier Poilou, Monsieur Ganivet, premier Poilou !

GANIVET.

Les bons hazards me viennent en dormant ; je ne m'attendois pas à celui-là.

LA COMTESSE.

Est-ce que vous voudriez vous défaire, mon oncle...

LOLIVE.

J'ai acheté depuis trois semaines la Charge de Grandinutile moi ; & en faveur de votre mariage je remettrai l'autre à Monsieur Ganivet à très-bon compte.

GANIVET.

C'est bien de la grace que vous me faites, & Madame la Comtesse n'a qu'à vouloir ; je suis tout prêt pour moi.

LA COMTESSE.

Puisque mon oncle le veut absolument, voilà qui est fini, je me détermine.

GANIVET.

Ah ! Madame...

DE JAVELLE. 291

LE CHEVALIER.

Tu es le plus heureux mortel que je connoisse.

GANIVET.

Oh! j'irai loin, il n'y a qu'à me laisser faire.

LOLIVE.

Il ne me faut à présent pour ma Charge que deux mille écus d'argent comptant, elle en vaut dix, je donne le reste pour present de nôces.

GANIVET.

Voilà un oncle qui fait bien les choses.

LOLIVE.

Mais je veux les deux mille écus tout à l'heure.

LA COMTESSE.

Tout à l'heure, mon oncle, le moyen?

GANIVET.

Le moyen, Madame! le moyen? ah, ah, tenez, mon oncle, voilà déjà un diamant de trois mille livres.

LOLIVE.

Oùi, il les vaut bien, je le prendrai pour cela.

GANIVET.

Et puis un billet de quatre cens pistoles.

LOLIVE.

Cela est fort bon, mon neveu Ganivet.

GANIVET.

En voulez-vous encore? oh! dame je ne suis pas un gueux moi, afin que vous le sçachiez.

::***:***:***:***:***:***:***:***

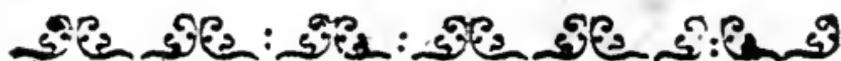
SCENE XXXIV.

BERTRAND, LOLIVE.

BERTRAND.

JE viens vous dire que votre marcelotte...
On entend un bruit de symphonie.

Hé paffangû qu'est-ce que j'entens-là ? venez vos Menétriers qui s'enyvront en musique, je pense.



SCENE XXXV.

Me BERTRAND , LE COCHER ,
LA COMTESSE , MAROTTE , &c.

Me BERTRAND.

Place , place , Messieurs , & de la joye ,
voici tout le lendemain de nôces qui nous
arrive.

LE COCHER.

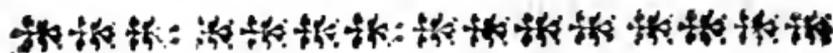
J'en ai voituré plus de la moitié moi. (*A la
Comtesse.*) Ah ! vous voila encore ? voulez-vous
que je vous remene ?

LA COMTESSE.

Oste-toi de-là , yvrogne.

MAROTTE.

Ah ! ma tante , que la mariée est gentille , &
qu'elle est aise : La voila qui vient , vous allez
voir.



SCENE DERNIERE.

MARCHE DE LA NOCE.

LA MARIE'E.

HE' , ma mere ! voila le cousin Ganivet qui
n'a pas voulu venir à ma nôce , il vient au
lendemain , cela est bien honnête.

L A M E R E.

Hé voirement ouï, fille, c'est ly-même, je le sçavois bian moi que ce n'étoit pas par orgueil qu'il n'étoit pas venu aux fiançailles. Je vous sommes bien obligez, cousin, de nous faire tant d'honneur que de...

F I N E T T E.

Comment, comment l'entendez-vous donc, ce n'est pas lui qui vient à vôtre nôce, c'est vous qui venez à la sienne, ne vous y trompez pas.

L A M E R E.

A la nôce de Monsieur Ganivet ?

L O L I V E.

Ouï vraiment, nous venons de le marier avec Madame la Comtesse de la Grenouillère, que vous voyez.

L A M A R I E' E.

Une Comtesse, ma mere ! & il ne nous a pas priez de sa nôce, vraiment c'est un plaisant visage : Nous sommes pourtant cousins-germains, afin que vous le sçachiez.

L O L I V E.

Cousins germains ? Monsieur le Baron de Ganivet est de race païssanne, & il a le front d'épouser une Comtesse qui est ma nièce : par la mort, ..

L A M E R E.

Qu'est-ce à dire une Comtesse ? & c'est la fille à la commere Tiennete, qui est Blanchisseuse à la Grenouillère :

G A N I V E T.

Fille d'une Blanchisseuse, mon oncle le Vicomte !

L O L I V E.

Cela se pourroit bien, mon neveu le Poilou ; moi qui suis Vicomte & son oncle, je ne suis pas de meilleure maison que vous & elle.

Comment ventrebleu c'est Lolive ! Parle donc ; hé tu te moques de moi , je pense ?

L O L I V E .

Je fais bien l'homme de qualité , n'est-ce pas ? Je suis un petit Prothée moi. Et tenez je vais me faire Mitron pour danser à la nôce ; vous ne me reconnoîtrez pas , je gage.

L A M È R E .

Il me paroît que vous avez fait une sottise , cousin Ganiver.

G A N I V E T .

Pourquoi une sottise ? je n'en démordrai point , je ne suis pas plus de qualité qu'elle , nous n'aurons rien à nous reprocher ; elle s'est fait Comtesse , elle me fera bien autre chose.

B E R T R A N D .

C'est le bian prendre. L'air de chez nous baille de l'esprit , tout chacun y est toujours d'accord. Allons , allons , morgué que les Ménétriers s'accordiaint , pour bailler l'exemple.

F I N È T T E .

Et vivent les parties du Moulin de Javelle ! les mariages s'y font sans cerémonie.





CHANSONS DU DIVERTISEMENT.

LOLIVE en Mitron chante.

Venez ; jeunes filles ,
Si gentilles ;
 Venez , jeunes filles de Mendon ,
 Prenez bavolets & corsets à dentelles ,
 Pour danser le rigaudon ;
 Ne faites point les sottes ni les cruelles ,
 Et prenez chacune un garçon.

Les Filles de la Nôce répètent.

*Ne faisons point les sottes ni les cruelles ,
 Et prenons chacune un garçon.*

Deux petits Mitrons , & deux petites Païssannes
 dansent un Rigaudon.

LE MARIE' chante.

*L'amour que j'ai pour toi , Claudonne ,
 Me fait morgué bian de la peine ;
 Pour tes biaux yeux soir & matin
 Je laisse brûler mon pain.
 Mets la main sur ma poitrine ,
 Et tu sentiras comme quoi
 Mon cœur est toujours hors d'haleine ,
 Dès que je badeine avec toi.*

LE MOULIN

LA MARIE'E.

*A toutes celles du village.
On t'a vû jusqu'à ce jour,
Mitron volage,
Tour à tour
Faire la cour:
Mais puisque le mariage
L'un à l'autre nous engage,
Laissons-là le badinage,
Et pour la paix ménage
Ne va plus cuire qu'à mon four.*

LOLIVE danse un Passe - pied avec une Mitronne.

LA MARIE'E vient saluer GANIVET,
en chantant.

*Humble salut au cousin George,
De la part des cousins Mitrons.*

Les Mitrons & les Mitronnes répètent.

Humble salut, &c.

LE MARIE'E.

*Aga donc comme il se vengorge!
C'est la fleur des nouveaux Barons.*

LES MITRONS.

Humble salut, &c.

LA MARIE'E en s'adressant à GANIVET,
chante.

*Voyez comme il fait le Seigneur,
Et les airs qu'il se donne!
Il est le fils d'un Procureur,
Nous sommes de race de mitronne;
Entre ces deux états, cousin,*

*La différence n'est pas forte ;
L'un conduit le sac au moulin ,
L'autre au Palais le porte.*

LOLIVE & une MITRONNE dansent ensemble une Gavotte.

LE COCHER yvre , qui a mené une partie de la Nôce , chante.

*Sur ces charmantes rives ,
Cochers que vôtre sort est doux !
Vous êtes toujours yvres :*

Trop heureux , trop heureux qui l'est comme vous ;



Vive nos équipages !

*On fait dans ces réduits d'amour
Nombre de mariages ,*

À vingt sols , à vingt sols par heure , en un jour.

Les deux petits Mitrons , & les deux petites Paifannes dansent une Gigue.

LOLIVE chante.

*Pour faire honneur à la Nôce ,
Rions , chantons , & dans ns tous.*

Tous les Acteurs & Actrices répètent.

Pour faire honneur , &c.

LOLIVE.

*Que pour neuf mois Monsieur l'époux
Releve sa Claudenne en bosse.
Pour faire honneur , &c.*

LE CHOEUR.

Pour faire honneur , &c.

L E M A R I E'.

*Mais que Claudenne à son époux
Ne donne point de fruit précocé.
Pour faire honneur , &c.*

L E C H O E U R.

Pour faire honneur , &c.

L O L I V E

*Du premier enfant de chez nous
Margot ne fut que trois mois grosse.
Pour faire honneur , &c.*

Tous les Acteurs & Actrices sortent du Théâtre
en dansant & en chantant.

Pour faire honneur , &c.

F I N .

LES EAUX

DE

BOURBON.

COMEDIE.

Représentée pour la première fois le. 4.^o
Octobre 1696.



A C T E U R S .

LE BARON de saint Aubin.

Mr GROGNET , Medecin.

Me GUIMAUVIN , Veuve d'A-
potiquaire.

LA PRESIDENTE.

LE CHEVALIER de la Bressan-
diere.

LA MARQUISE de Fourbanville.

BABET , Fille de Mr Grognet.

BLAISE , Payfan de Bourbon.

VALERE , Fils du Baron de St
Aubin.

LA ROCHE , Valet de Chambre
de Valere.

JASMIN , petit Laquais.

Plusieurs Musiciens & Danseurs.

La Scene est à Bourbon lez-Bains.

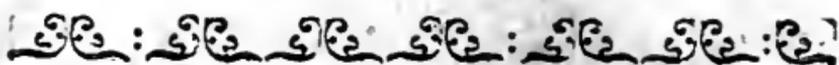


LES EAUX
DE
BOURBON,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

BLAISE *seul.*

DALSANGUENNE il faut avouër
que je fis un grand fou de me mêler des
affaires d'un homme aussi fou que ce
vieux Monsieur le Baron de S. Aubin
qui loge cheux nous. Il viant ici prendre des yeux
pour se rétablir le fove, & il y deviant estropié
par la çarvelle; les Medecins le guarissent d'une
façon, & les filles & les femmes le rendront mala-
de d'un autre. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il
est amoureux de tretoutes, mais il n'y en aura
pas une qui devienne amoureuse de ly. Le vela qui
viant ici: queu peste de figure!



S C E N E II.

LE BARON , B L A I S E .

L E B A R O N .

ME volla quitte de mes petites fonctions de la matinée ; j'ai bû mes eaux , pris mon bouillon , rendu mon remede , & mangé ma petite soupe , je me sens gai comme un pinçon Hé bien , mon pauvre Blaise , as-tu songé... ?

B L A I S E .

Oüi , Monsieur : mais ne vous en déplaise vous n'y songez pas ; vous , courir les ruës dans l'équipage où vous vela ?

L E B A R O N .

Pourquoi non ? C'est ici un pays de liberté où l'on vit sans façon & sans contrainte , ah ! l'aimable séjour ! on donne une partie du temps au soin de sa santé , & le reste au plaisir & à la galanterie . Les malades se divertissent mieux à Bourbon , que les gens bien sains ne font ailleurs . Oh ! que j'ai été bien conseillé de venir aux eaux cette année !

B L A I S E .

Oüidà il y a bonne compagnie , n'est-il pas vrai ?

L E B A R O N .

Tous gens d'esprit , de goût , de plaisir , de bonne chere ; cette Présidente , par exemple , à soixante-dix ans , quel humeur de femme !

B L A I S E .

C'est une gaillarde , oüi .

L E B A R O N .

Et ce Chevalier qui est si beau joueur , &

qui me gagne tous les jours mon argent, l'agréable homme !

B L A I S E.

Oùidà, il aime itou bian ce pays-ci stilà, il vient aux yeux deux fois l'année, & l'an ne sçait pour queu maladie. Morgué s'il a la goutte, ce n'est pas au bout des doigts, je vous en avertis.

L E B A R O N.

C'est encore un bon original que ce vicieux Intendant qui amene ici sa femme pour avoir des enfans.

B L A I S E.

Alle n'en aura point de ce voyage-ci, c'est moi qui vous le dis.

L E B A R O N.

Elle n'en aura point ? comment sçais-tu cela ?

B L A I S E.

Bon, tâtigué est-ce que je n'avons pas l'expérience ; Tenez, Monsieur, quand des maris amènent ici leurs femmes pour ça, les yeux n'y font rien ? quand les femmes venent toutes seules, les yeux operont que c'est des merveilles.

L E B A R O N.

Elles sont admirables ; & depuis que j'en prens, je me sens le corps & l'esprit tout rajeuni.

B L A I S E.

C'est ce que je disois tout seul tout à l'heure, vous devenez aussi fou qu'un jeune homme.

L E B A R O N.

Quand on veut plaire à une jeune fille, il faut avoir des manieres jeunes, mon enfant.

B L A I S E

Vous voulez plaire à une jeune fille, Monsieur ?

L E B A R O N.

Et je lui plairai, je t'en répons. Je ne m'y prens pas mal, & les petits régals que je lui donne..

Quoi ! c'est pour ça que vous faites tant de sottises ?

L E B A R O N.

Comment des sottises ? ce maraut-là...

B L A I S E.

Dame acoutez, je vous demande pardon, je sommes francs en ce pays-ci. Mais qui est cette jeune fille, s'il vous plaît ? je connoissons tout le monde, & je vous dirai bien si elle sera assez ridicule.

L E B A R O N.

Pour m'aimer, n'est-ce pas ?

B L A I S E.

Oùi, Monsieur.

L E B A R O N.

Ce ne sont pas-là tes affaires. M'as-tu amené ces Flûtes, ces Musiciens...

B L A I S E.

Ils attendent votre commodité tout ici proche.

L E B A R O N.

Fais-les venir, & apporte-moi une chaise. Je suis si foible, que j'ai toutes les peines du monde à me tenir sur mes jambes.

B L A I S E.

Tâtigué que vela des manieres bien jeunes !



S C E N E III.

L E B A R O N.

VOici la maison de mon Medecin, Monsieur Grognet, les fenêtres de l'aimable Babet Grognet sa fille donnent sur cette place-ci justement, je vais me mettre tout vis-à-vis, afin

qu'elle me voye. Ah ! qu'elle va être aise d'entendre de la musique faite exprès pour elle ! Voila comme on les attrape. Oh ! pour cela , je sçai bien faire l'amour , c'est grand dommage que je vieillisse , je suis un joli homme.



SCENE IV.

LE BARON , BLAISE ,
des Musiciens , &c.

BLAISE.

Tenez , Monsieur , vela une chaise pour vos jambes , & de la musique pour vos oreilles. Je fais tout ce que vous me dites , comme vous voiez.

LE BARON *s'assied à un des bouts
du Théâtre.*

Allons enfans ce trio des flûtes , & cet air Italien seulement. Nous verrons tantôt la petite Mascarade que je vous ai commandée pour le bal de ce soir.

BLAISE.

Un bal aux yeux ! morgué que je varrons danser de fluxions & de rhumatisme !

Le Baron s'endort dans le fauteuil pendant le concert.



Air Italien.

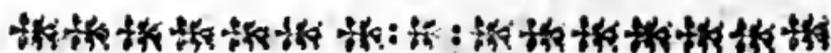
Q *Ue gièva*
Tral'aquà
Cercar la sanza ,
Quando it Chòre

*Del fuoco d'amore
S'estrugge e s'avampa.*

*O Belta Cara Belta
Deth per pieta.
Sanate me.*

*Un Ciglio Vivace
Mi tolze
La pacé
Et con strali severi
Ardenti,
Pungenti,
Il cuor mi feri.*

*O Belta Cara Belta
Deth per pieta
Sanate me.*



SCENE V.

LE BARON, Mr GROGNET,
BLAISE, les Musiciens.

Mr GROGNET:

CEst une chose étrange que la manie de ce pays-cistoûjours des flûtes, des haut-bois, des violons, de la musique, cela me fera renoncer à la Medecine. Le grand plaisir d'avoir des malades qui ne font rien moins que leur métier, & qui ne songent qu'à se divertir!

B L A I S E.

Le Medecin Grognet n'aime pas la joye.

Mr G R O G N E T.

Est-ce toi, gros coquin, qui m'amene ici ces

canailles-là faire leur charivari, qui est le sot qui les paye?

B L A I S E.

C'est Monsieur que vela qui vient dormir en musique, pour plaire à une jeune fille: ne seroit-ce pas la vôtre?

Mr G R O G N E T.

C'est Monsieur le Baron de S. Aubin, je pense?

L E B A R O N s'éveillant.

Qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il? ils ont déjà fini?

Mr G R O G N E T.

Hé! à quoi songez-vous donc, Monsieur le Baron; puisque vous avez envie de dormir, vous seriez mieux dans votre lit que dans la rue.

L E B A R O N

Dans mon lit, Monsieur Grognet? quand on donne un petit régal de Musique à quelque belle, la regle est qu'on soit sous les fenêtres.

B L A I S E.

Oùj: mais la regle n'est pas qu'on y dorme.

Mr G R O G N E T.

Vous avez de l'émotion.

L E B A R O N.

Le moyen de n'en pas avoir, je suis tout feu, Monsieur Grognet.

Mr G R O G N E T.

Entrez chez moi pour vous reposer.

L E B A R O N.

Très-volontiers, j'ai mes raisons pour m'y trouver mieux qu'en lieu du monde.

B L A I S E:

C'est à Baber Grognet qu'il en veut, je gage.

L E B A R O N.

Allez, enfans, voila qui est bien; tantôt sur le soir ne manquez pas de venir aux Fontaines, & que la Mascarade soit jolie, nous y danserons nous y danserons.



SCENE VI.

Mr GROGNET, LE BARON.

Mr GROGNET.

Vous prenez trop sur vous, Monsieur le Baron, & vous me débauchez tous mes malades, vous n'y songez pas au moins. Leur donner le bal ! vous m'en ferez crever plus de la moitié.

LE BARON.

La joye & le plaisir ne font jamais de mal, Monsieur Grognet ; demandez à Madame la Présidente que voila, c'est bien la femme la plus enjouée que je connoisse.



SCENE VII.

LA PRESIDENTE, Mr GROGNET,
LE BARON, BLAISE.

LA PRESIDENTE.

Oh cela est bien changé, mon pauvre Monsieur le Baron, je n'en puis plus, les eaux me sont mortelles, & l'on m'entererra ici, je pense.

Mr GROGNET.

J'ai passé chez vous ce matin sur les dix heures, Madame : Mais vous n'étiez pas encore éveillée,

LA PRÉSIDENTE.

Je venois de me coucher , Monsieur Grognet , nous avons joué toute la nuit à la balle.

LE BARON.

Joué toute la nuit , Madame la Présidente ?

LA PRÉSIDENTE.

Rien ne me fait tant de bien , Monsieur le Baron. Avez-vous vû ma sœur aimée , Monsieur Grognet , Madame la Comtesse de la Ratatinette , qui arriva hier , & qui vient prendre des eaux pour son inflammation de poitrine ?

MR GROGNET.

Elle dormoit aussi , Madame , sans cela j'aurois eu l'honneur. . . .

LA PRÉSIDENTE.

Vraiment je le crois bien qu'elle dormoit. Cette vieille folle , malade comme elle est , qui s'enivra hier de vin de Canarie.

BLAISE.

Tâtigné que voila de biaux regimes de vie pour de vieilles malades.

LA PRÉSIDENTE.

On dit que vous donnez le bal aujourd'hui , Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Oùi , Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Il n'est pas mal-aisé de deviner pour qui la fête se fait ? Vous êtes amoureux , petit badin.

LE BARON.

C'a toujours été vôtre foible , & le mien , ma chere Présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Oh çà , dites-moi donc , Monsieur Grognet , que faut-il que je fasse pour mes maux de tête , & pour ce rhumatisme ? car je m'en meurs , je vous en avertis.

Mr GROGNET.

Je vous l'ai déjà dit, Madame, la diete est une des choses qui contribuera le plus....

LA PRESIDENTE.

A propos de diete, nous faisons cette nuit medianox chez le Chevalier de la Bressandiere, il vous l'a fait dire, Monsieur le Baron?

LE BARON.

Où, Madame.

LA PRESIDENTE.

C'est un joli homme que ce Chevalier. La tête me fend, Monsieur Grognet, vos Eaux de Bourbon me rendent plus malade que je ne l'étois quand je suis arrivée.

BLAISE.

Morgué la vieille Presidente crevera de débauche, & les yaux de Bourbon en auront le blâme.

Mr GROGNET.

Entrez au logis, Madame, nous y parlerons de votre maladie, & nous prendrons des mesures....

LA PRESIDENTE.

Donnez-moi donc la main, Monsieur le Baron.

BLAISE.

Pargué le bal de tantôt sera drôle. Vela déjà deux bons Mascarades. Qui est celle-ci encore?



SCENE VIII.

LA MARQUISE, JASMIN, BLAISE.

LA MARQUISE *avec une servante, & un petit laquais portant des hardes*

Allez petit garçon, allez, vous sçavez bien où j'ai coûtume de loger, menez y cette fille.

N'est-ce pas là-bas , en tournant du côté gauche ?

L A M A R Q U I S E.

Oùi , chez la veuve de cet Apotiquaire , là auprès de la Fontaine ; qu'on vous donne les mêmes chambres que j'avois l'année passée.

J A S M I N.

Je lui dirai , Madame.



SCENE IX.

L A M A R Q U I S E , B L A I S E.

B L A I S E.

H E' pargué c'est encore une beuveuse d'yau de nôtre connoissance.

L A M A R Q U I S E.

C'est toi , Blaise. He bon jour , mon enfant.

B L A I S E *en l'embrassant.*

Vôtre valet , Madame la Marquise , & comment vous en va ?

L A M A R Q U I S E.

Tu vois , je reviens encore en ce pays-ci.

B L A I S E.

J'avons le bonheur de vous y voir tous les ans ; c'est une rente : mais ce n'est pas les yeux que vous venez prendre cette fois-ci peut-être :

L A M A R Q U I S E.

Non , mon enfant.

B L A I S E.

Tant mieux pour vous. Cet abcès que vous aviais à la hanche est donc refarmé pour le coup ?

LES EAUX
LA MARQUISE.

Oùï , ne parle point de cela , je te prie. Je me porte à merveilles.

BLAISE.

A merveilles ! bon , j'en fis bien-aïse , & je comprends ce qui vous amene , c'est queuque mari ou queuque galand que vous venez charcher à Bourbon : acoutez je n'avons quasi que des malingres cette année , & j'ai bian peur que vous ne trouvais pas vôtre affaire.

LA MARQUISE.

Tu me crois donc bien difficile ?

BLAISE.

Oui ; vous avez la meïne d'une connoisseuse , il vous faut de bonne marchandise , je gage : mais vôtre hôtesse Madame Guimauvin vous aidera à charcher , c'est une habile femme.

LA MARQUISE.

Pour une personne de Province , elle a autant d'esprit & de sçavoir vivre.

BLAISE.

Oh ! morguëne oùï , pour ce qui est d'en fait d'en cas de ça c'est la parle du pays : aussi alle a fait ses études à Paris , & dans le Fauxbourg saint Germain encore. Tâtigué que n'an dit que c'est une bonne école.

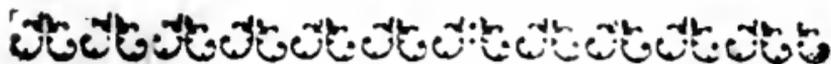
LA MARQUISE.

La voila , je pense.

BLAISE.

Vous pensez bian , c'est elle-même. Jusqu'au revoir. Vous avez queuque affaire ensemble , morgué dépêchez-vous , je vous en prie , j'ai itou queuque chose à lui dire.





S C E N E X.

Me GUIMAUVIN, LA MARQUISE.

Me GUIMAUVIN.

J E ne me trompe point, c'est Madame la Marquise de Fourbanville.

LA MARQUISE.

C'est moi-même, Madame Guimauvin : que j'ai de joye de te revoir, & de t'embrasser!

Me GUIMAUVIN.

Vous arrivez aparemment ?

LA MARQUISE.

Je descens de carosse, & je viens d'envoyer mes hardes chez toi.

Me GUIMAUVIN.

Que vous vous portez bien à present ! c'est plus par habitude que par necessité que vous venez à Bourbon, n'est ce pas ?

LA MARQUISE.

J'y viens, j'y viens faire comme beaucoup d'autres, changer de plaisir & d'occupation, respirer un autre air que celui de Paris, faire quelque nouvelle connoissance pour passer l'hiver agréablement ; & que sçait-on ce qui peut arriver ? avec un peu d'esprit, quelque agrément, des manieres rendres engageantes. . .

Me GUIMAUVIN.

Je vous entens, c'est une dupe que vous venez chasser en ce pais-ci : il s'y en rencontre quelquefois de bonnes ; & si vous étiez arrivée trois jours plû tôt seulement, il y avoit un vieux gouteux de quinze mille livres de rente, dont on auroit tâché de vous mettre en possession :

C'est un Gentilhomme de Quimpercorentin , Seigneur Banneret de Kergrohinizouarn , qui vous auroit fort accommodée.

LA MARQUISE.

Je serois partie plutôt de Paris , sans une partie de lansquenet qui a duré huit jours plus que nous ne pensions.

Me GUIMAUVIN.

Une partie de lansquenet qui dure huit jours !

LA MARQUISE.

Oùï , mon enfant. Un petit Chevalier de la rue saint Denis , & un jeune orphelin de la huitième des Enquêtes se sont adonnez chez moi pour se mettre dans le monde.

Me GUIMAUVIN.

C'est une des belles portes par où l'on y puisse entrer , Madame , à ce que j'ai oùï dire.

LA MARQUISE.

Nous avons été près de trois semaines à leur gagner cinq ou six cens mauvaises pistoles qu'ils avoient. Tant que leur argent a duré il auroit été de mauvaise grace de ne leur pas tenir compagnie.

Me GUIMAUVIN.

Que vous êtes complaisante , Madame ! pourquoi ne les pas expedier plus vite ? j'ai vû le tems qu'une bagatelle comme celle-là n'auroit pas tenu vingt-quatre heures.

LA MARQUISE.

Tout déperit à Paris , ma chere enfant , nous n'avons presque plus de beaux joueurs , les meilleurs même sont en Province , à Turin , à Lyon , à Chamberi. Depuis la paix de Savoye nous avons de gros détachemens sur la route.

Me GUIMAUVIN.

Il y a ici depuis quelque tems aussi un Chevalier de votre connoissance , & qui fait vraiment bonne figure.

LA MARQUISE.

Qui donc ?

Me GUIMAUVIN.

Hé la, celui qui faisoit l'Abbé l'année passée.

LA MARQUISE.

Ah ! vraiment oui je le connois, c'est son département que les Eaux de Bourbon, il en rend quelque chose à la bourse commune ; il y a deux ans qu'il y étoit encore en Officier Suisse.

Me GUIMAUVIN.

Je m'en souviens, vous avez raison ; il faisoit l'hydropique, si je ne me trompe.

LA MARQUISE.

Justement, c'est lui-même.

Me GUIMAUVIN.

J'ai aussi quelque idée de l'avoir vû faire le Marchand de bœufs dans le Coche d'Auxerre.

LA MARQUISE.

Cela n'est pas impossible. Et sur quel prétexte vient-il aux Eaux cette année : quel nom s'est-il donné ?

Me GUIMAUVIN.

On l'appelle Monsieur le Chevalier de la Bressandière : il est ici pour une jambe qu'il a eu cassée en Catalogne par un parti de Miquelets, à ce qu'il dit, à la descente d'une montagne : mais...

LA MARQUISE.

Il ne ment que dans les circonstances. La jambe cassée n'est pas un conte : mais ce fut à Paris, dans la rue de l'Université, par un parti de laquais, à la descente d'une fenêtre, par où les maîtres l'avoient prié de sortir. Il est un peu sujet aux aventures d'éclat, c'est un de ces fripons de distinction...

Me GUIMAUVIN.

Le voila, Madame.

Où je le reconnois, c'est lui-même.



S C E N E X I.

LE CHEVALIER, Mc GUIMAUVIN,
L A M A R Q U I S E.

LE CHEVALIER.

M Adame la Marquise de Fourbanville encore à Bourbon cette année !

L A M A R Q U I S E.

Py trouve Monsieur l'Abbé Trafiquet changé en Chevalier de la Bressandiere !

M e G U I M A U V I N.

Vous venez souvent ici l'une & l'autre : mais ce ne sont pas les mêmes raisons qui vous y amènent.

L A M A R Q U I S E.

La fortune y conduit les uns, & l'amour y attire les autres.

LE CHEVALIER.

Pour moi malheureusement une vraie blessure...

L A M A R Q U I S E.

Ces canailles-là vous maltraitèrent bien.

LE CHEVALIER.

La guerre est vive en Catalogne ; j'étois pour-suivi, je me trouvai sur une éminence.

M e G U I M A U V I N.

Au premier étage peut-être ?

LE CHEVALIER.

Où justement, de la hauteur d'un premier étage. Je franchis le péril avec intrepidité, je tombai dans une embuscade...

Me GUIMAUVIN.

Quelque troupe de laquais qui vous guettoit
aparemment

LE CHEVALIER.

Non , de Miquelets , Madame , de Miquelets
en Catalogne , que diable.

Me GUIMAUVIN.

Je confons , Monsieur , je vous demande par-
don , c'est que Madame la Marquise me contoit
dans le moment même une aventure de la rue
de l'Université à peu près...

LE CHEVALIER.

De la rue de l'Université ! ah ! vous tirez sûr
vos amis , cela n'est pas bien , Madame la Mar-
quise ; & l'on pourroit par représailles...

LA MARQUISE.

Ne vous fâchez pas , elle est discrète.

LE CHEVALIER.

Elle est discrète : j'en suis bien aise ; il n'y a
donc pas d'inconvenient à lui dire que Madame
votre mere est la Bouquetiere de la pointe saint
Eustache.

LA MARQUISE.

Que vous êtes badin , Chevalier

Me GUIMAUVIN.

Ce sont des choses que vous me permettez ,
Monsieur...

LE CHEVALIER.

Ne vous a-t-elle jamais parlé de Monsieur son
frere la jambe de bois , ce fameux ouvreur d'hui-
tres ?

LA MARQUISE.

Vous êtes un petit ridicule , je me fâcherai à
la fin.

LE CHEVALIER.

C'est encore un joli petit Seigneur que Mon-
sieur votre cousin le valet de chambre , Madam
me la Marquise.

Oh ! finissez donc ; je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ne vous chagrinez pas , elle est discrète.

Me GUIMAUVIN.

Ce Chevalier-là est dangereux , croyez-moi , Madame , passez-lui sa jambe de Catalogne , & qu'il laisse en repos votre famille. Il me paroît que vous avez ici tous deux intérêt d'être bien-ensemble.

LA MARQUISE.

Ce petit étourdi-là prend si mal les choses , & il est si piquant. . .

Me GUIMAUVIN.

Laissons cela , parlons d'autre chose. Vous avez ici vos vûës l'un & l'autre : au lieu de vous détruire , ne pourriez-vous point travailler ensemble à frais communs pour. . .

LA MARQUISE.

J'aurai peut-être une confidence à lui faire. . .

LE CHEVALIER.

J'ai déjà nombre de choses à vous dire , & si nous étions en lieu de pouvoir. . .

Me GUIMAUVIN.

à la Marquise.

Vous voilà bien embarrassé. Je vous ai fait garder votre appartement , allez-y conduire , Madame , Monsieur le Chevalier , aussi-bien voici un de mes comperes qui me veut parler ; car depuis le matin l'on m'a dit qu'il me cherche.

LA MARQUISE.

Nous aurons besoin de toi , Madame Guimauvin.

Me GUIMAUVIN.

Ne vous inquietez point , & allez m'attendre.



SCENE XII.

Me GUIMAUVIN, BLAISE.)

B L A I S E.

A H, ah ! ce Monsieur le Chevalier qui en sçait si long est itou de vôtre connoissance, ma commere l'Apoticaresse. Oh ! morgué vos meilleures pratiques ne sont pas celles qui avont affaire des drogues de la boutique, sur ma parole.

Me GUIMAUVIN.

Si l'on ne faisoit ses petites affaires qu'avec les personnes qui ont vraiment besoin de prendre des Eaux...

B L A I S E.

Je ne gagnerions pas de quoi boire de l'eau nous-mêmes.

Me GUIMAUVIN.

Il faut bien se prêter un peu à l'humeur & au temperament de certains malades.

B L A I S E.

Et aux necessitez de ceux qui se portent bien, n'est-ce pas ? Morgué que les filles & les femmes qui venont de ce Paris avont d'esprit, & qu'elles sont futées

Me GUIMAUVIN.

N'est-il pas vrai ?

B L A I S E.

Acoutez, il m'est avis que celles de ce pais-ci commençont à faire de même, elles se dégourdissent : Il y a nôtre Madame la Baillive, par exemple.

Me GUIMAUVIN.

Hé bien ! Madame la Baillive.

B L A I S E.

Alle loge depuis queuque tems cheux elle de certains drôles de malades qui avont plus de fanté que Monsieur le Bailly , sur ma parole ; il ne leur faut morgué point d'yaux à ceux-là , & la femme le sçait bian dà : mais stampendant ils ne laissent pas d'en boire pour attaper l'homme.

Me GUIMAUVIN.

Madame la Baillive n'est pas sotté.

B L A I S E.

Hé voirement non , c'est le Bailly qui l'est , je sçavons bian ça. Vela encore la fille de Monsieur Grognet qui n'est qu'une morveuse celle-là.

Me GUIMAUVIN.

Babet Grognet , la fille du Medecin ?

B L A I S E.

Oüi , c'est pour elle que je vous cherche : mais motus au moins.

Me GUIMAUVIN.

Non , non , ne crains rien. De quoi s'agit-il ?

B L A I S E.

Morgué il y a du dégourdissement dans son affaire ; si alle n'étoit pas d'ici encore , n'an la meneroit aux yaux : mais comme a'le est de yaux , ça est chagrinant , où diable la menerons-je ?

Me GUIMAUVIN.

Tu es un fou , tu ne sçais ce que tu dis.

B L A I S E.

La vela elle-même. J'ons tous deux de l'esprit ; voulez-vous que je l'y tirions les vars du nez ?





SCENE XIII.

Me GUIMAUVIN, BABET, BLAISE.

B A B E T.

A H ! que je te rencontre à propos , ma chere Madame Guimauvin : je suis accablée de chagrins.

Me GUIMAUVIN.

Accablée de chagrins vous ? à moins que ce ne soit l'amour qui vous les donne , je ne vois pas. . .

B A B E T.

Ah ! ma chere Madame Guimauvin.

B L A I S E.

Ah ! mo:guenne oui , c'est le mal d'amour qui la tiant , sur ma parole.

Me GUIMAUVIN.

Ne craignez point de vous expliquer , il n'y a rien que nous ne faisons pour vous rendre service.

B L A I S E.

Je vous bouterois pargué dans ma chemise moi , pour vous faire plaisir.

Me GUIMAUVIN.

Parlez ; quel est le sujet de vos chagrins , & que peut-on faire pour y remedier ?

B A B E T.

Mon pere veut me marier , Madame Guimauvin.

Me GUIMAUVIN.

Il veut vous marier ; & cela vous afflige ?

B A B E T.

Si vous scaviez le mari qu'il me destine , & les engagemens où je suis. . .

Me GUIMAUVIN.

Il veut vous donner un magot, & vous aimez quelque joli homme peut-être ?

B A B E T.

Tu connois ce vieux Baron de saint Aubin, qui est à Bourbon depuis trois semaines, & vous vous souvenez tous deux de ce petit homme qui a été tout le Printemps ici à prendre des eaux.

Me GUIMAUVIN.

Qui ? Valere, ce jeune Officier de Dragons ?

B L A I S E.

Si je nous en souvenons, il logeoit cheux nous, & Monsieur de la Roche son valet de chambre étoit l'amoureux de la commere.

Me GUIMAUVIN.

C'est ce petit homme-là qui vous tient au cœur aparemment ? & je vous en ai vû vivement éprise, si je ne me trompe.

B A B E T.

Il y a plus que tout cela, Madame Guimauvin, je suis sa femme.

B L A I S E.

Comment sa femme ? ce ne sont morgué pas-là des jeux d'enfans au moins.

Me GUIMAUVIN.

Et la Roche ne m'a jamais parlé de cela, est-il possible ?

B L A I S E.

Mais paffangué vôtre pere a tort de vous vouloir marier ly, puisque vous vous mariez si bian toute seule.

B A B E T.

Juge de l'embarras où je suis, Madame Guimauvin.

Me GUIMAUVIN.

Si Valere étoit ici encore.

B A B E T.

Il y dévroit être, il y a quinze jours que je

n'ai reçu de ses nouvelles.

Me G U I M A U V I N .

Quinze jours ! être si long-tems sans vous écrire.

B A B E T .

Je ne sçai à quoi l'imputer.

B L A I S E .

À quoi ? à ce que vous êtes sa femme ; si vous n'étais que sa maîtresse. . .



S C E N E X I V .

LA ROCHE *botté* , B L A I S E , B A B E T ,
Me G U I M A U V I N .

L A R O C H E *botté* .

O Hé , ohé , ohé . Ah ! la maudite voiture que la Poste , cela n'est bon que pour les lettres , ouf .

B L A I S E .

Oh ! passangué vela des nouvelles , c'est Monsieur de la Roche en personne .

L A R O C H E .

Vôtre serviteur , Monsieur Blaise .

B A B E T .

C'est toi , la Roche . Hé bien , mon enfant , où est ton maître ; vient-il ? est-il arrivé ? quand le verai-je ? n'as-tu rien à me dire ?

L A R O C H E

Sa chaise de poste vient de rompre à demi lieu d'ici , Madame , il est au desespoir ; il m'a dit de prendre le devant pour . . .

B A B E T .

Tu veux me flâter , mon pauvre la Roche ; il n'a pas tant d'empressement que tu le dis .

Il n'a pas tant d'empressement ? Je me donne au diable si sur la route nous n'avons pas crevé trois chevaux , & près de deux Postillons. La peste en revenant de l'armée , nous autres amoureux , nous sommes bien plus pressés que quand nous y allons.

B A B E T.

Il va trouver en arrivant des chagrins qu'ils n'a pas prévûs.

L A R O C H E.

Comment des chagrins ! qu'est-ce à dire ? Monsieur le Médecin sçauroit-il quelque chose ? le mariage n'a pas eu l'indiscretion de se déclarer de lui-même peut-être ? & vous voilà encore d'assez belle taille , à ce qu'il me semble.

B A B E T.

Voici mon pere , éloigne-toi , va te débotter , & reviens ici parler à Madame Guimauvin , ou à moi , on a des choses de consequence à te dire.

L A R O C H E.

Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

S C E N E X V.

Mr GROGNET , B A B E T ,
Me GUIMAUVIN.

Mr GROGNET.

Avec qui étiez-vous donc-là , Mademoiselle ma fille ? vous avez toujourns quelque affaire que je ne sçai pas , voilà qui est étrange.

B A B E T.

Je suis avec Madame Guimauvin , mon pere.

Mr GROGNET.

Avec Madame Guimauvin , & avec un maître

fripon , que je connois pour le valet de chambre de ce petit Officier qui vous muguetoit ce Printemps , & que je vous ai défendu de voir.

B A B E T.

Mon pere.

Me G U I M A U V I N.

Il en a quelque air , Monsieur, cela est vrai, vous avez raison : mais il me semble pourtant que ce n'est pas lui ; l'autre a le nez plus grand & la barbe plus longue.

Mr G R O G N E T.

La barbe plus longue. Oh bien pour éviter les querelles que nous pourrions avoir là-dessus , je vous marie dès demain. je vous en avertis,

B A B E T.

Dès demain , mon pere !

Mr G R O G N E T.

Et de grand matin même. Monsieur le Baron va vous donner le bal avec une vingtaine de mes malades avec qui nous ferons medianox, signeront le contrat que je vais faire dresser , & vous serez mariée en sortant de table , en sortant de table.

B A B E T.

Quelle extrémité !

Me G U I M A U V I N.

Il n'y a rien de mieux concerté. Que Monsieur votre pere prend bien ses mesures !

Mr G R O G N E T.

Ce Monsieur le Baron de Saint Aubin est un homme riche , sans en fans , qui lui assure la moitié de son bien , & qui n'a pas deux mois à vivre

Me G U I M A U V I N.

Quelle trouvaille , une demie douzaine de maris comme cela seulement , voila une fortune faite au bout de l'année.

Mr G R O G N E T.

N'est il pas vrai ?

Me G U I M A U V I N.

Assûrément.

B A B E T.

Je suis contente de la mienne , je n'en veux point d'autre , & je me donnerai plutôt la mort que de consentir à ce mariage.

Mr GROGNET.

Comment ; insolente ?

Me GUIMAUVIN.

Ne vous emportez pas , Monsieur , & laissez-moi lui parler en particulier , je la réduirai ; je vous en répons.

Mr GROGNET.

Oui , tu as de l'esprit , tâche de lui faire entendre raison , je te prie.

Me GUIMAUVIN.

Je le ferai , je vous assure ; je vous la garentis mariée moi , vous pouvez compter là-dessus , c'est une affaire faite.

Mr GROGNET.

Si tu viens à bout de le persuader , je reconnoîtrai ce service-là , je te le promets.

Me GUIMAUVIN.

Ce n'est point l'interêt qui me fait agir , Monsieur , &...

Mr GROGNET.

Tu as chez toi de vieilles drogues gâtées , je les ferai toutes consommer à mes malades , je t'en donne ma parole.



S C E N E X V I.

Me. GUIMAUVIN , B A B E T.

B A B E T.

Que devenir ? comment faire , Madame Guimauvin ?

Le bon-homme est pressant, cela est incommode.

B A B E T.

Conçois-tu rien de plus embarrassant que l'é-
quel l'état où je suis ?

Me GUIMAUVIN.

L'arrivée du petit Officier nous tirera d'intri-
gue. On ne peut se marier en secondes nœces, a-
vant que d'être veuve une fois, & les maris
ne sont pas comme les amans, on ne les prend que
les uns après les autres.



SCENE XVII.

Me GUIMAUVIN, BABET,
LA ROCHE.

LA ROCHE.

ME voila debotté, Madame, & en disposi-
tion de recevoir vos ordres. C'à de quoy
s'agit il ? voions.

Me GUIMAUVIN.

Il s'agit de faire entendre raison à Monsieur
Grognet.

LA ROCHE.

Cela sera difficile ; & à propos de quoi, s'il
vous plaît ? fait il le ridicule, & trouve-t-il mau-
vais que nous ayons pris une alliance secrette dans
sa famille ?

B A B E T.

Il ne sçait rien de cette alliance : mais il veut
m'en faire prendre un autre.

LA ROCHE.

Quoil ce n'est que cela ? voila une belle bagatel-
le !

B A B E T.

Tu traité cela de bagatelle ?

L A R O C H E.

Oùi, Madame, la poligamie est un cas pen-
dable à la vérité, mais à cela près elle a son me-
rite ; & moi qui vous parle, moi dans toutes nos
Villes de quartier d'hiver, je ne manque jamais
de faire quelque alliance, c'est-là ma folie.

Me G U I M A U V I N.

Oh ! cesse de plaisanter, la Roche ; on n'est
point dans une situation assez tranquille pour...

L A R O C H E.

Je me donne au diable si je plaisante, cela est
comme je vous le dis. Je suis un garçon fort réglé
moi, j'aime à tenir ménage par tout où je me
trouve.

Me G U I M A U V I N.

Fort bien. Si le maître & le valet sont de même
caractère, vous avez beau jeu, Madame.

L A R O C H E.

Oh ! diablezeau, c'est un petit poli que mon
maître, un fidele, un pasteur.... Sans la fureur
qu'il a pour le vin, le jeu, & les femmes, ce se-
roit bien le garçon le mieux moriginé....

B A B E T.

Je meurs de peur que mon père revienne, &
qu'il ne le voie encore avec nous.

Me G U I M A U V I N.

Voilà un beau ménagement. Ne faudra-t-il
pas bien qu'il sçache vos affaires ?

B A B E T.

Qu'il les sçache du moins le plus tard qu'il se-
ra possible. Allons chez toi, Madame Guimauvin.

Me G U I M A U V I N.

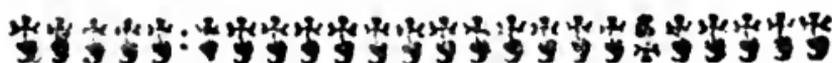
Très-volontiers, allons, aussi-bien y a-t-il
des gens qui m'y attendent.

B A B E T.

Demeure ici , la Roche , pour attendre ton maître , & si-tôt qu'il sera venu , dis-lui qu'il nous vienne trouver , je te prie.

L A R O C H E.

Je n'aurai pas la peine de lui dire deux fois , je vous assure.



SCENE XVIII.

L A R O C H E *seul.*

V Oici pourtant une affaire assez delicate ; & si Monsieur mon Maître par aventure étoit las de son mariage , comme ce n'est qu'un mariage à la dragonne , nous pourrions bien. . .



S C E N E X I X.

L E B A R O N , L A R O C H E.

L E B A R O N.

J'Ai promis à Monsieur Grognet. . . N'est-ce pas-là ce pendent de la Roche ?

L A R O C H E.

Voilà Monsieur le Baron , je pense ?

L E B A R O N.

C'est le valet de chambre de mon coquin de fils , c'est lui même.

L A R O C H E.

Qu'est-ce que le bon homme vient faire ici ? lui auroit-on donné quelque avis de nôtre mariage. . .

LES EAUX
LE BARON.

Hé la Roche, la Roche?

LA ROCHE.

Comment c'est vous, Monsieur? quelle surprise! à Bourbon vous! qui diantre vous y amene?

LE BARON

Tu ne t'attendois pas de m'y voir, n'est ce pas? mais j'y suis venu pour vivre long-temps, & pour vous faire enrager tous tant que vous êtes à force de santé.

LA ROCHE.

Nous faire enrager à force de santé! hélas, Monsieur, vous n'en sçauriez tant avoir qu'on vous en souhaite, & vous en creveriez, que nous en serions ravis, je vous assure.

LE BARON.

Tu es un bon maraut; & qui te fais venir ici toi? que fait ton maître à present? où est-il, dis?

LA ROCHE.

A present, Monsieur, il est dans sa chaise de poste.

LE BARON.

Voila une plaisante réponse, dans sa chaise de poste.

LA ROCHE.

Oui, Monsieur, & si vous en voulez sçavoir davantage, sa chaise de poste est dans une orniere: mais j'espere qu'elle en sortira, & qu'ils arriveront bien-tôt ici tous deux de compagnie.

LE BARON.

Il vient à Bourbon?

LA ROCHE.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Le fâcheux contretemps! écoute, vas dire à

ton maître que je suis ici , que je ne l'y veux point voir , entens-tu ?

LA ROCHE.

Cela ne l'empêchera pas d'y venir , Monsieur ; au contraire , il n'a point d'argent , & nous vous trouvons le plus à propos du monde.

LE BARON.

Oùï , oùï je lui en donnerai , il n'a qu'à s'y attendre. Ecoute , s'il s'avise de se renommer de moi , ni de dire à personne que je suis son pere. . .

LA ROCHE.

Il ne manquera pas si tôt qu'il sera arrivé , Monsieur. . . .

LE BARON.

Je ne le veux point voir , te dis-je.

LA ROCHE.

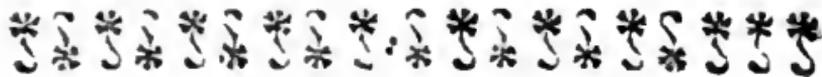
Vous le verrez , je vous l'amenerai moi-même.

LE BARON.

Je le desheriterai si je le vois , & je te ferai donner cent coups d'étrivieres à toi si tu me l'amenes.

LA ROCHE.

Adieu donc , Monsieur , sur ce pied-là je me tiens dispensé de la visite.



SCENE XX.

LA ROCHE *seul.*

Oùï , que veut dire ceci ? je n'y comprends rien. Comme on nous traite !



S C E N E X X I .

BLAISE , VALER E , LA ROCHE .

B L A I S E .

Tenez , Monsieur , alle étoit ici tout à l'heure , & vela encore Monsieur de la Roche qui vous dira.

V A L E R E .

Que viens-je d'apprendre en arrivant , mon pauvre la Roche ?

L A R O C H E .

Vous ne sçavez que la moitié des nouvelles , Monsieur , on veut marier vôtre femme , cela n'est rien ; vôtre pere est ici , c'est le diable.

V A L E R E .

Mon pere est ici ! l'as-tu vû ?

L A R O C H E .

Oùi vraiment , & nous nous sommes mariés même.

V A L E R E .

Que t'a-t-il dit ?

L A R O C H E .

Que vous êtes un coquin , que je suis un pendard ; qu'il vous desheriteroit , & qu'il me feroit donner les écrivieres.

V A L E R E .

Il est donc instruit apparemment ?

L A R O C H E .

Non , Monsieur , c'est par abondance de cœur ce qu'il en dit , un petit fond d'estime & d'amitié qu'il nous conserve.

V A L E R E .

Que je suis mal-heureux ! & la charmante Ba-

bet l'as-tu vûë? t'a-t-elle expliqué le dessein de son pere? sçais-tu. . .

LA ROCHE.

Il veut la marier, c'est tout ce que j'en sçai, elle est au desespoir.

BLAISE.

Je le crois bien. Elle pardroit au change, vous valez mieux au bout de vôtre petit doigt, que sti que n'an ly veut bailler ne vaut en tout son corps. Vous le varrez tantôt, il loge itou cheux nous, c'est Monsieur le Baron de saint Aubin qu'on l'appelle.

VALERE.

Le Baron de saint Aubin!

BLAISE.

Vous le connoissez peut etre?

VALERE

La Roche, mon pauvre la Roche.

LA ROCHE

Oh! par ma foi en voici bien d'un autre, je ne m'étonne plus qu'il soit tâtché de nous sçavoir ici, il ne veut pas que nous soions de la nócce.

VALERE.

Mon pere se vouloit marier à son âge!

BLAISE

Quoi! ce vieux Baron, c'est Monsieur vôtre pere?

VALERE.

Lui-même.

BLAISE.

Palsangué vôtre pere est un vilain marle.

VALERE.

Quelles mesures prendre, mon pauvre la Roche?

LA ROCHE.

Aucunes. Monsieur vôtre pere ne sçauroit épouser vôtre femme premierement.

Oh ! parguenne non ; on ne baille point de dis-
pense pour ça , il aura biau faire.

V A L E R E.

Mais pour empêcher son mariage , il faudra
déclarer le mien.

L A R O C H E.

Sans doute ; & comme la grande affaire est de
le déclarer bien à propos , j'en fais la mienne.
Mademoiselle Baber vous attend chez Madame
Guimauvin , qui est une femme de conseil & d'ex-
pédition : allez prendre langue avec elle , & me
laissez ici attendre le bon homme de pied ferme.

V A L E R E.

Je ne sçai où demeure Madame Guimauvin.

B L A I S E.

Je m'en vais vous y mener , c'est ma commere.



SCENE XXII.

L A R O C H E *seul.*

A H ! le vieux penard qui vient aux Eaux de
Bourbon épouser sa bru : il n'y auroit ma foi
qu'à le laisser faire , nous verrions de belles choses.





SCENE XXIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER,
LA ROCHE.

LA MARQUISE *au Chevalier.*

V Oilà qui est fait cela se rencontre le mieux du monde.

LE CHEVALIER.

Executons de bonne foi les conditions au moins ? à moi l'argent comptant , à vous la dupe & les dépendances.

LA ROCHE.

Voici deux personnes de ma connoissance , quel marché font-ils ensemble ?

LE CHEVALIER.

Hé voilà l'homme dont nous parlions tantôt , Madame , le cousin valet de chambre. Serviteur , Monsieur de la Roche.

LA ROCHE.

Ton valet , Lespine. Bonjour , ma cousine la Marquise.

LA MARQUISE.

Bonjour , Monsieur , bonjour . . . Ne vous avisez pas au moins de faire connoître ici que

LA ROCHE.

Non , non , je suis bon Prince , je sçai vivre , ma cousine.

LE CHEVALIER.

Prends garde aussi , je te prie

LA ROCHE.

Ne te mets point en peine. Je n'ignore pas aussi

le respect que je te dois devant le monde , pourvu que tu le payes.

LE CHEVALIER.

Je suis en fonds , nous ferons bien les choses.

LA ROCHE.

Cela va donc comme il faut ? Y a-t-il ici bien des dupes d'amour , & de jeu cette année ?

LA MARQUISE.

Il ne s'y en est jamais moins trouvé , je pense , nous sommes tous deux obligez de nous attacher à la même personne.

LA ROCHE.

Voilà un heureux mortel , il faut qu'il ait bien du mérite , ce Gentil-homme-là , pour s'attirer ainsi une préférence si avantageuse. Hé qui est-il , par parenthèse ? ne pourrois-je point aussi de mon côté. . . . quand nous serions trois à travailler sur le même sujet , les choses n'en iroient pas plus mal , à ce qu'il me semble.

LE CHEVALIER.

C'est un certain vieux Baron de Saint Aubin.

LA ROCHE.

Monsieur de Saint Aubin ! vous en revenez là : vous avez donc rompu avec le grand page ?

LA MARQUISE.

Je ne feignois d'aimer celui-là , que pour animer la passion de l'autre , & pour le déterminer au mariage.

LA ROCHE.

Votre dessein a réussi , il va se marier : mais à la vérité ce n'est pas vous que cela regarde.

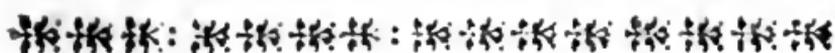
LA MARQUISE.

Il va se marier ?

LE CHEVALIER.

A la fille du Medecin , je gage ; ne vous disois-je pas bien que j'en soupçonnois quelque chose ?

SCENE



SCENE XXIV.

BLAISE, LA MARQUISE,
LA ROCHE, LE CHEVALIER.

BLAISE.

H E' vite, hé tôt, dépêchez-vous, on a affaire de vous chez la commere Guimauvin, Monsieur de la Roche...

LA MARQUISE.

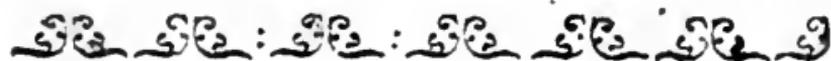
Chez Madame Guimauvin ? quel es liaisons. . .

LA ROCHE.

C'est un petit conseil que nous allons tenir contre le mariage de Monsieur de saint Aubin aparemment ; vous y pouvez venir, si vous voulez, vous ne serez point suspecte.

LA MARQUISE.

Je prens trop d'interêt à la chose pour ne pas être du conseil. Allons.



SCENE XXV.

BLAISE, LE CHEVALIER,
LE CHEVALIER.

V Oici Monsieur Grognet & le Baron.

BLAISE.

Ils ne s'attendent pas à la pièce que n'an leur va faire.



SCENE XXVI.

Mr GROGNET, LE BARON,
LE CHEVALIER, BLAISE.

Mr GROGNET.

Où, ma fille signera tantôt, je vous en répons, on s'est chargé de lui faire entendre raison là-dessus.

LE BARON.

Ah! vous voila, Monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Vous voulez bien, Messieurs; qu'on vous félicite l'un & l'autre de l'heureuse alliance que vous contractez.

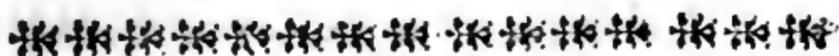
LE BARON.

Comment donc, nous ne venons que de signer le contrat, & vous sçavez déjà la chose?

BLAISE.

Si n'an la sçait? tous les petits enfans du pais se préparent à faire charivari à votre nôce. Queu tintamare!





SCENE XXVII.

LE BARON, Mr GROGNET,
LE CHEVALIER, BLAISE,
LA PRESIDENTE.

LA PRESIDENTE:

A H! les petits dissimulez qui viennent ensemble de signer au contrat de mariage, & qui ne m'en avoient rien dit.

Mr GROGNET.

Le secret est éventé, mon gendre: mais il n'importe.

LA PRESIDENTE.

Vous êtes bien content de vous, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Je ne me sens pas d'aïse, Madame, & le ravissement où je suis me fait presque oublier que je suis malade.

LE CHEVALIER:

Il faudra pourtant vous ménager, & dans un avenir...

LE BARON.

Oùi, vous avez raison, je ne me porte pas bien. Si nous faisons commencer nôtre mascarade de bonne heure, j'ai un petit somme à faire avant le medianox.

BLAISE.

Hé pargué vous n'avez qu'à dire, je m'en vas chercher vos violonneux, & avartir tout le monde, ne vous boutez pas en peine.



SCENE XXVIII.

LA PRESIDENTE, LE BARON,
LE CHEVALIER, Mr GROGNET.

LA PRESIDENTE.

NE seriez-vous pas d'avis que nous nous
masquassions aussi pour nous divertir ?

LE BARON.

Oùidà, cela n'est pas mal imaginé, qu'en di-
tes-vous, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Moi, je ferai tout ce qu'on voudra, je suis la
complaisance même.

Mr GROGNET.

Et comment nous masquer ?

LE BARON.

Comment ? vous en Cupidon par exemple,
Monsieur le Chevalier en Chauve-souris, Ma-
dame la Presidente en Satyre, & moi en Bergere.

LE CHEVALIER.

J'ai des habits pour Madame & pour moi,
laissez-nous faire. Allons, Madame.



SCENE XXIX.

Me GUIMAUVIN, BABET,
Mr GROGNET, LE BARON.

Me GUIMAUVIN.

Vivat, Monsieur, j'ai persuadé, mon éloquence est triomphante. Voila Mademoiselle votre fille qui vient de signer le contrat, je l'ai menée moi-même chez le Notaire.

B A B E T.

Oùi, je me soumets à vos volontez, mon pere, & je n'ai qu'à vous remercier du choix que vous avez bien voulu faire.

Mr GROGNET.

Je vous l'avois bien dit, Monsieur le Baron, qu'elle seroit raisonnable.

L E B A R O N.

Je suis plus heureux mortel. . .



SCENE XXX.

LE BARON, Mr GROGNET,
LA PRÉSIDENTE, BLAISE.

B L A I S E.

T Atigué que s'allons nous divartir, vcla toute l'infirmerie de Bourbon que je vous amene; des poumoniques qui jouont de la flûte, des enrhuméz qui chantont, & des boiteux qui faifont la capriole.

C'est la manie du siècle, chacun veut faire ce qui ne lui convient point.

BLAISE.

Morgué c'est vrai. Vous qui épousez une jeune personne par exemple... Mais n'an vous corrigera, vous n'y êtes pas encore.

LE BARON.

Que veut donc dire ce faquin-là ?

BLAISE.

Hé morgué ne vous fâchez pas, vela de la joye.



MARCHE DE LA MACARADE.

Tous les Acteurs de la Mascarade chantent en se plaçant,

*Beuvons tous rasade de ces eaux,
On dit que c'est un remede à tous maux.*

SCENE DERNIERE.

LE BARON, Mr GROGNET,
LA ROCHE, LA PRESIDENTE,
VALERE, Mr GUIMAUVIN,
BLAISE, BABET.

LE BARON.

Voilà une petite drôlerie assez bizarre, & cela n'est pas mal troussé pour la Province.

LA ROCHE *déguisé.*

Oh! diable fines gens s'en sont mélez aussi; & voila Monsieur votre fils qui a bien voulu lui-même se donner la peine...

Mr GROGNET.

Comment son fils ?

L E B A R O N.

Ah ! pendart que tu es , ne t'avois-je pas défendu. . .

L A R O C H E.

Oùi, Monsieur, les visites serieuses : mais comme tout le monde est bien venu au bal, nous avons pris l'occasion de vous venir rendre nos devoirs en masque.

V A L E R E *ôtant son masque.*

Je ne puis assez vous témoigner, mon pere, la joie que me donne le nouvel établissement que vous voulez faire en ce pays-ci, & je vous assure que bien loin de m'oposer. . .

L E B A R O N.

Je n'ai que faire de votre compliment, ni de votre aveu, Monsieur mon fils, &. . .

L A R O C H E.

J'ai pourtant oùi dire que si moi, Monsieur, & je ne crois pas que sans notre permission. . .

L E B A R O N.

Q' est-ce à dire : Je voudrois bien. . .

M e G U I M A U V I N.

Ils vous la donneront, ne vous fâchez point. Tenez, Monsieur, ne serez-vous pas ravi d'avoir une belle-mere aussi aimable que cette charmante personne ?

V A L E R E.

Ma belle-mere elle ! tu rêves, Madame Guimauvin, cela ne se peut pas, c'est ma femme.

L E B A R O N & M r G R O G N E T.

Sa femme !

B L A I S E.

Vous ne sçaviez pas cela, il y a plus de six mois que l'affaire est faite.

M r G R O G N E T.

Q' est-ce que cela signifie ?

LES EAUX
 Me GUIMAUVIN.

Ils n'étoient mariez que sous seing privé, je pense : mais le contrat que vous venez de faire ratifie la chose.

LE BARON.

Comment donc le contrat que nous venons de faire ?

LA ROCHE.

Oüi, Monsieur, ils l'ont signé aussi, c'est une chose réglée.

Mr GROGNET.

Mais c'est à Guillaume Evariste de saint-Aubin que j'ai marié ma fille, moi.

LA ROCHE.

Hé bien justement, voila l'affaire, le pere & le fils portent le même nom, & nous profitons de la ressemblance.

LE BARON.

Oüi, . . mais je ne prétens pas moi.

BLAISE.

Morgué ly a du mal entendu là-dedans : vous prétendiez signer comme mari, & ils prétendent que vous avez signé comme pere.

LE BARON.

Oh ! je leur ferai bien voir . . .

Me GUIMAUVIN.

Vous perdrez votre procès, Monsieur, ils ont six mois d'avance.

LE BARON.

Ah ! je creve, j'enrage, & voila de quoi déranger tout le bien que les eaux de Bourbon m'auroient pû faire.

BLAISE.

Jusqu'au revoir : allez vous coucher, Monsieur le Baron, vous avez un petit somme à faire.

B A B E T

C'est avec la dernière confusion, mon pere . . .

Mr GROGNET.

Les choses ont mieux tourné que tu ne mérites; va je te pardonne.

V A L E R E.

Et moi, Monsieur, puis je espérer aussi?

Mr GROGNET.

Vous avez pris la place de votre pere, faites pour lui des honneurs de la Mascarade, & de la nôce

Me GUIMAUVIN.

Il les fera mieux que personne.

B L A I S E.

Allons, Messieurs des yeux de Bourbon, vive la joye, ce que n'an se baille de plaisir dans la vie fait morgué plus de bian que toutes les yeux du monde.





DIVERTISSEMENT.

Une des Actrices du Divertissement s'avance
au bord du Théâtre, avec trois Flutes,
& chante l'Air. suivant.

O N trouve dans cette fontaine
La source de la santé,
Et son eau guérit sans peine
Le mal dont on est tourmenté;
Elle ramene
La jeunesse & la beauté.

Un Pantalon prend la place de l'Actrice,
& chante.

*Heureux malades de Bourbon,
Chantez, dansez, bannissez la tristesse:
Contre la maladie est-il rien de si bon
Qu'une prise d'allegresse?*

Entrée d'une petite Pantalonne, & de deux
petits Apotiquaires.

Une Actrice du Divertissement, avec une robe
rouge de Médecin, une bouteille à la main.

*De par la Faculté je viens défendre l'eau;
Contre le mal qui vous possède.
Je vous apporte pour remède
Un petit doigt de vin nouveau.*

DE BOURBON. 347

*L'eau n'est qu'une liqueur ingrate
Qui mene tout droit au tombeau ;
Les meilleurs juleps d'Hipocrate
Sont ceux qu'on prend dans le tonneau.*

Entrée d'un Officier avec des bequilles, d'un
malade dans une chaise, & d'un cul de jatte.

*Medecins, fermez boutique
Si l'on nous permet le vin ;
Ce jus divin
Fait rire un mélancolique,
Et danser un paralytique.
Médecins, fermez, &c.*

Première Entrée d'un Flamand & d'une Fla-
mande.

Un Pantalon & un Polichinelle chantent.

*Quel bien devez vous attendre
De la rhubarbe & du sené :
On veut vous surprendre
Quand on fait prendre
Un tel recipé.*

*Un bon lavement
Est toujours un tourment
Qui nous fait pousser bien des cris,
Qu'il faut rendre quand on l'a pris.
Que le remede est précieux,
Qui plait au goût ainsi qu'aux yeux !
De-là je conclus que le vin
Malgré Galien est le vrai Medecin.*

Seconde Entrée du Flamand & de la Fla-
mande.

Le Pantalon chante.

*Tous les buveurs d'eau de Bourbon
N'ont pas besoin d'Apotiquaire ;*

348 LES EAUX DE BOURBON.

*Ces eaux sont dans l'occasion
Un prétexte fort salutaire.
Tous les buveurs , &c.*

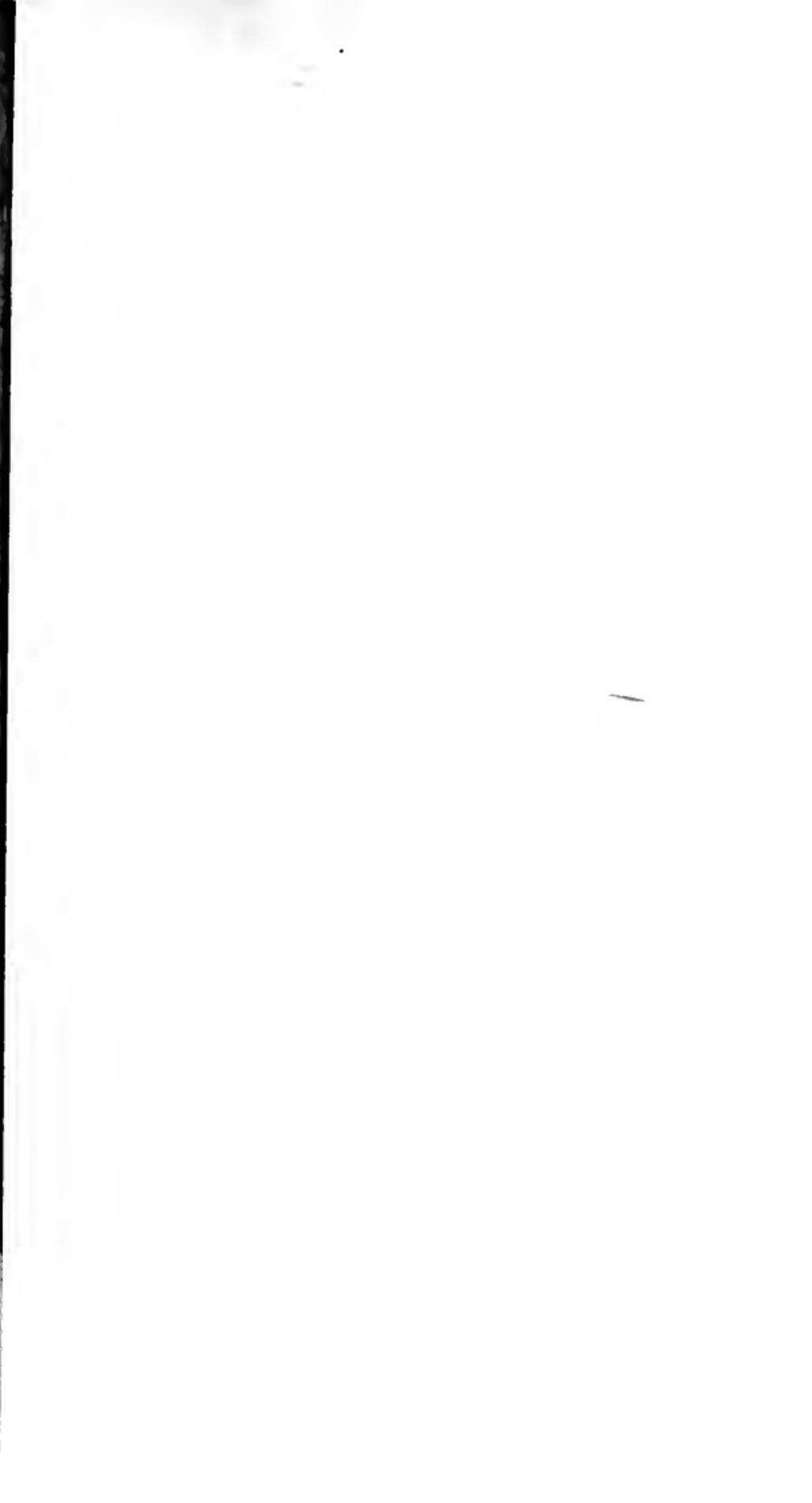
*Un joyeur Normand ou Gascon
Y fait toujours bien son affaire.
Tous les buveurs , &c.*

*Près du beau sexe un vieux barbon
N'y fait que de l'eau toute claire.
Tous les buveurs , &c.*

*Sans s'attirer mauvais renom
Plus d'une fille y devient mere.
Tous les buveurs , &c.*

*Il s'y fait maint petit poupon ,
Qui bien souvent a plus d'un pere.
Tous les buveurs , &c.*

Fin du troisiéme Tome.





PQ
1794
D3
1729
t.3

Dancourt, Florent Carton
Les oeuvres de Monsieur
d'Ancourt

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
